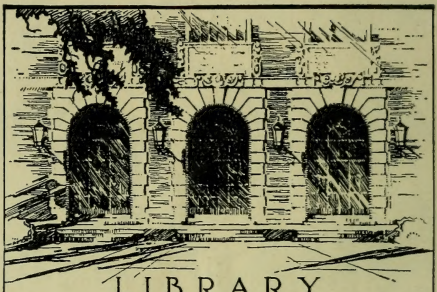
823
L9623cF
v.2-3



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

823
L9623cF
v.2-3

Joan L. Burgs

. . . . . Si Smith n'eût arraché le poignard des mains de Flamette.

M.me Desparanches del.

LE CHATEAU
DE
SAINT-DONATS,
OU
HISTOIRE
DU FILS D'UN ÉMIGRÉ
ÉCHAPPÉ AUX MASSACRES EN FRANCE;

Traduit de l'anglais de CHARLES LUCAS, auteur de l'*Infernal Don Quichotte*.

TOME SECOND.

AVEC FIGURES.

A TOURS,
Chez BILLAULT jeune, imprimeur.
ET A PARIS,
Chez ONFROY, libraire, rue Saint-Victor,
FUCHS, libraire, rue des Mathurins;
DEBRAY, libraire, place du Muséum.

AN 11.

LE CHATEAU DE SAINT-DONATS.

823
L9623cF
v.2-3

CHAPITRE XVI.

Le lord Edouard Cafusin, qui aimait passionément la chasse, ne manquait jamais de se joindre à celles qui se faisaient à quelques milles d'Oxfort. Un des beaux matins du printemps, il avait couru à cheval pour voir chasser un renard. Le jour était si beau, que la plus grande partie des habitans d'Oxfort, depuis les chefs jusqu'aux derniers valets du collège, avaient fait comme lui. Ce-

pendant il était survenu une pluie d'orage qui avait fait repentir les curieux, et le lord, d'aussi mauvaise humeur que les autres, après avoir tordu de son mieux son habit, retournait à Oxfort par la route de Londres, quand la voix d'une femme, de l'autre côté d'une haie, l'arrêta par ces deux seules syllabes : « Monsieur. » Il apperçut une jeune personne, décemment vêtue, entre deux hommes, qu'il reconnut aussitôt pour être de son collège. Je suis au désespoir, monsieur, de vous déranger, dit la jeune dame, mais vous paraissez un homme comme il faut, et j'espère que vous me mettrez à l'abri des insultes de ces deux messieurs, qui, malgré leur apparence, ne sont certainement pas honnêtes. Le lord n'eut pas besoin de leur parler, car les au-

tres, sachant bien qu'ils ne pourraient justifier leur conduite, avaient déjà laissé la belle plaignante. Un paysan vint à passer au même instant. Le lord lui donna son cheval à mener, et sautant par-dessus la haie, il joignit sa nouvelle connaissance, et lui offrit de la conduire chez elle. Je n'ai pas loin à aller, monsieur, répondit-elle ; je ne vais qu'à un demi-mille, au village prochain, et j'accepterai avec bien de la reconnaissance le secours que vous m'offrez avec tant de politesse. Le lord lui offrit son bras, mais la jeune dame le refusa modestement; et lui, se souvenant qu'il était encore mouillé, ne crut pas à-propos de la presser. A l'entrée du village, elle le remercia une seconde fois de la peine qu'il avait bien voulu prendre, et lui dit adieu ; mais

l'adieu du lord n'était pas semblable au sien. Il était trop enchanté de son inconnue, pour quitter ainsi ce lieu. Il reprit son cheval des mains du paysan. Il fut très-longtemps à trouver quelque monnaie à lui donner. — Connaissez-vous cette jeune dame, mon ami ? — Non, monsieur ; je ne suis pas du village. Le cheval n'était pas bien sanglé ; les étriers étaient trop hauts ; enfin il continua à trouver des raisons pour différer de monter à cheval, jusqu'à ce qu'il eût vu la belle inconnue entrer dans une petite maison de brique, au bout de la rue. N'appercevant personne à qui il pût s'informer, et sentant la fraîcheur de ses habits qui l'incommodait beaucoup, il retourna très-vîte à la maison, bien déterminé à revenir le lendemain.

Les liaisons d'Edouard avec le

beau sexe n'avaient jamais été bien durables. Il avait à la vérité connu lady Betty, Fanny, Arabelle, Charlotte, et toutes les honnêtes beautés du jour; il avait reçu toutes les flatteuses civilités que les rangs inférieurs prodiguent à un beau et jeune seigneur; mais la rougeur modeste de l'innocence, la politesse aisée et décente d'une personne bien née et bien élevée, les effusions naturelles et simples d'un cœur sensible, étaient absolument nouvelles pour lui: on ne s'étonnera donc pas de la puissance invincible qu'exercèrent sur son ame les deux yeux bleus qui animaient la figure de Marie Rosier. Le père de cette demoiselle avait été lieutenant colonel du régiment de...; mais l'habitude du jeu, précoce chez lui, avait toujours été son écueil.

La mère de miss Rosier, qu'il avait épousée par amour, était morte en couches ; l'enfant avait été mis en nourrice, et ensuite en pension à seize ans. Son père, qui ne pouvait plus fournir aux frais de son éducation, l'avait prise avec lui : à cette époque, il était ruiné. Il y avait long-temps que sa lieutenance était vendue, et que le prix en était dissipé. Il ne lui restait qu'une petite rente de cinquante livres sterlings, et il était mourant, dans un petit village où il s'était retiré par économie. La femme du clerc de la paroisse, qui demeurait à la maison voisine, lui tenait lieu de servante, à un prix très-modique. Mais Marie était sa consolation, sa vie, ses délices. Dans tous les temps, le colonel avait été un homme distingué par

ses talens et sa façon de penser, et il ne pouvait songer, sans une profonde affliction, qu'il laissait à l'abandon une fille respectueuse. Il avait des parens dans la noblesse, mais, depuis long-temps, il en était dédaigné et méconnu.

Le lendemain de la chasse, le lord Édouard n'oublia pas la promenade qu'il avait projetée. Il passa lentement devant la maison où il avait vu entrer la belle Marie. Il s'efforçait de trouver quelque excuse pour lui faire une visite; mais, ignorant absolument qui elle était, et ce qu'elle était, il se perdait de plus en plus dans ses idées. Une espèce de petite hôtellerie, assez près de là, le détermina à y mettre son cheval; et l'église étant tout proche, il entra dans le cimetière.

Comme il regardait de tous côtés, les différentes inscriptions des tombeaux, avec un esprit tout-à-fait occupé des affaires de ce monde, un homme entre deux âges, qu'il connut bientôt pour le clerc de la paroisse, s'approcha de lui, et lui demanda s'il désirait voir l'église ? Monsieur, lui dit-il, la famille de M. Perkins vient d'y placer un beau monument; tous les gens comme il faut des environs viennent le voir. Le lord, qui ne cherchait qu'une occasion de parler avec quelqu'un du village, accepta la proposition, et suivit le clerc.

Je ne dirai pas combien de temps celui-ci avait parlé. Le lord était complettement ennuyé de la prolixité de sa narration, mais saisissant ce mot : *il a laissé six fils et une fille*, il dit avec un air d'indif-

férence : c'est sans doute une jeune personne que j'ai vue entrer dans une maison de brique de l'autre côté de l'hôtellerie (et il montrait l'endroit) — Ah ! non pas, monsieur ; c'est miss Marie Rosier. J'oserais bien assurer que miss Perkins donnerait de bon cœur la moitié des dix mille livres sterling qui lui reviennent, pour être aussi jolie ; et elle gagnerait à donner le reste pour être de moitié aussi bonne. — Qui est-elle, cette miss Rosier, dont vous parlez si avantageusement, dit le lord ? — Tout ce que je peux vous dire, reprit le clerc, c'est que son père est un colonel, qui s'est ruiné au jeu ; qu'il est très-malade et très-pauvre. Il est venu demeurer ici (sa porte touche la mienne) parce que ma femme ayant été servante

dans la pension où miss a été élevée, elle nous a écrit de lui chercher une maison. Nous lui avons trouvé celle-ci pour six livres sterling par an : c'était l'ancien vicariat. L'attention du lord, à ce second récit, réparait bien l'indifférence avec laquelle il avait entendu le premier. Il était en quelque façon satisfait ; il ne poussa pas plus loin ses questions. Il récompensa libéralement la peine du clerc. Il était encore irrésolu, et allait retourner à l'hôtellerie, quand miss Rosier parut, et vint à eux. Elle rougit extrêmement quand elle l'eut reconnu. Pour lui, il la salua, et lui adressa quelques mots de politesse. Elle lui répondit : ce ne fut pas sans un peu d'embarras des deux côtés. Ensuite, s'adressant au clerc, M.

Bright, lui dit-elle, je venais vous dire que mon père veut vous parler. Le clerc sortit du cimetière. La jeune dame le suivit doucement; le lord Edouard marchait à côté d'elle. Il sentait un plaisir inexprimable; mais il ne savait que dire. Cependant, déterminé à profiter du moment, il s'excusa de l'avoir quittée à l'entrée du village, et de ne l'avoir pas accompagnée jusques chez elle. Ses habits étaient mouillés, lui dit-il. Au fait, il n'avait pas besoin d'excuse, puisque c'était elle qui l'avait quitté. Mais la dame en prit occasion de lui demander s'il n'avait pas gagné un rhume, et autres choses de civilités semblables. Mais il serait fastidieux de rapporter la conversation d'un jeune homme amoureux, et d'une modeste demoiselle;

elle n'a d'intérêt que pour eux, et ce serait une indiscrétion trop forte de la confier au papier. Qu'il suffise de dire que le lord Edouard exprima, de la façon la plus civile, le désir de cultiver une connaissance si heureusement commencée; et ajouta, qu'ayant appris du clerc, qu'elle avait monsieur son père, il s'estimerait heureux de pouvoir lui être présenté. La santé du colonel ne le permettait pas pour le moment, et il était sur le point de charger la demoiselle de ses respects, quand il sentit une répugnance à s'annoncer sous son titre. Dans le même instant, la belle Marie, qui désirait savoir son nom, lui demanda à qui elle était redevable du service qu'elle avait reçu la veille, et des civilités qu'elle recevait dans ce moment.

Le lord lui répondit qu'il se nommait Cafusin, et Marie Rosier ne lui répondait que sous le nom de monsieur Cafusin, il lui témoigna de rechef son désir de présenter ses respects à son père, chez qui il espérait qu'elle voudrait bien l'introduire, quand sa santé le permettrait. C'était là tout l'objet des désirs du lord : car s'introduire chez le colonel et sa fille, sous le titre de lord, eût été trop imposant. Il se retira donc, et, le cœur assez satisfait, il retourna à Oxfort. Il fit fréquemment la même promenade ; et quelques jours après il fut introduit chez le colonel, que sa fille avait informé de l'origine de leur connaissance. Sans trop se rendre compte à lui-même des motifs de sa conduite, il saisit toutes les occasions de voir Marie Rosier,

dont le cœur excellent lui accorda bientôt une préférence d'autant plus flatteuse, qu'il n'en était redevable, ni à son rang ni à sa famille. Mais laissons le lord Edouard à sa nouvelle passion, et revenons à notre héros, qui, avec ses dispositions à réussir parfaitement dans tout ce qu'il entreprenait, jouait complettement le rôle d'un fat, et par conséquent d'un sot.

CHAPITRE XVII.

SMITH commençait sa quatrième année de collège; il se trouvait déjà indépendant, et ses protections semblaient lui promettre tous les avantages qu'un jeune homme peut désirer, avec une physionomie agréable, un bon caractère, et des talens. Ses dispositions étaient naturellement bonnes, et l'éducation soignée qu'il avait reçue à Saint-Donats, les avait considérablement améliorées ; mais les habitudes attrayantes de la dissipation l'avaient entraîné si loin, qu'il était bien près de déplaire à M. Freeman. A-peu-près dans ce même temps, sa conduite et celle de quelques autres attirèrent l'attention du supérieur. Je ne veux point entrer

dans les particularités, mais qu'il me suffise de dire que ses inscriptions lui furent refusées pour une année. A cet égard, il avait suivi l'exemple de M. Freeman. Smith fut plus offensé qu'affecté de cette circonstance. Il n'osait aller à Saint-Donats ; il partit pour Londres avec les compagnons de sa disgrace. Il est bien rare qu'une faute n'en entraîne une autre : et je ne connais rien qui occasionne plus de démarches hasardées dans le monde, que cette fausse honte, si commune aux jeunes gens, et qui empêcha Smith de recourir à son ami, au pays de Galles. Sans dire mot aux supérieurs de son collège, le jeune homme partit pour Londres, et prit un appartement garni dans le quartier du théâtre.

Il

Il y avait environ une semaine qu'il était à Londres, quand sir Harry Valence y vint passer l'hiver chez sa mère. Il fit à Smith des instances pour prendre un appartement chez lui, tant qu'il demeurerait à Londres. Il le pressa vivement de passer l'hiver avec lui. En conséquence, il écrivit à M. Freeman, qu'un événement fort désagréable l'empêchait d'aller à Oxfort pour quelque temps ; qu'il était pour le moment à Londres, et que, si M. Freeman le voulait bien permettre, il accepterait l'offre que lui faisait sir Harry, et qu'il demeurerait chez lui tout l'hiver. Il reçut de M. Freeman une lettre très-obligeante. Il n'approfondissait pas l'affaire d'Oxfort, et il lui mandait que, dans tous les temps, il serait charmé de le voir à Saint-Donats.

La douairière lady Valence était très-infirme ; elle ne sortait guères de sa chambre, que quelquefois pour dîner : de sorte que les jeunes gens vivaient absolument à leur fantaisie ; et n'étant gênés ni pour les heures, ni par aucune cérémonie, ils se trouvaient là fort à leur aise. Un compagnon tel que Smith était précisément ce qu'il fallait à sir Harry. Ils fréquentaient ensemble tous les lieux de plaisir de la capitale. Sir Harry introduisit aussi notre héros chez tous les gens du beau monde : ainsi ils passaient très-agréablement leur temps, sans s'occuper du lendemain. Smith ne s'embarrassa pas plus d'Oxfort que s'il n'y avait jamais été ; et semblait avoir totalement oublié qu'il était encore étudiant de CC.

Un soir, après Pâques, sir Harry et Smith allaient ensemble à la

comédie. A peine étaient-ils dans une loge, que deux beautés, accompagnées d'un homme, parurent dans la loge en face. Sir Harry, très-surpris de les voir, demanda à Smith, dont les yeux étaient fixés sur le même objet, si l'une d'elles n'était pas une très-jolie femme. Smith en convint — Je vois que vous les connaissez? — Oui, il y en a une que je connais beaucoup : nous les joindrons à la fin de l'acte. — Qui est cette dame? — Avez-vous jamais entendu parler de la ci-devant lady Farley? Il n'y a pas long-temps qu'elle est revenue en Angleterre, depuis son divorce. J'étais fort bien avec elle avant son voyage d'Italie : c'est-à-dire, il y a un an à-peu-près. Je ne crois pas qu'elle m'ait encore tout à-fait oublié.

— Laquelle est-ce des deux dames ?

— Celle qui est à droite.

— A mon avis, l'autre est une charmante créature : je n'ai presque regardé qu'elle.

— Je suis charmé de ce que vous me dites ; nos intérêts ne se croiseront pas : allons les trouver.

Sir Harry, en entrant dans la loge, dit : — J'espère que je retrouve myladi Farley en bonne santé ? — Ah ! sir Harry, répondit la belle dame, c'est vous ? oui, je suis aussi bien que le temps le permet. — Voulez-vous bien, ajouta sir Harry, que je vous présente M. Smith ? — En retour de votre compliment, sir Harry, je vous présente à mistress Cherville. — Nos jeunes gens en même-temps prirent place dans la loge des dames, et le laquais, qui les

attendait dans la salle, s'en retourna au logis. Tandis que sir Harry renouvelait son ancienne connaissance, notre héros conversait avec mistress Cherville.

Mistress Cherville ne manquait ni d'esprit ni de talens, mais ses passions étaient violentes et ingouvernables. Elle était fort jeune, s'était échappée depuis quelques mois de chez son mari, avec un aimable jeune homme, un officier, fils d'un seigneur très-riche, et d'une grande naissance. Elle avait été avec lui en Italie. Mais bientôt il lui parut insipide et tout-à-fait déplaisant, n'ayant, disait-elle, que l'écorce, un certain brillant; il menait un phaëton, se connaissait en chevaux; mais il n'avait pas plus d'esprit que son maquignon. Elle se détermina bientôt à le quit-

ter, et ayant rencontré lady Farley, qui se disposait à retourner en Angleterre, elle déclara au jeune homme ses intentions, et le laissa libre de se pourvoir. Elle savait bien qu'il ne la suivrait pas. Un procès criminel s'était entamé en leur absence ; il avait été condamné à dix mille livres sterling de dommages, que son père avait absolument refusé de payer, et pour lesquels M. Cherville menaçait de le faire arrêter, au moment où il remettrait le pied en Angleterre. Ainsi, le laissant charmer ses regrets avec quelque autre beauté aussi intéressante qu'elle, elle prit cette occasion de se débarrasser de lui. Pour le moment, elle cherchait quelqu'un qui voulût se charger de sa personne, et Smith semblait l'homme fait absolument pour elle. Sans

parler de la figure de mistress, où l'on ne pouvait trouver rien à redire, elle avait un tour d'esprit, et quelquefois des saillies fort amusantes. D'un autre côté, la justesse des observations de Smith, et surtout ses propos flatteurs et délicats ne manquèrent pas le cœur de la dame. Bref, quand la pièce fut achevée, la partie était trop bien liée pour songer à se séparer : les jeunes gens acceptèrent avec joie le souper que lady Farley leur offrit. Ils partirent ensemble dans les carosses de sir Harry et de myladi. Smith, enchanté des attraits de sa divinité, fut si pressant dans sa poursuite, que la dame ne fit pas plus long-temps la prude ; et notre héros, enivré d'amour, eut bientôt oublié dans les bras de sa nouvelle conquête, son adorable miss Modeley.

Il y a bien peu de jeunes gens, et même peut-être de vieux, qui soient en état de résister à la tentation ; mais les jeunes et les vieux peuvent aisément éviter de s'y exposer. Smith s'était précipité tout entier dans le libertinage qui l'environnait, avant même que d'avoir connu mistress Cherville ; mais il n'avait formé aucun attachement. Aujourd'hui les choses changeaient bien de face. Les charmes séduisans de cette petite personne occupaient tout son cœur ; et, sans chercher à réprimer ses passions licencieuses, il s'y abandonnait tout entier. Quand la séparation de mistress Cherville avait été prononcée, M. Cherville lui avait assuré une rente viagère de cent livres sterling, en considération de deux enfans qu'il avait d'elle; et afin que la nécessité ne l'entraînât

pas

pas dans des désordres encore plus déshonorans. Mistress Cherville ne considérait jamais l'argent que comme un moyen de se procurer le plaisir, auquel elle sacrifiait tout. Lorsqu'elle avait encouragé l'espoir de notre jeune homme, elle avait aussi le sien; elle pensait qu'il avait de la fortune et des espérances, qu'il pourrait supporter ses extravagances; et quand elle sut le contraire, de la bouche même de Smith, elle se trouva prise au piège de sa passion, étant trop enivrée d'amour, trop charmée de sa candeur, pour rompre avec lui; d'ailleurs, il lui paraissait beau de montrer du désintéressement. Telle était l'ardeur de ses feux dans ce moment, qu'elle ne parlait que d'amour et d'une chaumière; et que la seule idée

qui la fît frémir, était celle de le perdre. Il était le premier qu'elle eût jamais aimé. Elle n'avait épousé son mari qu'à cause des avantages de cette alliance, et pour échapper à la surveillance de ses parens, qui connaissant la violence de ses passions, tenaient sur elle des yeux continuellement ouverts. Ensuite elle s'était évadée avec le jeune officier, dont les dehors l'avaient séduite, dans l'espoir de se livrer avec lui aux dissipations que son prudent mari ne lui permettait pas. Sir Harry, de son côté, ne paraissait pas moins épris de sa belle, et il se passait peu de jours sans qu'ils fussent ensemble.

Un soir, Smith accompagnait ces deux complaisantes beautés au spectacle; sir Harry avait promis

de les venir joindre à la fin, et ils devaient aller ensemble au Ranelagh. Notre héros était dans une loge de face, entre les dames, avec l'effronterie d'un jeune homme qui croit se donner du crédit, en se faisant remarquer entre deux courtisannes à la mode. Parmi les coquets de la salle, venait de paraître un officier aux gardes, petit-maître célèbre de province, mais apprentif à la ville, qui jetta sur lui un regard d'envie. En vain les plus ridicules élégans et les plus impudens fats s'efforcèrent de se faire remarquer de nos dames. Parfaitement satisfaites de leur adorateur actuel, elles rejettèrent avec dédain toutes les fleurettes, tandis que Smith, triomphant, avec toute la vanité d'un jeune homme, riait de la détresse de ses rivaux. Le bras de mistress

Cherville, plus blanc que la neige, était appuyé familièrement sur son épaule. Voyez là-bas, dit-elle, en lui donnant un petit coup caressant sur la joue, n'est-ce pas là vraiment une jolie fille ? Smith, avec un mélange de satisfaction et d'orgueil, comme un homme qui sent qu'il est l'objet de l'envie générale, tourna négligemment la tête, et dans l'instant, ses yeux en rencontrèrent deux autres plus doux, quoiqu'infiniment plus brillans que ceux de ses compagnes ; deux yeux qui ne lançaient pas fièrement les feux de l'impudence, mais dont la modestie tempérait l'éclat, comme un voile délicat intercepte les rayons perçans du soleil. Il est inutile de dire que cette charmante personne était miss Modeley. Elle était dans une loge avec mistress

Heriot, son père, et son constant adorateur sir Alexandre. La vanité de notre héros s'évanouit à sa vue. Il ne répondit pas un mot; et si, jusque-là, il avait élevé la tête quelques pouces plus haut qu'à l'ordinaire, de ce moment elle fut du double plus bas. Il n'y avait qu'un instant qu'il croyait sa place la plus enviée de la salle; maintenant il l'aurait changée pour la dernière de la haute galerie. Sa contenance n'était plus la même; les mots expiraient sur ses lèvres. Ses belles compagnes allarmées lui demandèrent s'il se trouvait mal? En bégayant, il avoua qu'il lui avait pris un étourdissement, et il regardait avec inquiétude autour de lui si sir Harry n'arrivait pas. Alors, sous quelque prétexte, il aurait quitté la loge pour quelque temps.

Il n'eut pas ce bonheur. Enchaîné là, il tournait les yeux, le plus indifféremment qu'il pouvait, vers l'objet adoré : les siens les rencontrèrent. Un regard qu'ils lançèrent, le perça jusqu'au cœur, et aussitôt elle les détourna avec indignation, et comme souillés par leur rencontre. Smith resta dans cette situation cruelle jusqu'à la fin de la pièce. Celle de l'aimable fille ne l'était pas moins ; quoiqu'elle eût déjà renoncé à lui, elle n'en avait pourtant pas encore banni la pensée de son cœur. Elle n'avait pas encore non plus pris son parti de se donner à un autre ; mais la scène présente était trop revoltante pour ne pas exiger plus de résolution. Elle ne pouvait ignorer qui étaient les femmes de la compagnie de Smith. Miss Cher-

ville était de la même province que son père, et ils connaissaient tous parfaitement son histoire. Après la pièce, miss Modeley se plaignit de l'excessive chaleur ; elle pressa son père de sortir, et rentra à la maison, l'esprit accablé de pensées affligeantes. Quand elle fut seule dans sa chambre, elle donna un libre cours à ses pleurs ; et quand ils l'eurent en quelque façon soulagée, elle s'arma de résolution, et se prépara de sang-froid à bannir pour jamais Smith de sa pensée. Accepter sir Alexandre était un parti bien dur, mais, enfin, pour remplir le devoir de l'obéissance à son père, pour se rendre à ses désirs et calmer ses inquiétudes, elle se résolut à ne le plus repousser : elle ne douta pas de triompher avant peu d'un indigne

attachement, et d'être disposée à recevoir sa main. Voilà ce que cette aimable fille se disait à elle-même, tandis que son indigne amant, perdu dans le labyrinthe de sa nouvelle passion, n'osait pas tourner ses pensées vers elle; et comme une fragile vestale, lorsqu'elle a violé son vœu, ne pense qu'avec horreur au Ciel qu'elle a offensé, de même, quand l'idée de son adorable Eliza troublait son esprit, elle portait à son cœur un coup terrible, et y redoublait le sentiment douloureux de sa perte.

CHAPITRE XVIII.

Aux approches du printemps, mistress Cherville et notre héros, libres de tout soin, convinrent d'aller prendre les eaux. Lady Farley tenait dans ses lacs un riche et vieux garçon : c'était un excellent poisson à prendre dans les filets du mariage. Une affaire particulière avait appelé sir Harry dans le Devonshire. Smith avait quitté Londres en même temps que lui, et s'était logé à Margate. Quelques semaines d'une constante résidence avec sa belle avaient beaucoup réfroidi la passion de notre héros. Il avait encore assez de goût pour la figure de la dame, mais, de temps-en-temps, son caractère se montrait dans toute sa

violence ; et, quoiqu'elle l'aimât en effet excessivement, il ne pouvait approuver en elle l'oubli total de tous devoirs. Smith était emporté dans le tourbillon des plaisirs, mais il retrouvait toujours au fond de son cœur ces généreux principes de vertu qui y avaient été fortement imprimés. Quand il réfléchissait un moment, il était loin d'être content de lui-même; il regrettait les routes qu'il avait quittées, et il eût volontiers retourné en arrière, sans l'illusion des attraits enchanteurs de mistress Cherville, qui trompaient sa conscience ; et il n'eut pas assez de résolution pour sortir de son engourdissement.

Tandis que ce faible jeune homme s'abandonnait ainsi sans efforts, son noble ami Cafusin se condui-

sait par les principes les plus purs de l'honneur et de la vertu. Cependant, ses fréquentes promenades à cheval n'avaient pas échappé aux remarques de ses connaissances: son gouverneur en avait été informé. La veille du jour où Smith avait quitté le collège, pour aller à Londres, il avait déjeûné tête-à-tête avec le lord. En sortant d'une rêverie profonde, ce dernier avait rompu son silence en s'écriant: *non, jamais. J'aimerais mieux que le diable m'emportât.* Dans ce moment, le diable le tentait effectivement de profiter de la tendresse évidente de Marie Rosier, et de la pauvreté de son père, pour la corrompre; mais les sentimens de l'honneur étaient chez lui sincères et vrais. Ce n'était ni le fantôme de la vertu, ni le masque du vice; non, c'était le

fidèle miroir de ces vertus auxquelles il ne faut que l'occasion pour briller au grand jour. « Que Marie Rosier » est une proie facile à saisir, disait » le tentateur ; et, après tout, une » petite rente la ferait vivre, et » réparerait sa prétendue perte. » Le diable m'emporterait plutôt, s'écriait le lord ! Smith sourit ; et le lord revenant à lui-même, raconta à son ami les particularités de son attachement, et lui expliqua le sens de son exclamation. Smith, tout naturellement, lui demanda quel était son projet ? Et l'autre, naturellement aussi, lui répondit qu'il n'en savait rien. — Mylord, dit Smith, ne consentira jamais à un pareil mariage. — Je le crains. — Vous ne voulez pas un mariage clandestin ? — Je ne suis qu'un cadet, et je n'ai pas un sol hors

de la dépendance de mon père. — Il me semble que vous ne pouvez conserver cette liaison. Un jeune homme raisonne toujours très-prudemment sur la situation des autres. — Et vous, dit le lord Edouard gravement, je présume que vous ne pensez plus à miss Modeley ? — Votre censure est bien juste, mon cher Edouard, reprit Smith; mais, quoique je ne puisse me résoudre à user d'un tel remède, puis-je ne le pas présenter à mon ami ? — Je ne suis pas plus maître que vous d'en faire usage.

— Je crois que M. Plausible est instruit de votre attachement.

— Comment cela ?

— Hier, je l'ai rencontré qui traversait le carré du jardin ; il m'a demandé si vous étiez dans

votre chambre. Je lui ai répondu que non. Je suppose, m'a-t-il dit, avec son sourire habituel, et que vous lui connaissez, qu'il est allé faire sa promenade du soir sur la route de Londres.

— Je vais donc avoir dans un jour ou deux un sermon de mon père, sur la noblesse de notre famille, et les folies de mon frère. De quoi se mêle Plausible? J'aurai bien de la peine à me tenir dans les bornes avec lui.

— Non, mylord, traitez-le avec justice, il s'est bien comporté en tout; vous savez qu'il ne vous a jamais fait un reproche lui-même.

— Il sait que je le prendrais mal.

— Regardez-le comme un ami de mylord votre père.

— Son espion !

— Eh bien ! espion ou ami ; c'était indubitablement son devoir de l'informer de cette liaison : vous seul, mylord, en connaissez le beau côté, et lui ne la voit que sous les couleurs les plus défavorables.

— Serait-ce M. Freeman, à votre avis, qui aurait jamais fait de pareils rapports à mon père ?

— Vous auriez bien pris peut-être les discours et les avis de M. Freeman, dans cette circonstance : je suis sûr que vous sentez la différence.

— Soit : s'il n'eût dit que la vérité, je pourrais peut-être lui pardonner.

— Quand on parle du diable, dit Smith, il entre. Les jeunes gens étaient auprès de la fenêtre,

ils apperçurent M. Plausible qui traversait le jardin.

M. Plausible avait été placé, par mylord, auprès d'Edouard, en qualité de gouverneur. Il avait bientôt saisi le caractère de son élève, et il s'était comporté en conséquence. Toutes ses espérances reposaient sur mylord. La faveur du lord Edouard n'etait qu'une considération secondaire. C'était absolument un homme de son siècle ; il n'avait ni passions, ni habitudes, qu'il ne fît céder à l'intérêt de son avancement. En un mot, c'était en tout le parfait contraste de M. Freeman. Il entra bientôt dans la chambre. — Je viens de recevoir un paquet de mylord, dit le gouverneur ; c'est pour vous. Smith se disposait à sortir ; le lord Edouard le retint. Restez, Smith, lui dit-il ; nous

nous allons sortir ensemble, et nous n'avons rien de secret pour vous. Alors, se tournant du côté de M. Plausible : eh bien, monsieur, lui dit-il, vous avez donc mandé à mon père que j'avais formé une liaison imprudente avec une jeune femme près d'Oxfort ? (il répétait les expressions de la lettre). Et je vous prie, monsieur, qui vous l'a dit ? — Je ne prétends pas, mylord, faire connaître ceux dont je le tiens ; permettez-moi seulement de vous demander si cela n'est pas vrai ?

— En supposant qu'il y ait quelque chose de vrai, c'est un emploi bien respectable que vous avez pris là, monsieur : celui d'espion et de rapporteur.

— Beaucoup plus, mylord, selon moi, que celui de fauteur du vice, que j'aurais pris par le silence.

—Du vice, monsieur! Apprenez que miss Rosier est aussi pure que la vertu même.

— Vous me faites plaisir de me le dire. Monsieur s'irrite aisément, mais je ne chercherai pas d'excuse où il n'en faut pas. Si pour capter votre bienveillance, j'avais encouragé par mon indulgence, certaines liaisons, sans en prévenir les conséquences, vous auriez pu m'en savoir gré pour un temps, mais j'aurais encouru les reproches de mylord, et ceux de ma conscience. Je vous souhaite le bonjour, monsieur.

— Un moment; ne voulez-vous pas absolument me dire qui vous a informé de ce qu'il vous plaît d'appeler mon imprudente liaison?

— Excusez-moi, monsieur, si ce que j'ai dit n'est pas vrai : je vais sur-le-champ vous déclarer de qui

je le tiens ; mais, depuis que j'ai écrit à mylord, beaucoup de personnes m'ont parlé de vos courses chez miss Rosier.

— Je vous prie, M. Plausible, de ne point vous servir de cette expression : *mes courses chez miss Rosier.* Elle sonne mal à mon oreille ; et la première fois que vous écrirez à mon père, vous pouvez l'assurer que l'honneur et la réputation de miss Rosier me sont aussi chers que les miens.

— Souhaitez-vous réellement, mylord, que je lui écrive ce que vous dites ?

— Oui, monsieur.

— Mylord, vous serez obéi ; je vou souhaite le bonjour.

— Et moi, dit le lord Edouard, aussi-tôt que son gouverneur fut

parti, je vais écrire à M. Freeman.
— A M. Freeman, dit Smith avec surprise ; à-propos de quoi ?

— A-propos de miss Rosier. Le colonel est mourant ; Marie n'a point de parens : vous voyez combien ma position est délicate. Personne ne peut me diriger mieux par ses conseils que M. Freeman. Je vais le supplier de venir à Oxfort. Le lord Edouard écrivit ; sa lettre était conçue en ces termes :

« Monsieur,

» Les preuves que j'ai déjà reçues » de votre amitié m'enhardissent à » vous demander encore une grace. » Je vous supplie de venir à Ox- » fort, y prendre sous votre pro- » tection une jeune et charmante » demoiselle, dont le père, lieute-

» nant-colonel, ne sera plus, selon
» toute apparence, quand vous
» recevrez cette lettre. Dispensez-
» moi de vous écrire des particu-
» larités, dont vous serez informé
» dans toutes leurs circonstances,
» aussi-tôt que j'aurai le plaisir de
» vous voir. Mais, ce dont vous
» devez être bien assuré, c'est
» qu'il n'y a rien que de très-hono-
» rable et de très-respectable dans
» toute cette affaire. Autrement,
» M. Freeman serait le dernier
» homme que j'eusse voulu y inté-
» resser. Cette aimable demoiselle
» n'a jamais connu d'autre parent
» que celui qu'elle va perdre. En-
» vironné, comme je suis, de têtes
» folles, je n'ai pas un ami conve-
» nable dans la circonstance. Mais
» je sais que vous viendrez, et que
» vous conserverez l'honneur de

» ma chère Marie. Votre présence
» est la réponse que désire votre
» ami à jamais reconnaissant,

CAFUSIN.

» *P. S.* Mon père a été informé
» demon attachement, par M.
» Plausible, qui a refusé de se
» mêler en rien de cette affaire.»

M. Freeman, à la grande satisfaction du lord Edouard, vint aussi-tôt à Oxfort, environ une semaine après que Smith eut quitté le collège. Le colonel vivait encore; mais il n'avait plus de sentiment, et il mourut le lendemain. La pauvre Marie, restée orpheline, ne put que pleurer sa perte. Les parens de son père l'avaient totalement abandonnée; ceux de sa mère n'étaient pas riches : ils vi-

vaient dans un pays éloigné (car le colonel avait épousé sa mère à Charlestown, quand il faisait la guerre en Amérique, à la tête de son régiment, et elle n'avait survêcu qu'un mois à la naissance de sa fille). Marie, qui n'avait personne sur la terre à qui elle pût recourir, ni dont les avis pussent la guider, fut très-sensible à la prudente attention de son amant, de lui procurer une protection telle que celle de M. Freeman. M. Freeman avait une vieille tante qui ne s'était jamais mariée, et qui vivait à trente milles d'Oxfort. Il proposa à miss Rosier de se retirer chez elle dans cette circonstance.

La jeune orpheline accepta avec empressement ; et le lendemain des funérailles de son père, M. Freeman la conduisit chez sa pa-

rente. Il jugea à-propos d'informer mademoiselle Rosier de la condition de son amant, qui s'était toujours tû modestement sur ce sujet. Ce fut dans l'agréable et hospitalière ville de Swindon, qu'elle fut reçue avec amitié, par la parente de M. Freeman. Là, les civilités et les attentions de tous ses voisins adoucirent de jour-en-jour le souvenir de sa perte. Mais, ce qui contribua le plus à la consoler, ce fut la respectueuse attention d'Edouard, qui, connaissant la délicate position où elle se trouvait, ne prit jamais la liberté de la voir hors de la présence de miss Moreton : c'était la parente de M. Freeman. Le lord Edouard, la semaine suivante, retourna à Oxfort, et le même jour, son ami partit pour Saint-Donats.

On peut bien le dire : la satisfaction

tion que procure une conduite loyale et irréprochable, l'emporte autant sur toutes les jouissances des sens, que le modeste incarnat qui décore les joues de l'innocence, sur les brillans comestics de nos beautés modernes.

CHAPITRE XIX.

Aussi-tôt que M. Freeman fut de retour au pays de Galles, il alla faire une visite à M. le duc. Il crut de son devoir de l'informer de tout ce qui s'était passé : il avait prévenu le lord Edouard qu'il ferait cette demarche. Le duc savait déjà que M. Freeman avait été à Oxfort, et il savait aussi l'objet de ce voyage. Aussi-tôt que M. Freeman eut été annoncé, il s'exprima ainsi : — Mylord, j'arrive d'Oxfort ; le lord Edouard m'a chargé de vous présenter son respect. — Monsieur, je sais que c'est pour les intérêts de mon fils que vous avez pris cette peine. — Oui, monsieur. — Il me paraît étrange qu'il ait jetté les yeux sur un ami

comme vous pour le charger de sa maîtresse. — J'espère que vous n'employez pas, monsieur, le mot de maîtresse dans un sens inconvenable à la circonstance. — Monsieur, je ne lui en connais qu'un qui convienne aux liaisons d'une fille de campagne avec mon fils : j'espère, M. Freeman, que vous ne prétendez pas les marier. — J'espère que mylord ne me suppose pas capable d'entrer pour quelque chose dans une liaison qui n'aurait pas un but honorable. — Ainsi, réellement, monsieur, vous encouragez mon fils à l'épouser : c'est un service d'*ami*, en vérité. — C'est un titre dont je me ferai toujours honneur, reprit M. Freeman, que celui d'*ami* du lord Edouard Cafusin ; mais je me flattais que mylord avait assez bonne opinion de moi,

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY

pour ne pas croire que j'encourage son fils dans aucune liaison imprudente, ni dans le mépris du consentement et de l'opinion de son père. — Je sais de bonne part, M. Freeman, que vous avez vous-même placé cette jeune personne, depuis la mort de son père, chez une de vos parentes, et qu'Edouard l'y a vue fréquemment.— On vous a dit vrai, mylord, excepté dans le mot fréquemment. — Eh bien, monsieur, je trouve que vous vous êtes comporté très-imprudemment, pour ne pas me servir d'une expression plus dure. — Puisque mylord continue à me condamner sans connaître les motifs qui ont pu diriger ma conduite, je n'abuserai pas plus long-temps de ses momens. — En conséquence, M. Freeman salua, et se disposait à sortir, quand

le duc, se remettant, s'excusa sur l'inquiétude que lui donnait son fils, et pria M. Freeman d'entrer dans plus de détails. M. Freeman continua en ces termes : — Quand le colonel Rosier touchait à sa fin, M. votre fils m'écrivit cette lettre ; — et il présenta la lettre d'Edouard au duc, qui, après l'avoir parcourue, le pria de continuer. — Mon amitié pour le lord Edouard ne me permit pas de différer : je partis sur-le-champ. A tous égards, la prudence m'en faisait une loi. Des mesures de rigueur de votre part n'auraient pu qu'irriter à vingt ans votre fils, qu'elles n'auraient pas arrêté à douze. Je l'aurais très-certainement refusé, si par étourderie et sans scrupule, il n'eût demandé que le consentement de la jeune personne, pour l'épou-

ser sur-le-champ. — Et vous auriez très-bien fait, répliqua le duc; excusez la vivacité d'un père. Edouard est ma dernière espérance, le seul rejetton de ma famille. Où est cette miss Rosier? — A Swindon, mylord, chez une personne respectable, et ma parente. Mylord Edouard a fait visite à cette dame, avec moi, et il m'a promis de ne point sortir du collège jusqu'aux vacances. Mylord sait que je n'ai aucun droit d'exiger de son fils des promesses: c'est de son propre mouvement, et par respect pour les bienséances, qu'il m'a fait celle-là. — M. Freeman, je vous ai beaucoup d'obligation; je vois à-présent que vous avez parfaitement agi. Plausible a fait aussi ce qu'il devait. Mais, que pensez-vous qu'il y ait à faire

pour couper court à tout ceci ? Je ne peux souffrir l'idée que les choses aillent plus loin. — Mylord, vous connaissez votre fils Edouard; on ne peut avoir trop de confiance dans une ame comme la sienne : Il ne faut pas tenter de le contraindre, ni de l'arrêter par la force. — Comment ne pas l'arrêter ? —Faites-lui, mylord, franchement vos objections ; faites-lui promettre sur-tout de ne point songer au mariage, qu'il n'ait l'âge : vos désirs obtiendront plus de lui que des ordres. Promettez-lui, de votre côté, d'assurer à miss Rosier un revenu honnête et indépendant. — Moi ! que j'assure un revenu à miss Rosier, dites-vous, M. Freeman ? — Tant que miss Rosier sera pressée par le besoin et la pauvreté, le lord Edouard ne

voudra rien entendre. — Je vais faire venir Edouard tout de suite ; et quant à la jeune personne, je vous prie, M. Freeman, de lui continuer vos soins. — M. votre fils se propose de venir vous présenter ses respects sous quinzaine. Je lui ait dit que j'aurais l'honneur de vous voir, et il m'a prié de vous prévenir de son arrivée. — Très-bien, M. Freeman ; je vous suis infiniment obligé. Je ne ferai rien sans vous consulter dans cette affaire. —

Revenons maintenant au héros de cette histoire. Le goût naturel de mistress Cherville pour les extravagances était restreint, à son grand regret, dans un lieu solitaire, et elle soupirait encore après les amusemens du grand monde.

Les finances de tous les deux commençaient à s'épuiser, et rendait leur séparation nécessaire. A cette époque, mistress Cherville reçut une lettre d'une amie qu'elle avait en Italie, et qui la priait d'aller l'y joindre. Cette dame venait d'épouser un noble des plus sots, et d'une fortune immense, qui s'était pris dans ses filets, et qu'elle menait absolument comme elle voulait. Mistress Cherville fit part de cette circonstance à Smith, et du dessein qu'elle avait d'aller joindre son amie. Le jeune homme lui offrit galamment de la conduire. Il fut donc décidé qu'il l'accompagnerait à Turin, où le mari de mistress Vassal la viendrait prendre.

Ce qui engageait réellement Smith à quitter le royaume pour

quelque temps, c'était son mécontentement des supérieurs de l'Université, de qui il prétendait avoir à se plaindre. Il s'était décidé à ne point retourner à Oxfort, qu'après son année d'expiation. Sa passion pour sa belle compagne, loin de croître, ne faisait que diminuer, et, cela, très-rapidement. En effet, elle n'avait rien pour la soutenir. Le vice, sous des formes agréables, peut charmer le cœur pour un temps, mais il n'y a que la vertu qui puisse le fixer. Fort peu de vertus étaient échues en partage à mistress Cherville. Il y en avait fort peu qu'elle eût assez estimées pour se mettre en frais pour les acquérir ; et, encore c'était par une, qu'elle avait retenu Smith si long-temps dans ses fers. La générosité de cette dame était le

beau côté de son caractère ; elle était loin d'aucune vue mercénaire. Elle aimait ce jeune homme, pour lui-même ; et, quoiqu'elle sût très-bien qu'il n'était pas en état de satisfaire ses goûts dispendieux, elle avait rejetté plusieurs offres avantageuses, pour le seul plaisir de s'occuper de lui à Margatte. Smith le savait, et il ne voulait pas être ingrat. Il fallait se séparer ; mais il croyait que le moins qu'il dût, était de la conduire sûrement à son amie. Il n'avait jamais eu aucun désagrément avec elle ; cependant il voyait avec plaisir approcher l'instant d'être délivré d'un fardeau qui commençait à lui peser. Il faut dire aussi qu'en dépit de leur plan d'économie, les deux cents livres sterlings de la dame, et le revenu de Smith, n'avaient

pas suffi à leur existence. Il avait contracté des dettes à Londres, qui montaient à près de deux cents livres. La plus grande partie était pour son entretien, et des présens à la dame. Quelques articles étaient pour des ameublemens qu'il avait cru bon marché, et qu'il avait envoyés à Margatte. Enfin, il était dû une somme assez forte au traiteur. A l'égard du temps où ces mémoires devaient être payés, c'était une autre affaire. Mais les différens marchands, qui l'avaient vu avec sir Harry, étaient si honnêtes avec lui, qu'il avait peu d'inquiétude.

Toutes les fois qu'il pensait à Saint-Donats, et qu'il songeait à l'ami si respectable qu'il avait là, il était tout différent. Il souhaitait d'écrire à M. Freeman. Il voulait

sur-tout s'excuser de sa longue négligence ; car Smith, depuis son départ d'Oxfort, n'avait écrit qu'une fois (lorsqu'il était venu à Londres). Il est vrai que souvent il avait pris la plume pour écrire ; mais, comme la vérité lui était sacrée, il lui avait été impossible d'achever la lettre. Dans les derniers mois, la chose était devenue de plus en plus difficile ; et, enfin, il y avait tout-à-fait renoncé.

Dans le même temps, sir Harry faisait sa cour à miss Maitland. C'était une personne pleine d'esprit et de graces, fille unique d'un ecclésiastique de province. M. Maitland était de la dernière branche d'une famille très-noble. Outre une pension qu'il recevait de ses parens, il avait de son bénéfice cinq mille livres sterling de

rente, pour vivre avec sa fille. Ce n'était pas une fortune, à la vérité ; mais M. Maitland avait fait un mariage d'inclination, et l'argent était la dernière chose à quoi sir Harry pensât. La jeune demoiselle n'avait pas été insensible à la tendresse de son adorateur, et elle avait refusé plusieurs offres avantageuses pour se conserver à lui, quand la mort subite de M. Maitland dérangea cette affaire. Une propriété qu'il avait réservée pour sa fille avait été placée imprudemment chez un particulier, qu'il croyait de toute sûreté. C'etait un homme immensément riche en fonds de terres, et intéressé dans une maison de banque de la première réputation. La maison manqua : les propriétés de cet homme furent englobées dans la faillite,

celle-ci y fut aussi comprise par la perfidie d'un commis à qui la chose était confiée. Ainsi la fortune sur laquelle miss Maitland avait compté fut perdue ; et M. Maitland, dont la santé était languissante depuis quelque temps, fut si frappé de ce coup, que la fièvre l'emporta en quelques jours. Un parent informa aussi-tôt sir Harry de cet événement. Le chef de la famille, celui qui jouissait de tous les honneurs de sa noblesse, n'avait jamais accueilli ni M. Maitland, ni sa fille ; et les amis de sir Harry, gens du monde, l'avaient toujours dissuadé de ce mariage. Sir Harry était lui-même un homme-de-cour ; et, quoiqu'il eût naturellement de l'esprit et un excellent cœur, il avait laissé altérer ses vertus à un très-grand dégré, par les maximes licencieuses,

et les habitudes corrompues de son âge. Il avait eu long-temps l'idée d'entretenir miss Maitland, mais le respect que toute l'existence de son père commandait, l'y avait fait renoncer. Cet obstacle ne s'y opposait plus ; et, certain du cœur de la jeune demoiselle, il ne doutait pas d'en venir à bout. Ce n'était pas que son amour pour cet aimable objet, fût altéré le moins du monde ; mais il craignait un ridicule dans la société, s'il épousait une jeune femme sans fortune, et sans une famille à qui s'allier. Il pensait que toutes ses idées d'amour et de bonheur ne seraient pas moins réalisées en l'entretenant qu'en l'épousant ; et, tandis que son orgueil répugnait à ce mariage, sa vanité se complaisait dans l'idée d'avoir une pareille maîtresse

maîtresse. Il lui fit des propositions *très-honnêtes* (pour me servir de l'expression reçue) : une pension considérable, et tout ce qui pouvait lever ses scrupules. Il y avait déjà long-temps qu'il connaissait l'état de sa fortune. Aussi-tôt qu'il eut appris la mort de M. Maitland, il écrivit à la demoiselle, pour lui offrir ses services, avec force excuses de n'être pas venu lui-même. La lettre fut envoyée de Londres, par son valet-de-chambre, député exprès, et renfermait un billet de banque de 500 livres sterling : « Croyez-moi, » ma chère miss Maitland, lui di- » sait-il, tout ce que je possède est » à vous. Comme la perte consi- » dérable que vous venez d'éprou- » ver peut vous gêner beaucoup » dans ce moment, j'espère que

» vous ne refuserez pas la baga-
» telle ci-jointe. Mais, permettez-
» moi de me mettre moi-même et
» ma fortune à vos pieds : heureux
» si la souveraine de mon cœur
» veut bien y régner. »

Miss Maitland se tint très-offensée des expressions de cette lettre, aussi bien que de ce qu'il avait écrit au lieu de venir lui-même. Elle refusa le billet avec de froids remercîmens, et répondit à sir Harry « Qu'elle » avait encore assez pour liquider » les dettes de son père, et qu'elle » comptait sous peu de jours se » retirer chez une parente de sa » mère, dans le Devonshire. » Cette parente, assez mal à son aise, vivait de son travail, en province, comme sa mère l'avait fait elle-même : et c'était cette alliance, honteuse aux yeux de la famille

de son père, qui l'avait aliénée de lui. Des débris de sa fortune, miss Maitland ne put retirer qu'environ six cents livres sterling. Un homme de loi, de ses amis, lui plaça cette somme avantageusement, et elle se rendit aussi-tôt chez sa tante, qui la reçut avec tendresse. Son intention était d'exercer la même profession qu'elle, car elle sentait que le peu de bien qu'elle avait, ne suffisait pas pour lui procurer les nécessités de la vie, et elle ne prétendait pas, pour céder à de fausses notions, languir dans les besoins d'une orgueilleuse oisiveté.

Sir Harry la suivit bientôt. Il était surpris de sa conduite. En considérant sa situation actuelle, il se persuadait encore qu'elle ne pouvait résister que faiblement à

ses offres brillantes. Miss Maitland ne vit pas d'abord très-clair dans ses intentions. Elle espérait encore que ses vues étaient honorables, quoique sa façon d'agir fût au moins suspecte. Mais, aussi-tôt qu'elle comprit ses propositions, non seulement elle les refusa avec le dernier mépris, mais même elle le bannit pour jamais de sa présence, avec tout le ressentiment de la vertu offensée. Cependant, depuis, il avait encore obtenu une entrevue, qui semblait lui donner l'espérance que cette affaire tournerait enfin à sa fantaisie. Mais, quelle fut sa surprise de trouver avec elle, sa tante, et un inconnu. En leur présence elle leur parla ainsi: Je ne prétends pas nier, sir Harry Valence, qu'il n'ait été un temps où vous aviez toute ma tendresse,

mais l'infamie de vos propositions m'a rendue à moi-même. De ce moment nous ne nous reverrons plus. Peut-être un jour vous regretterez d'avoir sacrifié au vice et à la mode, une femme qui vous était tendrement attachée, et qui (je peux le dire sans vanité) ne vous le cédait que du côté de la fortune. Adieu, sir Harry; adieu pour jamais.

Après avoir prononcé ces mots d'un ton ferme, quoique d'un cœur cruellement déchiré, la jeune dame passa dans une autre chambre, et donna un libre cours à ses pleurs. Sir Harry, étonné, se retira sans dire un mot. Le lendemain, il écrivit pour implorer son pardon. Quand le domestique apporta la lettre, elle le fit entrer, et la prenant de sa main, sans l'ouvrir,

elle la jetta au feu ; puis, lui dit d'un air calme et digne : — Vous avez vu, mon ami, ce que je viens de faire ; dites à votre maître que voilà l'usage que je ferai de toute lettre dont il jugerait à-propos de m'importuner. — Sir Harry employa l'entremise de ses amis pour obtenir un moment d'entretien. Elle fut constante dans son refus. Il lui fit dire que son amour pour elle ne s'éteindrait jamais ; qu'il détestait de plus en plus l'infamie de ses propositions ; et enfin, qu'il la suppliait d'accepter sa main : ce fut sa tante qu'il chargea de ce message. Cette fois elle daigna lui répondre : « Eh » quoi, monsieur, lui disait-elle, » le mariage couvre-t-il tous les » torts ? Est-il le remède de toutes » les blessures ? Le mariage est-il

» le dernier moyen de séduction » des libertins, à qui tout autre » a manqué ? Est-ce le nom d'é- » poux, qui rendra un homme » plus vertueux, plus fidèle et plus » honnête ? Une femme y retrouve- » ra-t-elle la réparation de toute » espèce d'injure ? Ce n'est point » moi, sir Harry, que vos pre- » mières propositions ont dégradé, » mais c'est vous-même. Vos nou- » velles dispositions ne m'abaisse- » ront pas à votre niveau. Cet » amour, que vous m'aviez inspiré, » je ne prétends pas en discon- » venir, c'est vous qui l'avez changé » en mépris. Je vous vois mainte- » nant sous un autre aspect, et je » désire que vous cessiez des pour- » suites infructueuses pour vous, » et désagréables pour moi. » Sir Harry, au désespoir, quitta ces

lieux. Malheureux d'avoir connu trop tard la valeur du bien qu'il avait perdu, il maudit la dépravation des mœurs, qui le privait du plus précieux trésor qu'un homme puisse désirer : une femme vertueuse.

CHAPITRE

CHAPITRE XX.

Au temps où miss Cherville devait aller joindre son amie en Italie, elle partit, accompagnée de Smith.

Ils arrivèrent bientôt au lieu prescrit, et y trouvèrent un domestique qui attendait la dame, avec une lettre de mistress Vassal, qui faisait les excuses de son mari, de ne pouvoir se trouver au rendez-vous. Il avait été attaqué subitement d'une fièvre dangereuse. La galanterie de Smith ne lui permettait pas de laisser cette dame aux soins d'un domestique, et sans aucune opposition de la part de la belle voyageuse, il l'accompagna jusques chez son amie.

Notre héros, en quittant l'An-

gleterre, avait jugé à-propos de voyager sous l'habit militaire. Il avait mis à son chapeau une cocarde ; une formidable épée à son côté, et sa chère amie le décorait du titre de capitaine. Sa caisse aussi était passablement remplie ; il avait rassemblé pour cette expédition le plus qu'il avait pu des arrérages qui lui étaient dûs de la pension que lui faisaient ses protecteurs et de sa bourse au collège.

Mistress Cherville trouva son amie en deuil : M. Vassal avait terminé sa carrière peu après le départ du domestique. Son épouse en avait pris tant de soins, et avait si bien tourné son benêt de mari, qu'il avait laissé à sa veuve tout ce qu'il avait pu. Ces dames se trouvaient ainsi abandonnées à elles-mêmes. Notre héros laissa aisément

sa politesse triompher de toute autre résolution ; et, après les plus aimables remercîmens de la veuve et de la demi-veuve, il partit avec elles pour Florence. Mistress Vassal allait y prendre possession d'un bien assez considérable de son mari, et comptait retourner au printemps en Angleterre.

Dans la brillante ville de Florence, mistress Vassal trouva quelques-uns de ses anciens amis d'Angleterre ; qui ne furent pas fâchés de faire leur cour à une jeune et riche veuve. Son amie ne fut pas moins recherchée, et il parut que toutes ces civilités ne déplaisaient point à nos dames, et trouvaient chez elles du retour. Mistress Vassal avait l'espérance de fixer un jeune débauché, héritier d'une des premières maisons du

royaume ; et mistress Cherville, qui se livrait complaisamment à son goût naturel pour la vanité, la dissipation et les extravagances, était tout-à-fait revenue et même dégoûtée de ses idées de constance. Smith reconnut bientôt que sa compagnie n'était point absolument nécessaire à la satisfaction ni à la securité de ces belles. Son amour n'était pas soutenu par l'estime ; il était desséché dans sa fleur, et tellement jusqu'à la racine qu'il ne lui restait pas le moindre aliment, même dans la jalousie. Il fit donc entendre à ces dames que ses affaires le rappelaient bientôt en Angleterre, et qu'il allait les laisser entre les mains de leurs nouveaux amis.

La jalousie est définie par un excellent anatomiste du cœur hu-

main : « L'amour plutôt de soi-» même que d'un autre objet. » Smith en donnait la preuve dans cette circonstance. Mistress Cherville ne devait la complaisance qu'il avait pour elle qu'à sa politesse et à son bon cœur ; mais il n'y entrait aucun sentiment personnel, puisqu'il ne sentait aucun désir de la conserver, et qu'il se souciait fort peu de faire un plus long séjour à Florence : il n'était donc pas étonnant qu'il vît avec indifférence la cour empressée dont elle était environnée, et qu'il retournât avec plaisir en Angleterre.

A son retour, notre héros passa par Turin, et s'y arrêta. La vie dissipée qu'il avait menée jusques-là, avait corrompu ses mœurs, et dépravé ce cœur, autrefois si pur et

si ingénu. Il se sentait alors très-peu d'inclination pour le beau sexe. Cependant, un coup-d'œil agaçant d'une belle italienne, un soir qu'il marchait le long de la grande parade, attira pour un moment son attention. La dame se promenait avec une femme plus âgée; un petit domestique suivait. Comme Smith ne parlait pas bien l'Italien, il lui adressa la parole en français, et bientôt il reconnut qu'elle était française. Ses propositions n'éprouvèrent de refus que juste ce qu'il fallait pour les rendre plus pressantes. Elle lui répondit qu'elle vivait avec un noble italien, dans un ancien manoir seigneurial, hors la ville. Quant à ses vives protestations d'amour, elle les reçut à la fin; et lui dit que dans une heure il trouverait, rue Sainte-Croix,

l'autre femme, et qu'elle le conduirait chez elle. Elle ne voulut point que notre héros l'accompagnât, parce que la nuit n'était pas assez sombre. Elle était si connue dans la ville, disait-elle, que si elle admettait un étranger en l'absence du comte, qui était dans ce moment à une de ses terres, il en serait infailliblement informé à son retour; d'ailleurs, elle ne voulait pas qu'aucun domestique le vît, excepté la vieille femme. Notre héros, sans croire un mot de tout ce qu'elle lui disait, consentit à tout. Au moment marqué, il trouva la vieille femme dans la rue Sainte-Croix, et il fut conduit par elle à une grande maison, dans un fauxbourg de la ville. Il entra par une vaste porte dans une vieille cour ruinée, dont les hautes mu-

railles cachaient entièrement le bâtiment. Il ne vit cette entrée qu'à la faveur d'une petite lampe suspendue à la porte. Il supposa que ce bâtiment, qui lui parut ancien et dégradé, avait pu être originairement un monastère. Quand il avait accosté cette femme, il l'avait prise pour une fille publique ordinaire, qui lui avait fait un conte, pour lui vendre plus cher ses faveurs; mais il commençait à croire qu'il pouvait y avoir du vrai dans ses discours, et sa vanité n'était pas peu flattée de ce qu'il avait fait si aisément cette conquête. La vieille femme l'introduisit dans la maison, sans parler, et lui montra une grande pièce où elle lui dit que la dame allait bientôt paraître. Smith examina l'appartement. Tout y était triste. Les murs étaient

hauts ; un côté était couvert d'une tapisserie où le jugement de Salomon était pitoyablement représenté ; de l'autre côté, étaient deux ou trois grands tableaux encadrés, mais vieux et sans goût. Au bout de la salle était un sopha sous un immense pavillon ; l'ameublement était usé, mais il paraissait plutôt déchiré et brisé que détruit par le temps. La vanité de Smith était un peu punie ; il se sentait même en quelque sorte inquiet, et commençait à se repentir d'être venu.

Dans ces pensées, qui le disposaient peu à l'amour, il se jetta sur le sopha, et tira de sa poche un petit Pétrarque qu'il venait d'acheter. Son esprit abattu n'était point du tout au ton de la bouillante imagination du poëte ;

c'était en vain qu'il voulait fixer son attention ; il faisait d'inutiles efforts pour entrer dans les brûlans transports de son auteur, et pour y prendre part. A peine avait-il lu un moment, tout était confusion et désordre dans ses idées, il crut s'appercevoir que quelque chose de mouillé degouttait sur son livre. Il regarda, avec indifférence, d'où cela venait. Un spectacle d'horreur frappa ses yeux et le rendit immobile. Cette vue déchirante suspendit un moment toutes ses facultés. Il voyait les malheureux restes d'un homme assassiné. La gorge coupée, il était suspendu au-dessus du pavillon. Mourant, il avait été enlevé précipitamment par une trappe au plafond, et l'entrée de Smith, avant la fin de l'opération, avait forcé de la suspendre. Le

front du mort portait encore l'empreinte des douleurs et de l'agonie. Le sang noir et coagulé tombait goutte à goutte de ses blessures, et coulait doucement sur le parquet, qui en était teint, tandis que ses traits défigurés par la douleur, son visage souillé de sang, les touffes noires de ses cheveux, et la pâleur de la mort répandue sur sa figure, formaient un hideux contraste.

Smith resta stupéfait. Un froid mortel coula dans ses veines et glaça tout son sang. Il détourna les yeux de cet objet d'horreur, mit la main sur la garde de son épée, et recula au milieu de la chambre. Une foule d'idées confuses et effrayantes se présente à son esprit; il tire son épée; il regarde autour de lui avec un effroi qu'il n'a pas encore connu.

Décidé à tout braver, il prend une chaise pour en frapper la porte, quand un bruit, qu'il entend, le fait se tourner précipitamment. En levant la chaise, il a touché un vieux tableau, qui, tombant à terre, lui fait voir qu'il n'était là que pour couvrir une ouverture faite à la muraille. Il y porte la chaise avec précaution ; et passant par là, il se trouve dans une autre chambre dont la porte était ouverte. Il n'y avait nulle part de lumière que dans la pièce qu'il avait quittée. Il marche sur la pointe du pied ; il passe dans une longue galerie ; il entend parler à l'autre bout ; il approche davantage, et il entend la voix d'un homme qui disait en italien : — Il est vigoureux, et j'ai vu qu'il avait l'épée au côté ; nous ferions mieux d'attendre

Saugri et les autres : Flamette n'aurait pas dû sortir, elle l'aurait occupé une demi-heure. Cela n'était pas nécessaire, dit une autre voix (c'était celle de la vieille) Flamette chasse un autre gibier ; celui-ci est bien pris, et je le défie de sortir. Dans ce moment, un grand coup frappé à la porte, rompit la conversation. Smith, irrésolu, ne savait à quoi se déterminer. Il se retirait dans la chambre, sans lumière, quand il apperçut une autre porte ouverte. Il saisit fermement son épée, décidé à vendre chèrement sa vie, quoiqu'avec bien peu d'espérance d'échapper. Une jeune femme parut, une lumière à la main. Elle était échevelée, pâle, maigre : elle regardait en tremblant de tous côtés. En entrant dans la chambre, elle

apperçut notre héros. Elle courut légèrement à lui ; et mettant un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence, elle l'avertit de se retirer dans la chambre voisine. Il la suivit, et aussi-tôt elle ferma la porte avec un large verrouil. Avez-vous le courage, lui dit-elle en mauvais italien, d'essayer de me sauver en vous sauvant vous-même ? Smith, frappé de cette question, répondit en anglais : n'en doutez pas. Oh ! ciel, reprit l'autre, dans la même langue, c'est un compatriote ! Vous n'avez pas de temps à perdre ; cette armoire est pleine d'armes : trouvez le moyen de la rompre. Smith était animé : d'un vigoureux coup de pied il brisa le panneau, et en quelques secondes la porte fut en pièces. Des poignards, des épées, des pistolets y

étaient enfermés. Il saisit une paire de pistolets, et trouva qu'ils étaient chargés. En même-temps, la porte de cet appartement reçut un violent assaut ; il en conclut que toute la troupe était arrivée. Il est vrai qu'auparavant il avait reconnu sa syrène enchanteresse, qui, d'un son de voix charmant, le priait d'ouvrir ; mais, entendant qu'il y avait deux personnes dans la chambre, ah ! s'était-elle écriée, la diable d'anglaise nous a trahis. Aussi-tôt les hommes qui attendaient à la porte, avaient procédé à l'ouvrir de force. Smith, appercevant beaucoup de pistolets dans l'armoire, avait prié sa compagne de lui en tenir une autre paire toute prête ; et tira un de ceux qu'il avait en main à travers la porte. A l'instant quelqu'un tomba

du coup, et le moment d'après, la porte se trouva ouverte. Les femmes jettèrent des cris et prirent la fuite. Un homme armé d'un mousqueton tomba la tête la première dans la chambre; un autre se précipita pour le relever. Notre héros était à l'autre extrémité de la chambre, il ne perdit pas un moment, il tira son second coup de pistolet, et le dernier tomba sur le premier. Smith s'avançant aussi-tôt, arracha un autre pistolet des mains de sa compagne, et comme il le tirait, le reste de la troupe s'enfuit par la galerie. Alors, notre héros retourna aux deux hommes qui étaient étendus à terre. Ils paraissaient morts, mais l'anglaise le pressa de leur lier les mains derrière le dos, avant que de quitter cette chambre; et elle chercha elle-même dans le cabinet

cabinet, des cordes pour cela. Comme Smith finissait d'attacher le premier, l'autre misérable se leva rapidement, et faisant un tour, il fit un mouvement pour tirer son poignard; mais notre jeune homme le jetta par terre d'un coup de poing: sa compagne arrivait dans ce moment avec une corde, et Smith l'attacha de façon à s'en assurer. Il trouva que l'autre avait reçu un coup dans le corps. Il ne l'approcha qu'avec précaution; car, tout blessé qu'il était, il avait encore le pouvoir et la volonté de faire comme son camarade. Smith prit l'arquebuse, et demanda combien elle pensait qu'il pût y avoir d'hommes dans la maison? Elle répondit qu'il y avait cinq hommes et un garçon dans la troupe; mais qu'elle était

sûre qu'aucun autre n'oserait l'attaquer ouvertement. Ils avancèrent dans la galerie, Smith armé de l'arquebuse, et la femme, de quelques pistolets. A peine avaient-ils fait quelques pas, que la porte au bout de la galerie s'ouvrit, et la perfide Flamette s'approcha tranquillement. Elle commença par supplier notre héros de cesser toutes hostilités ; lui jura, parce qu'il y avait de plus sacré et de plus respectable, qu'il ne serait fait aucun mal ni à lui ni à sa compagne, et qu'ils auraient les clefs pour sortir librement tous les deux ; mais elle lui demandait sur-tout en grace de laisser secourir leurs blessés. En parlant, elle s'approchait de lui insensiblement. Dans l'instant, l'anglaise se jettant sur elle, voulut lui saisir les mains;

mais aussi-tôt elle tira un poignard de son sein, et l'opposa bien à tems à son adversaire. Il est douteux quel eût été l'événement du combat entre les deux femmes, si Smiht n'eût arraché le poignard des mains de Flamette, et ne lui eût fortement lié les mains derrière le dos, avec son mouchoir. Les scélérats avaient encore paru dans la pièce voisine ; mais, quand ils eurent vu le mauvais succès de leur ruse, ils refermèrent la porte. Smith mit sa prisonnière dans la chambre où étaient les deux autres, et l'y attacha comme eux ; ensuite, il tint conseil avec sa compagne, sur les meilleurs moyens de sortir. Elle lui apprit qu'il ne le pouvait tenter de nuit, qu'avec les plus grands dangers ; mais que le lendemain, au jour, il y avait plus d'appa-

rence de succès. Ils passèrent donc le reste de la nuit dans la même chambre, et sur leurs gardes. Smith eut l'humanité d'étancher le sang qui coulait des blessures des deux coquins ; sa compagne l'aida encore dans cette circonstance. Puis, il lui demanda comment, à la fleur de son âge, elle se trouvait dans cette situation ? Son récit fut court. Dans son enfance, la négligence de ses parens, et une mauvaise éducation, ne lui avaient donné que de faibles notions de la religion et de la morale; et sa beauté n'avait servi qu'à hâter sa ruine. Elle fut aisément séduite, et détournée des routes de la vertu; et bientôt elle fut commensale d'un bagnio de Londres. Là, elle fit la connaissance d'un italien qui y venait souvent. Il lui offrit de

l'emmener, et de l'épouser, si elle voulait l'accompagner dans son pays. Elle avait accepté l'offre, il y avait environ un an, et c'était lui qui l'avait placée dans cette maison. Elle ne s'apperçut que trop tôt du rôle diabolique auquel elle était destinée, sans pouvoir s'y refuser. Elle était employée à attirer les imprudens libertins dans le piège où ils devaient périr. Lorsqu'elle était arrivée, n'entendant pas un mot de la langue, elle avait été souvent forcée d'être la cause innocente d'assassinats. Depuis trois mois elle était dans cette maison. Il y avait quelques semaines que son mari avait péri dans une émeute, mais la troupe l'avait forcée de rester. Elle ajouta qu'il y avait environ trois semaines, elle avait trouvé le moyen d'éveiller

l'attention d'un jeune homme qu'elles étaient prêtes de prendre au piège ; qu'elle avait heureusement réussi, mais qu'aussi-tôt elle avait été battue cruellement, et avait essuyé mille autres mauvais traitemens : que du moment où elle s'était trouvée dans ce lieu, elle avait formé le dessein de tout tenter pour s'en échapper, et pour sauver quelque malheureuse victime, et qu'elle se flattait que cet heureux moment était arrivé, s'il avait la patience d'attendre jusqu'au jour ; car j'aurais plutôt péri, dit-elle, que de vivre plus long-temps dans cet exécrable lieu, d'où je ne suis jamais sortie depuis le jour où j'ai sauvé la vie à cet étranger, en lui montrant un mouchoir trempé dans du sang, pendant qu'il passait devant moi.

CHAPITRE XXI.

Le matin, au grand jour, Smith s'étant bien armé, lui et sa belle compagne avancèrent avec précaution jusqu'au bas des escaliers. Ils virent avec beaucoup de joie que toutes les portes étaient ouvertes, et la maison abandonnée. Aussi-tôt qu'il fut dans la ville, il se présenta devant le magistrat. Il donna tous les détails de cet événement, que la femme, qui l'accompagnait, confirma. Le magistrat envoya sur les lieux les officiers de justice, qui trouvèrent des preuves suffisantes des crimes de ceux qui les avaient habités. Le cadavre fut trouvé ; les deux hommes et la femme furent mis en prison, et exécutés publiquement peu après.

Le magistrat laissa l'anglaise libre de se retirer où bon lui semblerait. Smith lui offrit de la conduire en Angleterre, et de tâcher de lui procurer les moyens de vivre honnêtement. Elle était grande, d'une jolie figure, et ses manières étaient agréables ; mais elle était si affaiblie par les cruels traitemens qu'elle avait soufferts, qu'elle fut obligée de rester quelques jours pour se remettre et prendre des forces avant que d'entreprendre le voyage. Dans le cours de la conversation, notre héros fut surpris de trouver qu'elle portait le nom de Smith. — C'est aussi mon nom, lui dit-il. — Je suis née dans le Wiltshire, continua la dame ; mes père et mère ont tenu une forte auberge sur la route de Londres : et plût à Dieu qu'ils fussent toujours restés dans

dans la paroisse de Piltfort.— Piltfort est aussi la paroisse où j'ai été élevé, reprit vivement notre heros; sans doute vous avez entendu parler de ma.... Il ne put achever de ma mère; mais il ajouta : d'une pauvre femme qui mourut en accouchant dans cette maison. — Hélas! monsieur, dit-elle, c'est elle qui a été la cause innocente de ma mauvaise éducation et de mon déshonneur.

— Bon Dieu ! Et comment ?

— Elle n'était certainement pas si pauvre que vous le supposez.

— Pas si pauvre ?

— Mes père et mère trouvèrent sur elle de l'argent et des effets d'une valeur considérable. Comme ils voulurent s'en emparer, ils n'en dirent rien à personne, et en imposèrent aux officiers de la paroisse.

J'étais trop jeune pour savoir ces détails. Enivrés de ce qu'ils regardaient comme des richesses inépuisables, ils quittèrent le village et leur commerce. Mon père s'associa avec des joueurs de profession, et différentes espèces semblables. Ma mère s'adonna à boire. Je fus négligée ; leurs richesses furent dissipées, et le déshonneur fut tout ce qui me resta. Je ne sais ce qu'est devenu mon père, et j'ai lieu de croire que ma mère est morte. Ils m'ont appris à braver comme eux tous les principes ; j'en ai été victime, et depuis, je n'ai plus entendu parler d'eux. — Eh quoi, reprit Smith, tout a-t-il été dissipé et perdu ? N'est-il resté aucun bijou, aucune bagatelle ? — Ce petit crucifix d'ivoire que j'ai maintenant au col, est, je crois, tout ce

qui en reste, et je pense que je le garderai long-temps : il n'est pas de grande valeur.

— Il en aurait beaucoup pour moi, car je suis un enfant de cette mère infortunée à qui il a appartenu.

La dame, à son tour, marqua la plus grande surprise, et insista pour faire accepter à notre héros le crucifix d'ivoire. Il l'accepta volontiers, et quelques jours après il lui donna une croix d'or. Mais, Smith s'estima heureux d'avoir ainsi obtenu un bijou qui avait été à sa mère, et ce qui ne diminua pas sa joie, ce fut de voir qu'il n'était pas d'aussi peu de valeur qu'il l'avait pensé d'abord. Il eût bien désiré alors avoir quelques indices sur la demeure actuelle des parens de cette fille ; mais, à cet

égard, elle ne put lui donner aucune satisfaction. Quelques jours de repos rendirent à la belle demoiselle beaucoup de sa fraîcheur et de son éclat ; il semblait qu'elle eût repris un nouvel être. Ils commençaient à tout disposer pour leur retour en Angleterre, lorsqu'il survint une circonstance qui écarta Smith de la tentation, et qui l'obligea d'entreprendre seul le voyage. La veille du jour où leur départ était fixé, elle était à la fenêtre de leur auberge ; le gentilhomme italien à qui elle avait sauvé la vie, passa par là ; elle ne put résister à l'envie de déployer devant lui son mouchoir, cette fois sans tache : il la reconnut aussi-tôt, et obéit au signal. Elle jugea à-propos de lui tout dire, et de lui expliquer sa conduite. C'était un sei-

gneur de la première distinction ; et, pénétré de reconnaissance, il lui promit de lui assurer de quoi vivre, par tel moyen qu'elle jugerait à-propos ; mais, en même-temps, il lui proposa de l'entretenir, et de lui assurer un sort s'il venait à mourir. Pour une fille accoutumé à vivre dans la débauche la plus crapuleuse, une telle vie semblait vertueuse ; outre que l'homme lui plaisait, et que tout autre établissement n'était pas trop certain. Jusques-là notre héros avait résisté à toute tentation d'amour. Elle ne se fit donc aucun scrupule de lui dire qu'elle resterait en Italie, et qu'elle s'attachait au comte de Floreny. Le comte se comporta aussi honnêtement que possible dans une affaire de ce genre. Smith leur dit adieu, et retourna en Angleterre.

CHAPITRE XXII.

Les scènes dont Smith venait d'être témoin, avaient fait sur lui une profonde impression. Il avait vu le crime sous ses formes naturelles, dépouillé de ces agrémens qu'il lui avait trouvé jusques-là. Il s'apperçoit enfin que la vertu est quelque chose de plus qu'un mot, et que les vices se touchent ordinairement, et se suivent comme les anneaux d'une chaîne. La jeunesse et la nature étaient en quelque sorte une excuse pour son premier attachement à mistress Cherville; mais, encore, après même que sa passion pour elle était amortie, l'oisiveté et le goût des dissipations avaient épuisé sa santé et ce qu'il avait de fortune. Ainsi la conduite de notre héros s'était

dégradée au-delà même des bornes ordinaires de la débauche, et ses mœurs étaient dépravées au point, qu'aussi-tôt qu'il eut quitté mistress Cherville, il n'avait pas rougi de céder aux agaceries de la première vile prostituée qui s'était présentée. Les progrès du vice sont comme une boule de neige des montagnes des Alpes : quoique petite et légère au commencement de sa chûte, elle augmente rapidement de grosseur et de poids, et bientôt elle renverse le voyageur, qui la regardait avec indifférence. Notre héros avait été bien près de périr victime de ses folies ; et, s'il eût succombé sous les coups des assassins, dans un lieu de prostitution, il eût bien pu avouer à ses derniers momens, que c'était une débauche gros-

sière et sans excuse qui avait précipité sa ruine. Pendant son voyage en Angleterre, il eut le temps de réfléchir sur son inconduite ; il forma les meilleures résolutions, et le plan d'une vie régulière et vertueuse, qu'il voulait embrasser pour toujours. La première chose qu'il se promettait, comme base de tout le reste, c'était de regagner l'affection de miss Modeley, par ses instances, par la sincérité de ses regrets, et sa persévérance dans la vertu ; la seconde, de reprendre ses études, qu'il avait négligées si long-temps et si complettement, et d'être plus soumis à ses supérieurs ; enfin il résolut, à l'exemple de son ami Freeman, de tâcher de dompter ses passions, et d'être, comme lui, l'ennemi déclaré du vice, et l'ami de la verta

sous toutes ses formes. Il était dans ces bonnes intentions, quand il toucha sa terre natale. Il ne perdit pas un moment pour se rendre à Oxfort. Son expédition d'Italie l'avait arrêté quelques mois plus qu'il ne comptait, et quoiqu'il déterminât dans son cœur que ce serait la dernière fois qu'il tomberait dans de pareils écarts, les choses n'en avaient pas moins tourné d'une façon à laquelle il ne s'attendait pas. En s'absentant au-delà du temps permis, Smith avait perdu sa place à l'Université d'Oxfort, qui ayant été déclarée vacante dans les formes, fut donnée à un autre. En vain son ami le lord Édouard Cafusin, et même son professeur, lui avaient écrit lettres sur lettres ; en vain avaient-ils écrit à sir Valence à

Londres, et à M. Freeman au pays de Galles : ni M. Freeman, ni sir Harry n'avaient su où le chercher. Le premier ne pouvait rien dire du tout ; le second n'avait pu que leur dire qu'il était parti pour la France, et qu'il pensait qu'il était allé en Italie. Lorsque Smith fut de retour, et qu'il se vit rayé du tableau, il commença à sentir vivement les torts qu'il avait eus, et la folie de sa conduite. Il se trouvait alors vraiment dans la situation qu'il avait tant voulu fuir. Il se voyait réduit à la dépendance, et il avait été trop pénétré des hautes idées de M. Freeman à cet égard, pour être satisfait de lui-même. Le fantôme de bonheur qu'il s'était fait, était tout-à-fait évanoui, et il fallait qu'il s'en fît un autre. Mais comment allait-il subsister ? A qui

allait-il avoir recours ? Entrerait-il dans un autre collège, et vivrait-il de ce qui lui restait de la bienveillance de ses amis ? Il ne pouvait se faire à l'idée d'une situation inférieure, avec un modique revenu ; et il voyait une foule de créanciers prêts à tomber sur lui, aussi-tôt qu'on le saurait réduit à cet état. Il flottait dans ces irrésolutions, lorsqu'il reçut la visite de ses amis les plus intimes : sir Harry Valence, et sir Edouard, à qui il avait écrit en arrivant à Oxfort. Il leur fit part de tout ce qui lui était arrivé. Il reconnut l'imprudence de sa conduite. Il n'osait s'adresser à M. Freeman, même pour lui demander des avis. — Il m'avait tant averti, disait-il, de tous les écueils contre lesquels j'ai échoué, qu'il ne peut me regarder que comme un

ingrat et un débauché. — Que penseriez-vous du parti des armes, dit sir Harry ? — Si j'avais les moyens d'y songer, répondit-il, je ne balancerais pas un moment. — Vous savez, Smith, continua sir Harry, combien mes affaires sont dérangées ; d'une autre façon j'ai fait dix fois plus de sottises que vous : mais, si cela vous fait plaisir, je peux encore vous acheter une enseigne ou une cornette. Nous voilà dans une terrible crise, dit le lord Edouard ; j'espère pourtant nous en tirer bientôt : pour le présent, j'ai cent livres sterling dont je peux disposer, j'insiste, comme un ancien ami, pour que vous les acceptiez. Smith refusait absolument, mais le lord Edouard insista trop vivement. Sur ma foi, lui dit-il, je vous regarderai comme

l'homme le plus orgueilleux qui existe, si vous ne les acceptez pas. Je sais que sir Harry est très-à portée, par ses parens, de vous procurer une cornette, et cela servira à vous équiper : ne me refusez donc pas, Smith. Je vous ai toujours regardé comme un ami, et j'ai pensé que vous me considériez comme tel. Si, au contraire, vous n'êtes qu'une connaissance ordinaire, vous êtes bien en droit de refuser de moi un bienfait ; mais que le diable m'emporte si je reprends les cent livres. Smith, qui connaissait la chaleur et l'honnêteté de son ami ne se fit pas prier plus long-temps. Il accepta aussi l'offre obligeante de sir Harry. L'occasion que mes malheurs me donnent, dit Smith, de connaître quels amis j'ai en vous, diminue mes regrets;

et cet homme excellent, M. Freeman, à qui j'avoue que je n'osais écrire jusqu'à cette heure, quand je lui aurai fait part de ceci, verra que je ne suis pas si totalement méprisé qu'il aurait pu croire. Sur ma foi, reprit le lord Edouard, dans l'opinion de qui M. Freeman était au-dessus de tout, cet homme-là est bien le meilleur des humains, au courage d'un lion, il joint le cœur d'un enfant : plût à Dieu, je le dis sincèrement, qu'il eût été mon pè... Non, non, continua le lord en se remettant ; je n'ai pas le moins du monde à me plaindre de mon père ; depuis qu'il a vu M. Freeman, il a fait tout ce que celui-ci aurait pu faire : d'un côté comme de l'autre, M. Freeman nous a rangés tous à la raison. Les larmes coulaient des yeux de Smith, en

entendant le tribut d'éloges que le cœur d'Edouard, dans sa simplicité, payait aux vertus de son digne ami. Smith regardait M. Freeman comme un homme si supérieur au reste de l'humanité, qu'il craignait (et peut-être n'était-ce pas sans raison) de lui avouer ses fautes, tant que rien n'en allégeait les conséquences. Sir Harry dit à Smith, qu'en le quittant il allait écrire pour sa cornette, et qu'il n'était pas douteux que dans peu on n'en eût des nouvelles. Smith voulait répliquer. L'obligation, continua sir Harry, est très-petite, je vous assure. A la fin d'une guerre où tant de nos soldats ont péri, il y a bien peu de gens qui soient disposés à voir de près les horreurs qui se commettent dans les Indes occidentales; et dans les régimens

nouvellement levés..... Smith, il y a bien à craindre que ce ne soit là votre destination. — Je le voudrais, répliqua Smith; je suis bien redevable à votre amitié. Dans l'état actuel de mes affaires, tout mon désir est de quitter l'Angleterre, et de trouver pour quelques années une vie très-active : peu m'importe où. Quand Smith s'exprimait ainsi, il avait présente à l'esprit sa chère Eliza, et le peu d'espérance qui lui restait de l'obtenir jamais. Il est vrai que la dissipation et la confusion de ses idées l'avaient écartée de sa mémoire pendant quelque temps; mais, depuis que le calme avait succédé à ses passions, elle s'y retraçait avec une nouvelle force : malgré son refus positif, et son indifférence étudiée, elle lui était aussi chère

chère que jamais. Il ne s'en prenait qu'à lui du congé qu'il avait reçu ; et, quoique les expressions de ce congé ne lui laissassent aucun espoir d'un retour de faveur, il considérait cependant qu'elle n'avait pas encore donné sa main à un autre, et c'était encore une lueur d'espérance. C'est ainsi qu'un malheureux, prêt à succomber sous un mal qui le dévore, quand il est déjà aux portes de la mort, quand son ame déploie ses ailes pour s'échapper, se nourrit d'un faux espoir, et se persuade encore qu'il peut vivre. Oh ! espérance as-tu donc un charme aussi flatteur que les poëtes et les moralistes le disent ?

Notre héros se préparait à retourner à la ville, où ses espérances l'appelaient, quand il sur-

vint une circonstance qui le fit differer quelque temps, et qui montra son caractère dans un nouveau jour. Peu de temps après celui où sir Harry faisait sa cour à miss Maitland, parmi d'autres adorateurs qu'elle avait, était le fils d'un gentilhomme du pays. Ce jeune homme intime ami du père de la demoiselle, n'avait que vingt ans. Il était lieutenant de vaisseau, et à tous les talens qui distinguent un marin, il joignait beaucoup d'esprit, de vastes connaissances, et toutes les qualités qui peuvent honorer le cœur d'un homme. Miss Maitland lui avoua franchement les engagemens qu'elle avait avec sir Harry. Dans le désespoir où le jetta la perte de ses espérances, il partit aussi-tôt pour l'armée; mais, étant revenu peu après la

mort de M. Maitland, il entendit dire que le mariage de sa fille avec sir Harry était rompu. Il découvrit bientôt la demeure de miss Maitland ; et, en renouvelant toutes ses protestations d'amour, il offrit encore sa main. Miss Maitland fut touchée de la noblesse de ses procédés, mais elle jugea à propos de le refuser ; l'assurant, en même-temps, qu'elle se tenait très-honorée de son amitié, et qu'une conduite si noble et si désintéressée lui assurait la sienne pour jamais. Sir Harry entendit parler des offres de M. Clarenden à miss Maitland. Il ne douta pas, d'après la connaissance qu'il avait du cœur des femmes, que le ressentiment seul ne suffît pour les lui faire accepter ; et le capitaine Clarenden (car il venait tout nouvellement

d'obtenir le commandement de son vaisseau) fut persuadé que c'était une aveugle prédilection pour sir Harry qui mettait obstacle au succès de ses vœux. Il est donc naturel de penser que ces messieurs se voyaient l'un l'autre de mauvais œil ; et, comme la pierre et l'acier, ils ne leur fallait que se rencontrer pour faire feu. Quelques expressions vives, échappées au marin, avaient déjà donné à miss Maitland lieu de craindre un éclat entre eux ; et elle avait exigé de lui sa parole de ne point rechercher ni provoquer sir Harry. Clarenden avait un frère plus jeune que lui à Oxfort. Malheureusement il était venu le voir, précisément dans le temps où sir Harry et le lord Edouard étaient venus voir Smith. Sir Harry passait devant

le café d'Harlington, comme le capitaine et Edouard, qui étaient anciens compagnons de classe, parlaient de lui à une fenêtre. Clarenden, frappé tout-à-coup de la vue d'un rival qu'il haïssait, ne put s'empêcher de s'écrier : — Le voilà, ce maudit baronnet ! Sir Harry l'entendit, leva la tête, l'apperçut, et entra dans le café.

— Qu'est-ce que cette expression, capitaine Clarenden ? est-ce de moi qu'il s'agit ?

— Du moins je ne l'avais pas dit pour que vous l'entendissiez, sir Harry, et il lui tourna le dos.

— Ce n'est pas là une réponse ; je crois que vous cherchez un subterfuge.

— Un subterfuge ?

— Oui, quand vous employez

une expression que vous n'osez soutenir.

— Que je n'ose ? en vérité, ce que je n'ose, c'est penser à vous et à votre conduite.

— Il vous convient bien de vous occuper de moi et de mes affaires ?

— Moi ! tout ce que je souhaite, c'est d'oublier qu'il y a au monde un être tel que vous.

— Il paraît que vous voulez m'insulter, capitaine Clarenden ?

— Cela se peut, sir Harry, et vous le prendrez comme vous voudrez.

— Je ne peux pas fermer l'oreille à un propos si clair ; mais ce lieu-ci est trop public pour une explication : ce soir, vous aurez de mes nouvelles.

— Je suis prêt dans le moment,

et je le serai toujours pour un pareil appel.

Sir Harry, en quittant le café, alla voir Smith ; lui parla de son affaire avec le capitaine, et le pria d'être son témoin. Smith trouva son ami déterminé, et ne lui refusa pas cet important service. Sir Harry l'assura qu'il n'y avait pas moyen d'arranger cette affaire : la haine mutuelle qu'ils se portaient l'un à l'autre, n'étant pas née d'une bagatelle. Il pria Smith d'aller trouver le capitaine, et d'assigner le rendez-vous pour la semaine suivante, à une certaine distance d'Oxfort. Notre héros s'était trouvé souvent avec le capitaine Clarenden ; il n'apprit cette querelle qu'avec un extrême chagrin. Il savait déjà les détails des liaisons de sir Harry avec miss Maitland, et que

Clarenden n'était pas l'amant favorisé : ainsi, il vit la cause secrète de cette inimitié, et la difficulté de concilier les parties. Sir Harry considérait Clarenden comme un homme qui avait été sur ses brisées, et qui cherchait à tirer parti de sa mésintelligence avec sa belle maîtresse, pour s'insinuer à sa place : ainsi, il le voyait avec la partialité de la colère et de la jalousie, toutes deux bien amies de la vengeance. La dernière provocation n'avait donc qu'éveillé des passions assoupies dans son cœur, et il ne faisait aucune difficulté de croire ce que croit tout homme qui va se battre, que c'est lui qui a reçu l'injure. D'un autre côté, Clarenden voyait dans Harry un rival heureux, qui, non seulement avait obtenu la préférence, mais qui en avait

avait indignement usé, et qui avait insulté miss Maitland par des propositions injurieuses. Le capitaine, qui l'avait toujours aimée avec l'ardeur de l'amant le plus épris, et dont l'estime et le respect avaient toujours été aussi purs que pour une sœur chérie, voyait la conduite de sir Harry sous le jour le plus odieux. D'ailleurs il soupçonnait qu'un reste d'attachement pour un homme qui s'en était montré si peu digne, était la cause du dernier refus qu'il venait d'essuyer; et que sir Harry, tôt ou tard, pourrait bien reprendre son ascendant. Il ne pouvait donc manquer d'être jaloux. Il regardait son combat avec un tel homme, comme une chose que la justice la plus commune demandait, et que la protection qu'il devait à l'innocence

exigeait. Ce n'était que son obéissance aux désirs de miss Maitland (désir qu'il regardait encore comme une preuve d'un reste d'amour) qui l'avait empêché de chercher sir Harry, du moment où il avait su tous les détails; mais, le sort en avait ordonné autrement, et sir Harry s'était rencontré dans son chemin. Telle était la façon de voir de chacun : Smith l'appercevait clairement. Leur rendez-vous fut fixé au commencement de la semaine suivante. Chacun de ces deux messieurs, pendant le délai, mit ordre à ses affaires ; et tout indiquait dans leurs dispositions, qu'il fallait que l'un des deux restât sur la place.

CHAPITRE XXIII.

Au jour marqué, sir Harry Valence, et le capitaine Clarenden se virent. Smith et le lord Edouard étaient leurs témoins, et rien n'égalait leur affliction. Ils avaient amené un habile chirurgien. Toutes les tentatives des amis communs avaient été infructueuses. Quand ils furent sur le champ-de-bataille, le chirurgien s'efforça encore de les amener à un accomodement; mais chacun se considérant comme l'offensé, regardait son ennemi comme l'agresseur. Enfin, on mesura le terrein; les pistolets furent chargés; on convint qu'ils tireraient tous deux en même-temps. Le lord Edouard, pénétré de douleur, donna le pistolet à

Clarenden ; et Smith, non moins affecté, le présenta à sir Harry. Au signal donné par le chirurgien, ils devaient lever le pistolet et tirer. Quand on est ainsi en présence l'un de l'autre, il est impossible que quelques pensées de l'avenir, quelques remords de la conscience ne se fassent entendre au fond du cœur le plus pur et le plus innocent. Il n'en est pas ainsi dans le tumulte d'une bataille ; la gloire, l'espérance, l'émulation et l'exemple, font souvent disparaître bien des symptômes de frayeur ; mais l'effusion du sang, délibérée et froide, est bien différente.

Les combattans, opposés l'un à l'autre, attendaient le signal, quand Smith dit au chirurgien de se retirer quelques pas, pour lui laisser

faire une dernière tentative ; et parla ainsi : — Avant que de lever vos mains pour porter un coup que tous vos regrets ne pourront réparer, permettez que, comme ami de tous les deux, je tente encore un effort pour vous réconcilier. — Il est trop tard pour reculer, répondit l'un. — A quoi bon différer, reprit l'autre ? — Pardonnez-moi, continua notre héros ; c'est un devoir que j'ai à remplir, et j'en suis responsable non seulement à vous, mais encore à mon ami Edouard, à l'homme respectable qui nous prête son secours ; enfin, sur-tout, à moi-même. Je ne parle point sous le titre odieux de *second*, mais sous celui d'un ami commun. Au point où cette affaire est venue, chacun de vous ne peut voir dans l'autre qu'un homme d'un courage

éprouvé, et ce qu'on appèle un galant homme. Vous n'êtes point de ces duellistes de profession, qui ne veulent qu'afficher leur bravoure : vous devez avoir meilleure opinion l'un de l'autre. J'espère et je crois fermement que votre cruelle affaire peut se terminer autrement que par la mort d'un de vous, et les regrets éternels qu'elle coûterait à son vainqueur et à nous. Tout ce que peut exiger l'honneur le plus délicat a déjà eu lieu entre vous, excepté le coup mortel : ce coup, qui ne peut augmenter la réputation de valeur ni de l'un ni de l'autre ; car, qui peut douter de votre courage et de votre ferme résolution de venger un affront suivant les usages de ce pays ? Vous n'avez pas prétendu venir ici pour être les héros des papiers

publics ; ce qui se dit entre nous n'est pas pour être la matière des pamphlets ; et dans tous les cas, votre conduite sur le champ-de-bataille fera votre apologie. Permettez-moi donc de vous faire à tous les deux quelques questions pour qu'au moins vous n'emportiez aucun injuste soupçon l'un contre l'autre ; et promettez-moi d'y répondre directement. — Chacun ne pouvant se refuser à cela, ils le promirent. Smith, après s'être adressé à chacun en particulier, dit à tous deux : — S'il était possible de vous offrir une satisfaction suffisante, autre que le sang de votre ennemi, l'accepteriez vous ? Chacun répondit oui, très-affirmativement. —Sir Harry, continua notre héros, n'avez-vous pas fait à miss Maitland toutes les excuses et toutes

les réparations que vous avez pu, pour vos propositions imprudentes? — M. Smith, répondit l'autre, ce n'est pas là ce dont il s'agit.

— Sir Harry, vous avez promis de me répondre ; et tout ceci n'est qu'entre nous.

— Eh bien oui, je l'ai fait.

— Pouvez-vous, ou voulez-vous défendre votre première conduite?

— A quoi tend cette question?

—Sir Harry, dit le lord Edouard, vous avez promis de répondre ; souvenez-vous que ce doit être du fond de votre cœur, et que rien de ce qui sera dit ici n'en sortira sans le consentement général. Sir Harry répondit : — Je ne peux ni n'ai jamais prétendu excuser l'infamie de mes offres à miss Maitland. Alors Smith se tournant vers le capitaine Clarenden, lui dit : — Que

peut-on dire de plus ? et quelle autre protestation pourriez-vous avoir demandé à sir Harry ?

— Assurément, aucune.

— N'ignoriez-vous pas que sir Harry avait fait une pleine réparation ?

— Oui, je l'ignorais.

— Et si vous aviez su avant que de venir à Oxfort tout son regret de la conduite qu'il a tenue, vous seriez-vous servi de l'expression injurieuse qui vous est échappée ?

— Non ; et j'avoue franchement que je n'ai parlé que parce que j'étais dans l'erreur.

— Permettez-moi de vous faire encore une question, capitaine ; miss Maitland a-t-elle encouragé vos prétentions ?

— Voilà une question tout-à-fait hors du sujet, reprit l'autre.

— Vous ne pouvez refuser d'y répondre, reprit le lord Edouard.

— Elle ne m'a jamais donné la moindre espérance, dit-il.

— Sir Harry, reprit notre héros, miss Maitland n'a-t-elle pas absolument refusé de renouer avec vous, même depuis que vous avez annoncé les vues les plus honorables?

— Hélas! oui, reprit le baronnet, du ton du désespoir.

Puis notre héros s'adressant à sir Clarenden : — N'est-ce pas, lui dit-il, l'insulte faite à miss Maitland, qui est la véritable cause de cette querelle?

— Oui, cela est vrai.

— Sir Harry n'a-t-il pas fait une réparation suffisante?

— Oui.

— Et vous vous tenez pour satisfait ?

— Oui, je le suis.

— Sir Harry, vous avez entendu que le capitaine est satisfait ; vous avez aussi entendu ses excuses pour l'expression qui vous a offensé. Il vous a dit qu'il était trompé ; recevez-vous cette excuse?

— Oui ; si le capitaine Clarenden le donne pour excuse, et s'il l'entend ainsi.

— Le capitaine répondit oui, si vous l'acceptez pour excuse, je le donne ainsi.

— Sir Harry, êtes-vous satisfait ?

— Oui, je le suis.

— J'espère donc que vous n'avez aucune raison pour pousser plus loin cette affaire.

— Le capitaine, pour toute ré-

ponse, tira son pistolet en l'air. Sir Harry fit de même ; et ainsi, par la persévérance et l'adresse de notre héros, cette haine invétérée, ces passions irritées se calmèrent sans effusion de sang. Il avait parlé aux combattans au moment où ils s'y attendaient le moins ; et la solidité de ses raisons les avait entraînés. Mais, quoique cette querelle fut terminée, ils ne sentirent toujours pas assez d'inclination l'un pour l'autre pour se lier d'une étroite amitié. La jalousie ne pouvait sortir de leurs cœurs, quoiqu'ils n'eussent ni l'un ni l'autre d'objet à disputer. Les parties se séparèrent après s'être touché dans la main. Smith accompagna sir Harry à Londres ; et le lord Edouard conduisit le capitaine à Portsmouth, où était son vaisseau.

La conduite de Smith, dans cette circonstance, augmenta encore l'opinion que ses amis avaient de son caractère : et ils n'en furent que plus ardens à le servir. Cependant la santé de sir Harry s'était fort altérée. Le regret de sa conduite avec miss Maitland, et de la perte de son cœur, avaient abattu son courage, et il désespérait de jamais la ramener en sa faveur.

Smith obtint bientôt une cornette dans un des régimens nouvellement levés, et on l'avertit que le régiment s'embarquerait aussitôt qu'il aurait été exercé : par conséquent dans quelques mois. Il reçut ordre d'aller aussi-tôt à K. pour hâter les dispositions. Notre jeune homme était alors chez sir Harry. La veille du jour où il devait partir pour joindre son régi-

ment, sir Harry surprit beaucoup Smith, en lui disant d'un air plus animé qu'il n'avait coutume depuis long-temps :

— Je vais partir pour les Indes orientales.

— Vous ! Quand ?

— Bientôt : la semaine prochaine.

— Est-ce que vous avez de l'emploi dans l'armée ?

— Non ; je pars volontaire sous le lord C...

— Sir Harry, c'est un parti pris bien vîte.

— Il y a long-temps que je me propose de quitter l'Angleterre. Vous savez que je me suis trouvé à dîner hier avec mylord C. ; il a été question de son expédition. J'ai témoigné le désir d'en être ; et sans attendre sa réponse, j'ai

offert de servir comme volontaire. Il a d'abord montré de la surprise, et parut douter que mon parti fût pris ; mais, du moment où je l'en ai assuré, il a accepté mon offre, avec toute l'honnêteté et la politesse d'un homme bien né, et d'un militaire. Je dois le revoir ce matin. — Ainsi, dit Smith, vous n'êtes dans aucun régiment?

— Non, pour le moment. Je n'ai pas un goût bien décidé pour la vie militaire ; mais la guerre actuelle empêche les voyages particuliers, et, sans doute, je ne peux mieux employer le temps que je veux passer hors de mon pays, qu'en le consacrant à sa défense. Si je restais à Londres, Smith ; j'y céderais infailliblement aux vices d'une dissipation trop attrayante. J'ai déjà été entraîné dans des

crimes que mon cœur déteste, et qui répugnent à mes vrais principes. Miss Maitland, j'en rends graces au Ciel, m'est échappée; mais, j'ai malheureusement déshonoré une autre infortunée, la fille d'une ouvrière du pays, apprentie chez une marchande de modes. Je lui ai assuré cent livres sterling de rente, et elle est allée s'établir, comme veuve, dans son pays avec ses parens. Cependant cette espèce de satisfaction ne peut suffire à ma tranquillité. Les usages du monde ne peuvent me faire illusion au point de me croire innocent quand je suis coupable. Oh Smith! que la naissance et la fortune sont de dangereuses prérogatives. Nous sommes trompés dès notre berceau; et jamais la vérité ne vient à nous que quand elle nous

nous flatte. Mon éducation a été mon écueil. Cette ville corruptrice a achevé de m'égarer ; je suis déterminé à m'en arracher ; et, si jamais, mon ami, nous nous retrouvons dans mon pays natal, vous verrez que mon cœur n'est pas entièrement fermé à la vertu, à la morale, et à la religion que j'avoue en rougissant avoir négligées jusqu'ici. Les deux amis se séparèrent dans ces bonnes dispositions, et avec ces résolutions.

Smith, le même jour, joignit son régiment à K. ; et le premier effet du repentir de notre héros, fut d'écrire une longue et touchante lettre à M. Freeman. Il lui fit une franche et entière confession de sa conduite, et des suites malheureuses, mais méritées, qu'elle avait eues. Il l'assura que ce qui l'avait

sur-tout empêché d'écrire à ses amis, avait été la peur de donner occasion à leur libéralité, dont il avait déjà fait un si mauvais usage. Il avoua aussi à M. Freeman, que ses dettes, tant à Oxfort qu'à Londres, surpassaient de beaucoup les moyens qu'il avait d'y satisfaire; mais qu'il s'occupait de les regler avant que de quitter l'Angleterre, et qu'il espérait par ses économies, et à force de soins et d'attention, être en état d'acquitter le tout à son retour. Telles étaient les bases de sa lettre. Dans la ferme détermination de mettre ces résolutions en pratique, il resta constamment à ses quartiers, entièrement occupé de ses devoirs militaires. M. Freeman lui répondit aussi-tôt de la manière la plus honnête et la plus tendre. Il lui

apprit que son protecteur, le major Grey, était marié ; mais qu'il ne parlait pas encore de revenir en Angleterre : le reste de sa lettre n'a point de rapport à notre histoire. Smith reçut beaucoup d'invitations de ses amis de Londres ; mais il résista à toutes tentations : pendant deux mois il ne quitta pas le régiment, et ne passa pas une nuit hors de ses quartiers. Par cette conduite, il se perfectionna tellement dans l'art militaire, et il avait si bien acquis le talent de former les soldats au service, qu'une lieutenance étant venue à vaquer, elle lui fut offerte aux conditions les plus avantageuses : ce fut de payer une petite somme par an, à retenir sur ses appointemens, jusqu'à ce qu'il se fût procuré le principal, pour la diffé-

rence de sa cornette. Notre héros accepta avec beaucoup de joie ; et, comme le capitaine de la compagnie avait un congé pour visiter, avant son départ, ses parens à quelque distance, Smith se trouva commander. Un si rapide avancement redoubla son ardeur. Il exerça si bien sa compagnie, et la soumit à une discipline si régulière, qu'il en reçut les remercîmens de tous les habitans du canton.

Pendant ce temps, sir Harry Valence faisait son voyage des Indes orientales, et on attendait d'Irlande le lord Edouard Cafusin, qui était allé visiter quelques terres du duc, dans ce royaume.

CHAPITRE XXIV.

SMITH resta à ses quartiers jusqu'au retour de son capitaine ; ensuite, il demanda un congé d'une semaine, dont il avait besoin pour aller à Londres faire les dispositions nécessaires pour son départ. Il reçut aussi une lettre de Wiffle. Il lui mandait qu'il était à Londres avec Symms, et qu'ils désiraient beaucoup de le voir. Il les trouva à leur ancienne demeure : *les nouveaux bains.* Ce fut à ce dîner qu'ils lui présentèrent M. Marmaduke Pendragon. Ce jeune homme, sur la confiance que lui avait donné sa sagesse prématurée, était très-attaché à ses opinions. Il ne recevait point d'avis, et à l'âge vingt-un ans où il était parvenu, il était

un composé très-curieux de fatuité et de sottise. Il faisait profession d'être un chaud partisan de la cause de la liberté : en d'autres termes, ce qu'on appèle en France un *démocrate*. Sans aucun principe établi, sans règle de conduite, il affichait l'incrédulité en religion et en morale ; enfin, avec un mêlange de termes de lois, de jargon politique, de phrases de Londres, ramassés dans des discours de clubs, et autres lieux publics, avec ce qu'il avait tiré de pièces de théâtres, et des pamphlets du jour, son langage était un mélange complet d'absurdité, d'impudence et de sottise. Ce bel esprit se trouvait souvent avec Smith chez Wiffle et Symms. —Ne savez-vous pas bien, leur disait-il un jour, qu'un homme puissant peut en tout temps

opprimer ses vassaux, ses domestiques, et tous ceux qui dépendent de lui ? et qu'avec de l'argent et du crédit, il peut leur ôter toute espérance d'obtenir justice ? — Non, reprit Smith ; je sais seulement que des hommes sans principes, riches ou pauvres, peuvent éluder les lois, ou détourner le sens des meilleures, et en abuser souvent impunément ; mais, il n'y a pas d'homme qui puisse dans une monarchie, directement ou indirectement, opprimer un autre, sans être soumis aux peines portées par la loi. Le filou peut dérober, le voleur de grand chemin peut détrousser les passans, au risque d'être arrêté ; de même, le méchant peut vexer son voisin, au risque de la vindicte des lois. Je vais vous citer un exemple. Je suis

en quartier avec nos troupes, à quelques milles de Londres; le capitaine était absent, et j'avais le commandement. Comme je commandais l'exercice, dans un champ près le grand chemin, le cheval d'un de nos soldats, animal vif et ardent, qui depuis plusieurs jours n'avait été monté, parce qu'il avait eu un coup à la jambe, entendant les cors d'une chasse, s'emporta hors des rangs; et, renversant tous les obstacles, courut du côté où il entendait ces sons. Le soldat, bon cavalier, eut pendant quelque temps beaucoup de peine à le retenir. Dans ce moment, deux dames, et leurs gens, passaient sur le grand chemin. Les dames eurent une grande frayeur; cependant, il n'arriva aucun accident. L'homme, en passant devant elles,

elles, ôta civilement son chapeau, et rentra dans les rangs. Le soir, je reçus un message de lady Upscot, l'une des personnes devant qui il avait passé. Elle me mandait chez elle, à huit milles de mon quartier. La lettre contenait aussi de violentes invectives contre le soldat. Je répondis à myladi la lettre la plus civile, je lui marquai que je ne pouvais avoir l'honneur d'aller chez elle, mais que j'étais au désespoir qu'elle eût été effrayée : que je me ferais rendre un compte exact de toutes les particularités de cette affaire, et que si le soldat avait eu quelque tort, il serait très-certainement puni. Vous savez que le mari de lady Upscot est un des hommes les plus puissans du royaume. Comme un Ministre, son

pouvoir passe celui d'aucun sujet. Myladi était furieuse de ce que je ne me rendais pas à ses ordres, et de ce que le soldat ne devait pas être puni ; car j'avais reçu les dépositions de tous ceux qui étaient sur la route, et qui attestaient qu'il n'avait eu aucun tort. Elle présenta tellement l'affaire à mylord, qu'elle irrita sa colère, et qu'il s'adressa au Ministre de la guerre, pour faire punir cet homme sévèrement. Je reçus ordre d'aller chez le Ministre, qui me signifia les volontés de mylord. Mylord lui-même prit la peine de m'écrire à ce sujet. Je répondis au Ministre de la guerre, que s'il jugeait à-propos d'assembler un conseil, l'affaire y serait instruite publiquement ; mais que, pour moi, je ne pouvais punir un homme qui était

absolument innocent. Quant à mylord, je lui répondis : que loin de punir cet homme, je le défendrais à tous égards ; et que s'il usait de son crédit contre le soldat, ou contre moi-même, je donnerais à l'affaire tant de publicité, qu'elle compromettrait sa réputation.—Eh bien, monsieur ; la chose en est restée là. Je n'en ai plus entendu parler, et je suis bien sûr que tout est fini à cet égard. — Marmaduke ne se rendit pas ; jamais il n'avait cédé à une opinion contraire à la sienne. Il soutint que les domestiques, et tous les hommes dépendans étaient honteusement négligés et opprimés par les lois d'Angleterre.

Le lendemain matin, Smith et les autres déjeûnaient au café ; un fiacre s'arrêta, et Marmaduke

en descendit, se cachant la figure avec un mouchoir. Comme le café était plein de monde, Marmaduke dit à Smith qu'il voulait lui parler dans une chambre. Là, il ôta son mouchoir, et fit voir un œil noir à faire trembler. Smith lui en demanda la cause. Il répondit : que quand il était rentré la veille, son domestique, qui avait la clef de son appartement, n'y était pas : qu'il l'avait cherché chez le portier; (il faut savoir que le portier avait une fille très-jolie) Là, ajouta-t-il, il l'avait trouvé ivre et fort insolent, et avait succombé à la tentation de lui donner un coup de canne. Le coup lui avait été rendu avec usure; mais ce n'était pas tout, ce domestique l'avait cité devant le magistrat, pour l'avoir frappé ; et il priait Smith et Wiffle de l'accompagner.

Ils acceptèrent sans difficulté.—Oh! je ne crains pas les suites de cette affaire, ajouta Marmaduke; je sais que mon homme est bien loin d'avoir les moyens de la soutenir. Smith ne lui répondit qu'en souriant, et ils arrivèrent bientôt. Deux cochers de fiacre s'étaient présentés comme témoins de l'action, et ils ajoutaient au récit de Marmaduke, qu'il avait voulu tirer son couteau, et que, sans eux, il aurait pu en résulter des suites terribles. Quant au coup sur l'œil, que Marmaduke montrait, ils attestaient qu'il se l'était donné lui-même en tombant contre une porte. Le pauvre Pendragon avouait que ces deux hommes l'avaient séparé du domestique, mais il niait positivement qu'il eût été question de couteau; il soutenait avoir reçu

un violent coup, et il convenait qu'il avait donné un léger coup de sa canne. Il n'en fallut pas davantage au magistrat, qui lui dit : que son recit pouvait être vrai ; mais, que comme il y avait deux témoignages contre lui, il ne pouvait se dispenser de l'envoyer en prison, à moins qu'il ne donnât caution. Smith et Wiffle s'offrirent, mais ils furent refusés, comme n'étant pas domiciliés. Marmaduke fut donc envoyé en prison, tandis que Smith alla chercher deux commerçans de la famille de ce dernier, qui le cautionnèrent. Le magistrat leur conseilla à tous, en ami, de terminer cette affaire par un arrangement, et sans la porter en justice reglée. Mais les gaillards, qui étaient convenus de partager le butin, avaient déterminé leur

plan d'avance. Un procureur s'était chargé de la poursuite, et leur avait donné un célèbre avocat. Ils lui avaient expliqué l'affaire, et celui-ci devait la défendre, à condition de partager avec le procureur une moitié des dommages.

Les choses restèrent pour le moment dans cet état, et Marmaduke, laissé à ses réflexions, put se convaincre qu'un maître n'a pas le droit de frapper son domestique impunément, quand même il n'aurait pas les moyens de plaider contre lui. — Par tous les diables, disait-il à ses amis, je ne pensais pas qu'un coquin m'aurait mené si loin. Cette maudite affaire me coûtera cinquante livres sterling; mais mon drôle est coulé à fond : c'est une chose sûre.

Quelques jours après, Marma-

duke, qui aimait sur-tout à faire voir son importance, offrit à notre héros de le conduire à un pharaon des plus à la mode. Smith répondit que c'était un jeu auquel il n'avait jamais joué ni souhaité de jouer. L'autre prétendit que cela ne faisait rien ; qu'il voulait le mener dans cette maison, où il serait absolument libre de jouer ou de regarder, à son choix.— Quand je vous aurai présenté à la maîtresse de la maison, qui n'est pas seulement une intime connaissance, mais une de mes proches parentes, vous y serez tout-à-fait à votre aise ; tous les salons de jeu vous seront ouverts : vous jouerez ou vous ne jouerez pas. Votre nom sera sur la liste, avec celui des personnes qui vous auront introduit ; et à une heure, un très-joli souper

sera à votre service. Le souper est toujours commandé par le banquier, pour tous les amis de mistress Leurry, soit qu'ils jouent ou non. C'est une politesse qu'il fait à la dame ; et il paye toutes les dépenses de la maison pour cette soirée : quelquefois il ajoute un joli présent.

Une pareille scène était absolument neuve pour Smith ; la curiosité le porta à accepter la partie. Mais il ne pouvait croire que cette femme fût effectivement une parente de Marmaduke : Viffle l'en assura, et ajouta que Marmaduke la voyait très-souvent. Il fut obligé de le croire.

La nouveauté de cet amusement ne pouvait manquer d'exciter son attention; quoiqu'il eût déjà donné dans bien des genres de dissipa-

tions, il n'en remarqua pas moins l'immoralité et la perversité de celui-ci. Que nos yeux sont clairvoyans quand ils ne sont pas sous le bandeau de la coutume ! — Est-il possible, se disait notre héros à lui-même, que mon pays soit dépravé au point, qu'une femme qui prostitue son nom, qui vend celui de sa famille et de ses alliés à des misérables de ce genre, soit encore avouée par des hommes de nom. Marmaduke joua au pharaon. Smith ne devait pas jouer ; mais, après souper, comme il regardait et qu'il tâchait d'apprendre ce que ce jeu avait de particulier, une personne qui regardait aussi, lui demanda s'il voulait faire une partie de piquet. Smith, qui jouait assez bien les jeux de société, ne voulut pas refuser, et ils jouèrent une demi-

guinée. Ils jouèrent environ une heure, et Smith perdit deux guinées. L'étranger se retira ensuite. Marmaduke quitta le jeu, quand il vit que Smith ne jouait plus ; et il lui apprit que celui avec qui il venait de jouer était le lord Carmine, un des hommes du jour les plus éblouissans par leur dépense ; qu'il avait les plus beaux chevaux, et qu'il jouait le plus gros jeu. Il fut donc très-surpris qu'un tel seigneur eût eu-la complaisance de jouer si peu de chose.

Le lord Carmine ne courait pas, comme toute la jeune noblesse, les hasards de se ruiner ; jamais il n'avait été dupé au jeu, pas même dans les commencemens. Il était déjà un vétéran en faisant ses premières armes. Les parties de son éducation, qui avaient été sui-

vies avec le plus de soin, consistaient dans une profonde étude de tous les jeux usités, et de tous les tours et friponneries qui sont ordinairement pratiqués par les joueurs de profession; enfin, dans une connaissance parfaite des cartes et des chances du jeu. La généalogie de tous les chevaux lui était bien plus familière que la sienne. On lui avait enseigné toutes les ruses des jockeis, des garçons d'écurie, et des marchands de chevaux. Il avait été formé par des maîtres si habiles, et il avait répondu à leurs soins par une attention si soutenue, jointe à des dispositions naturelles, que, quand il entra dans la carrière de la dissipation et du jeu, il y parut trop formé et trop instruit pour beaucoup de gens. Les plus vieux routiers, les plus fa-

meux aventuriers avaient tenté plus d'une fois de le prendre dans leurs filets : comme un Samson, il les avait tous vaincus, et les avait laissés victimes de leurs artifices. Je veux citer une de ses aventures qui, quoiqu'elle n'ait aucun rapport à mon histoire, fera connaître jusqu'où ce lord était initié dans les plus profonds secrets de l'art de nos grecs modernes.

Le lord avait une jeune et excellente jument qui devait courir à Newmarket : c'était sa bête favorite. Dans la salle des paris, il offrait dix contre sept de gageure à la course. Je tiens mille guinées contre vous, lui dit un vieux madré, qu'on regardait comme le premier pour l'art, l'expérience et l'adresse. Le lord fut étonné de la hardiesse

de cette offre ; mais il l'eut bientôt pris au mot, et sortit de la salle. Le soir était déjà avancé, et la course fut pour le lendemain. Le lord Carmine alla droit à l'écurie de sa jument : le valet se disposait déjà à y aller. Le lord prit la clef et la lanterne, et le renvoya à l'hôtel. M. Donatson, dit le lord à son valet-de-chambre, vous coucherez avec moi cette nuit à l'écurie ; je crois que vous et moi nous ferons, pour cette nuit, fort bien les fonctions de jockei et de palfrenier. Enfin, jusqu'au moment de la course, nul n'approcha de la jument que le lord et son valet-de-chambre. Ils la préparèrent eux-mêmes, et ce fut M. Donatson qui la conduisit au lieu prescrit. Comme le jockei allait monter, le lord lui dit : je courrai moi-

même ; donnez-moi le chapeau ; et, jettant son habit, il sauta en selle. Il connaissait son poids à une once près, et n'était presque pas plus lourd que le jockei. Il montait parfaitement bien à cheval, et avait une très-grande habitude. Le résultat fut qu'il gagna la gageure. Il est impossible de rendre la confusion du vieux coquin, qui perdit dans cette circonstance une somme si énorme. Il s'était cru sûr du gain, et il fut complettement ruiné. Le jockei, que le lord avait d'abord soupçonné, confessa le tout quelques semaines après. Cent guinées lui avaient été offertes pour cela. Il devait donner à la jument des alimens contraires, et s'il ne pouvait exécuter ce plan, il devait l'essouffler à la course. Le vétéran en fourberie, qui avait gagné le

jockei, et gagé avec le lord Carmine, n'osa plus plus paraître depuis ; et grand nombre de ses confrères, qui se reposaient sur son habileté, abandonnèrent cette branche de leur industrie. Ils s'en dédommagèrent sur le grand chemin, où ils se signalèrent, et devinrent les héros des chroniques de Newgate, plutôt que le sort ne l'avait ordonné, s'ils eussent suivi leur première carrière. Revenons à nos jeunes gens.

CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

Monsieur Marmaduke Pendragon avait un ami intime, qui aussi bien que lui, était un génie tout particulier. Ces messieurs ressemblaient sous un certain rapport à Alexandre le Grand. Ni l'un ni l'autre n'aurait pu supporter un égal ; de sorte que c'était la différence de leurs goûts et de leurs manières, qui avait cimenté leur amitié. Marmaduke les engagea plusieurs fois tous les deux à venir souper chez mistress Leurry.

Quand un avis nous plaît, vint-il d'un fat, il est toujours bien reçu. Notre héros, fort pressé le soir précédent de tenter un peu la fortune du jeu, s'était laissé persuader. Enfin il se détermina à faire

à mistress Leurry une autre visite ; et, se félicitant lui-même de ne prendre sur lui que vingt guinées, il fit la folie d'y aller. La fortune lui était favorable. En peu d'heures il avait gagné quarante guinées, quand une personne, qui se trouva être le lord Carmine, lui frappa sur l'épaule, et lui demanda s'il voulait faire quelques parties de piquet. Smith, qui voulait voir quelque chose de plus de sa nouvelle connaissance, le rejoignit bientôt. Ils jouèrent d'abord le même jeu que la première fois ; mais, bientôt, ils ne s'en tinrent pas là ; et avant souper, Smith, sur les soixante guinées qu'il pouvait consacrer à cet emploi, en avait déjà perdu trente. Après souper, le lord Carmine dit qu'il ne pouvait pas rester long-

temps, et proposa de jouer d'un coup ce qu'il avait gagné. Smith était pressé de réparer ses pertes; il accepta, et perdit le tout. Le lord, observant qu'il était assez mécontent, lui offrit de rester, et de jouer encore la même somme. Smith lui avoua naturellement qu'il n'avait pas davantage sur lui. — Cela ne fait rien du tout, répondit le lord; allons, jouons trente autres guinées; et quand je ne vous reverrais pas avant votre départ, je n'en serais pas plus inquiet: car Smith, dans la conversation, lui avait dit ce qu'il était dans l'armée. Après quelques difficultés de politesse, notre héros accepta; mais le lord gagna encore: de sorte qu'il avait perdu soixante guinées, outre les vingt qu'il avait prises sur lui. Le lord Carmine ne

voulut absolument pas prendre les trente guinées qu'il avait dans sa poche ; ce ne fut même qu'après s'en être un peu défendu, qu'il accepta son billet pour cent-dix guinées. Smith partait pour son régiment, ce même matin. Combien sa situation était changée depuis quelques heures ! Il savait qu'il ne possédait pas cent guinées au monde ; mais il résolut de vendre ses effets, et de faire le plus d'argent qu'il pourrait, pour faire honneur au moins à une partie de cette dette, avant que de quitter l'Angleterre, et de s'excuser auprès du lord pour le reste.

Marmaduke Pendragon, dont il est inutile de rappeler le respect pour la vérité, en introduisant Smith chez mistress Leurry, lui avait dit que ce jeune homme

avait de grandes espérances ; mais qu'ayant déplu à ses parens, par une liaison imprudente qu'il avait formée à Oxfort, ils avaient voulu l'éloigner quelques années, pour le détourner de cet objet : que c'était là le motif réel qui lui avait fait prendre le parti des armes ; mais, qu'il comptait bien, aussi-tôt qu'il aurait l'âge, revenir en Angleterre jouir d'un bien considérable qu'il avait au pays de Galles. Trois motifs avaient engagé M. Marmaduke à inventer cette histoire ; premièrement, son antipathie naturelle pour la vérité ; secondement, cela le mettait en crédit auprès de son aimable cousine ; troisièmement, cela lui donnait de l'importance, et le ton d'un homme lié avec de grands seigneurs. Mistress Leurry n'avait

pas manqué de rendre l'histoire au lord Carmine. Il est probable qu'elle n'y avait rien retranché : ce n'est guères l'usage des dames. Il n'est donc pas étonnant que le lord Carmine ait jugé notre héros digne qu'on lui consacrât quelques heures. Il avait été à portée de juger qu'il ne manquait pas d'esprit, et qu'il avait des notions générales sur les jeux, mais qu'il n'avait aucune idée des coups d'adresse qu'un professeur seul peut connaître, et dont la science était très-familière à celui-ci. Le lord Carmine, en adroit pêcheur, qui n'effraye pas le poisson, avait d'abord joué petit jeu avec Smith ; et, en paraissant le laisser parfaitement libre, il avait eu l'art de l'attirer peu-à-peu, et presque insensiblement. Quand Smith ar-

riva à ses quartiers, il trouva que le régiment avait ordre de partir à l'instant pour P., et de s'embarquer sur-le-champ, afin de profiter du bon vent. Il prit donc à la-fois tout ce qu'il avait d'argent, et retourna à Londres, sans prendre haleine, déterminé à revenir, et à suivre la troupe aussi-tôt qu'il aurait payé le lord Carmine. Il n'avait pas perdu un instant pour retourner à Londres; mais, quand il y fut arrivé, il ne put joindre le lord. Il se vit forcé, bien à regret, d'attendre jusqu'au soir, et se détermina, s'il ne le trouvait pas au pharaon, à laisser l'argent à mistress Leurry. La porte ne fut ouverte que fort tard; il était bouillant d'impatience, il entra le premier. Mistress Leurry fut étonnée de le voir si-tôt. Il lui en exposa la rai-

son ; il ajouta qu'il apportait une petite somme au lord Carmine, et s'excusa de n'en pas donner une plus forte. Il lui dit (et c'était la vérité) que la médiocrité de ce qu'il apportait, lui avait fait regarder comme nécessaire de venir en personne. Mais, le lord ne paraissant pas, il pria mistress Leurry de s'en charger. Cette dame lui répondit que le lord Carmine allait venir dans l'instant, et qu'il avait quelque chose à lui dire. Smith attendit avec peine, et le lord vint en effet peu après. Mais, quand le jeune homme présenta la somme, qui était de cinquante livres sterling, il la refusa absolument, et il lui dit, en montrant son billet, qu'il était bien tranquille à cet égard, et que jamais il ne prétendait que cela l'inquiétât.

Puis

Puis, légèrement, et en continuant la conversation : — Vous dites que vous retournez à l'instant à vos quartiers, et que ce matin vous partez pour rejoindre votre régiment ; eh bien, je veux vous mener dans mon carrosse jusqu'au Wauxhall. Je suis chargé d'y composer une jolie partie ce soir, et j'aurais souhaité que vous en eussiez été ; mais, du moins, mon cher, vous y jetterez un dernier coup-d'œil sur l'assemblée, avant que de quitter l'Angleterre. — En ce moment un laquais vint dire au lord que son carrosse ne serait prêt que dans un quart-d'heure : il était arrivé un accident à la roue, et on la réparait. — Eh bien, dit le lord Carmine, nous pouvons faire une partie sur les rixdales espagnoles ; la première prise, mon

capitaine paiera cela. — Il y avait dans la dernière partie de ce discours quelque chose de bien séduisant, et qui fit naître dans la tête de notre héros de nouvelles idées qui riaient à son imagination. L'aisance et la bonne humeur du lord Carmine, sa politesse et sa condescendance naturelle, tout était engageant pour un esprit qui ne connaissait pas la défiance. Mais, sur-tout, hélas! lecteur, avez-vous joué dans votre vie? Si vous l'avez fait, vous condamnerez à peine mon jeune homme; si non, je ne tenterai pas de vous persuader qu'il y avait cent contre un à gager que Smith ne ferait pas grande difficulté d'accepter. Mais, passons vîte sur cette désagréable partie de notre histoire. En un mot, quand Smith et le lord quittèrent le jeu,

le premier se trouva redevoir à l'autre deux mille livres sterling. Il se mordait les lèvres dans son agitation, et se promenait dans la chambre. Le lord se les mordait aussi, mais par un motif bien différent : c'était pour dissimuler tout air de triomphe. Il se regardait froidement dans une glace. Quelques momens après, Smith s'adressa au lord : — Mylord, lui dit-il, j'ai été assez étourdi aujourd'hui ; j'espère que je serai bientôt en état de m'acquitter avec vous. En même-temps, il se disposait à partir. Mais le lord le prit par le bras ; non, ma foi, lui dit-il ; nous ne nous quitterons pas comme cela, mon carrosse est prêt depuis long-temps : vous ferez un tour au Wauxhall. Quant à ce que vous avez perdu, je n'entends pas que

cela vous chagrine un moment ; votre billet d'honneur est aussi bon pour moi que de l'argent comptant : eh puis, nous nous reverrons. C'est à mon tour à jouer en étourdi, ajouta le lord en riant. Smith s'excusa faiblement sur le désir qu'il avait de passer la nuit à son quartier. Eh bien, dit le lord, puisque vous le voulez absolument, venez faire un seul tour au Waux-hall, et mon carrosse vous remenera à K. En finissant ces mots, le lord avait déjà pris Smith par le bras. Il était déjà dans le carrosse, et l'autre, se laissant entraîner, donna par là un consentement tacite : ainsi, nos messieurs partirent ensemble.

CHAPITRE XXVI.

Le lord Carmine et notre héros furent bientôt arrivés. A peine étaient-ils dans le jardin, qu'un homme, qui, par son habit, paraissait au-dessus du commun, l'aborda. — Eh mylord, lui dit-il, il y a un siécle que nous vous attendons. — C'est bien, Scorti, dit le lord à voix basse; où sont les femmes? Puis, introduisant notre héros, mon cher M. Smith, lui dit-il, voilà le marquis de Scortown que je vous présente. Le marquis salua très-profondément. Smith parut surpris. Si le messager, disait-il en lui-même, est un marquis, le reste de la compagnie doit être du premier rang. Comme il était occupé de cette pensée, il

reçut un petit coup sur l'épaule. Il se tourna aussi-tôt, et la figure si bien connue de mistress Cherville frappa sa vue. Trois autres dames étaient avec elle. Le lord, se tournant en même-temps, lui dit : comment c'est vous, mon ange ? Eh bien, Smith, il paraît que vous voilà en pays de connaissance ? Il faut vous présenter aux autres dames. Où est la loge de ces dames ? J'ai une faim de tous les diables ; avez-vous demandé à souper, Scorti ? si vous ne l'avez pas fait, demandez-en un bon. En parlant ainsi, il arrivèrent à la loge. Smith regardait autour de lui, et songeait qu'il n'avait jamais vu quatre si jolies femmes ensemble. Sa belle amante paraissait la plus âgée, et nous savons déjà ce qu'il pensait sur son compte. Il était placé au

milieu, et cherchait à chasser toute autre idée. Le Champagne ne fut pas épargné ; bientôt il réussit à le mettre au-dessus de ses chagrins. Il passa même au plus haut dégré de la joie ; rit, plaisanta, et parla sans mesure. Toutefois, cette gaîté n'était pas naturelle ; ce n'était que le délire de son esprit : mais, enfin, telle qu'elle était, elle le rendit très-agréable au reste de la compagnie. La justesse de ses idées, son éducation parfaite, la facilité de son élocution, la finesse de ses satyres enchantaient ses auditeurs. A souper, un petit étourdi, d'environ seize ans, le plus jeune frère du lord Carmine, se joignit à eux. Il arrivait d'Eton, et devait y retourner le lendemain. Les saillies de ce jeune homme, excitées par un spectacle nouveau pour lui,

fournissaient de l'aliment à la conversation. Smith, cependant, parla de son départ, de la nécessité de retourner à ses quartiers. Le jeune homme, en riant, l'appela son frère d'école buissonnière. *Carpe diem*, monsieur, c'est là ma devise ; et, par la vivacité de ses galanteries à la plus jeune des belles de la compagnie, ce petit sot fit voir qu'il savait comment de plus âgés se comportaient avec elles. Long-temps avant la fin du souper, notre héros avait chassé toute idée importune. Au milieu d'un torrent de complimens adressés à la belle Cherville, il jetta par hasard les yeux un peu plus loin devant lui. Au même instant, ils furent fixés sur un objet qui lui lança au cœur comme un trait de feu. Ce n'était autre que miss Modeley, avec son père et son

adorateur. Le père faisait précisément du bras et du doigt le geste pour le montrer à sa fille et à sir Alexandre. Involontairement il se leva de son siège. La folâtre mistress Cherville le retint par son habit; et la famille Modeley, se voyant remarquée, se retira. — Qu'est-ce que c'est donc ? Est-ce que vous connaissez ces gens là, lui dit mistress Cherville ? — Oui, dit en soupirant Smith. — Et moi aussi, ajouta la dame ; miss Modeley et moi, nous sommes de la même ville, et nous avons été long-temps à la même pension. Les temps sont bien changés ; la pauvre fille ! il faut qu'elle épouse ce vilain sir Alexandre ; eh bien, Smith, ajouta-t-elle à voix basse, je ne le lui envie pas.— Le discours de la dame avait donné à Smith

le temps de se remettre. Il vit clairement que miss Modeley savait à quoi s'en tenir sur sa compagne; mais il chassa cette pensée. Il se versa une rasade de Champagne; et, après s'être fait violence jusqu'à prendre la main de mistress Cherville, qui ne la refusait pas, avec un compliment emphatique, il vida son verre d'un trait. Les rasades qu'il se versa libéralement, eurent leur effet désiré. Il perdit bientôt tout souvenir de son devoir, et céda sans difficulté aux argumens du lord Carmine, qui l'assurait qu'il n'y avait pour lui aucune nécessité de partir ce soir. Sa belle amie aussi lui dit à demi-voix, qu'elle avait une petite maison de campagne, tout près de Londres, et que si elle pouvait espérer sa compagnie, elle se déferait aisé-

ment du marquis, qui, pour le moment, soupirait pour elle. Notre jeune homme ne se fit pas prier ; il n'était pas en état de faire aucune objection ; sa tête n'était plus à lui, et il agissait et parlait comme le moment le lui inspirait. A trois heures, ils quittèrent le jardin. Le lord Carmine promit de voir Smith dans la matinée, et d'aller déjeûner chez mistress Cherville.

Le matin livra notre héros à toute l'horreur du remords. Sa première idée fut de fuir sans perdre un moment. La belle syrène jetta ses bras autour de lui ; et bientôt, par ses prières et ses caresses elle obtint qu'il attendrait le lord Carmine. Le nom du lord Carmine fut un autre coup de foudre qui le frappa soudain. Ce souvenir abattit ses esprits. Il se frappait

la tête avec violence quand il se rappelait les deux mille livres sterling qu'il lui devait, et l'impossibilité totale d'y faire honneur. Les tendres attentions de sa séduisante hôtesse parvinrent peu-à-peu à dissiper, pour un temps, ces idées mélancoliques. Elle riait de ses ridicules complaintes, comme elle se plaisait à les appeler. Elle lui disait philosophiquement, que le bien et le mal venaient tour-à-tour; qu'il fallait jouir de l'un et mépriser l'autre. Son cœur n'était ouvert qu'à la vérité, mais il en embrassait avidement l'ombre. Il serrait la belle Cherville dans ses bras : jurait qu'elle argumentait à merveilles, et s'appelait lui-même mille fois imbécille, de s'abandonner à la mélancolie. Vers une heure, le lord Carmine arriva. Il

fut surpris de voir Smith si gai. Notre héros lui parla pourtant de rejoindre son régiment ; mais il affecta d'en parler assez indifféremment, et comme d'une chose qui n'aurait pas été très-importante. Mais, dit le lord Carmine, je ne vois pas de nécessité pour vous à partir aujourd'hui. On ne peut pas supposer que des troupes s'embarquent au moment de leur arrivée ; et ce qui est encore dix fois moins probable, c'est qu'elles fassent voile au même instant. D'un autre côté, vous avez déjà passé le temps prescrit par votre congé : ainsi, il vous faut toujours quelque excuse, et vous la trouverez aussi bien pour une semaine que pour un jour. L'excuse fut ensuite débattue. Pendant longtemps, Smith fut arrêté par son

horreur pour le mensonge, mais enfin, comme la vérité n'en pouvait fournir aucune, il céda aux raisonnemens, plus spécieux que solides, de ses amis, et il fut convenu qu'il donnerait pour excuse, que la voiture aurait versé, et qu'il aurait été blessé dans cet accident. Celle du lord Carmine, dont la roue avait cassé, disait-on, en allant chez mistress Leurry, et qui les avait obligés à s'arrêter chez elle, fournit l'excuse; et le lord, sans plus d'égard pour la vérité, écrivit à ce sujet une lettre que Smith devait porter avec lui.

Il paraîtra sans doute étrange qu'un jeune homme aussi rempli des principes d'honneur que Smith l'était réellement, ait pu consentir à une violation si positive de la

vérité ; mais, il faut considérer combien rapidement croissent les forces du vice, par qui il était alors attaqué avec tant d'art ; et, aussi, combien imperceptiblement un crime mène à un autre. La veille, il eût rougi d'une pareille action ; aujourd'hui, ses esprits sont abattus ; séduit par les charmes d'une femme attrayante, étourdi par les sophismes d'un homme sans principes, il se refuse aux lumières de sa propre raison ; et, comme un de ces animaux vigoureux pris dans des rêts, il cède à ceux à qui il croit la force de le soumettre. Je n'abuserai pas de la patience du lecteur, en lui analysant toutes les sensations dont son esprit était agité. Il ne se dissimulait rien : les circonstances du jour et du soir précédent, sa

rechûte dans ses anciennes erreurs, son cœur livré de nouveau aux attraits du plaisir, son manque de résolution pour retourner à son régiment, son goût effréné pour les dissipations, il voyait tout cela clairement ; mais il ne pouvait s'arrêter un moment sur ces tableaux. Cependant, quand l'idée de miss Modeley venait croiser dans son esprit celles auxquelles il aurait voulu se livrer tout entier, la conscience de ce qu'il méritait qu'elle pensât de lui, était un coup de poignard enfoncé dans son cœur. La perte de la bienveillance qu'elle lui avait marquée, semblait le seul de ses malheurs qui pût l'accabler, et réunissait tous ses sentimens douloureux dans celui qui l'affectait le plus vivement. Il eût bien volontiers perdu tous ses soucis

soucis dans un oubli total, mais, ici, la volonté même empêchait l'effet. Redoutant jusqu'à la pensée de suivre son régiment, où il ne pouvait trouver de société de plaisirs capable de chasser ses réflexions, il se détermina, quelles qu'en pussent être les conséquences, à rester un jour ou deux de plus. Le plan des amusemens pour ce soir était déjà formé par mistress Cherville et le lord Carmine. On voudra peut-être savoir quel si pressant intérêt ils avaient à l'empêcher de rejoindre son régiment. Au fond, ils n'en avaient aucun; le lord l'avait trouvé un bon convive, un homme d'esprit, d'une conversation attrayante, et la dame avait toujours pour lui une inclination déterminée. Quant aux suites que cette négligence pou-

vait avoir pour lui, c'est de quoi ils s'inquiétaient fort peu, et ce qui ne pouvait les affecter le moins du monde. Le lord Carmine s'en faisait même un jeu ; il se complaisait dans l'idée de tous lesdésagrémens où sa facile crédulité l'entraînait. Pour notre jeune homme, plongé dans une mer de dissipations, il n'avait pas assez de force pour s'en sauver, et il s'y abandonna deux jours, sans s'accorder à lui-même un moment pour réfléchir.

Le troisième jour, au matin, il se disposa à partir pour P. Ses honnêtes amis faisaient encore des efforts pour le retenir : il partit pourtant ; mais ce fut en leur promettant de revenir sous peu, s'il y avait la moindre possibilité. C'est ainsi qu'il redoutait la solitude ;

c'est ainsi qu'il était enivré des plaisirs auxquels il s'était abandonné, et qu'il craignait peu les maux prêts à fondre sur sa tête.

En arrivant à P., il apprit avec une extrême confusion que son régiment et toute la flotte avaient levé l'ancre, quarante-huit heures auparavant. Notre héros resta comme un homme frappé de la foudre. Toutes ses facultés furent anéanties. Mais, quand le sang commença à couler, la colère et le chagrin, associés ordinaires, et réunis alors contre lui, se firent passage. Il se mordait les lèvres comme un furieux; il frappait la terre de son pied. Alors, tirant la lettre du lord Carmine : — Exécrable œuvre de mensonge, s'écria-t-il, que ne puis-je au gré de mes désirs, traiter ton auteur

comme toi ! — En même-temps il la déchirait en pièces, et la foulait aux pieds dans la poussière. Cette violente explosion ne fut pas de longue durée ; bientôt elle fit place à plus de réflexion. Il courut s'informer s'il y avait encore quelque moyen possible d'atteindre la flotte. Aucun homme de mer ne lui en donna l'espérance, ni ne voulut le tenter. Enfin, quelques matelots consentirent à faire ce qu'ils pourraient, moyennant vingt guinées. Mais, ce fut encore une difficulté ; il ne lui en restait que cinq. Son bagage était parti avec la troupe ; et, après avoir couru la ville, il se trouva qu'il n'avait pu faire que cinq autres guinées de sa montre et de quelques bijoux. Pendant ce temps, la nuit arriva ; le Ciel se chargea de nuages ; une pluie de

brume survint, et dégénera bientôt en brouillard. Les hommes qui lui avaient donné parole vinrent lui dire qu'à aucun prix ils ne voudraient mettre en mer. La situation de notre jeune homme fut alors tout-à-fait digne de pitié. Il ne voyait absolument aucune espérance de rejoindre son régiment, mais il se décida à rester à P. jusqu'au lendemain. Il s'était d'abord proposé de s'adresser à des banquiers de la place, pour tirer vingt guinées ; mais le brouillard, qui devint général, rendait cette mesure tout-à-fait inutile. Ce fut la première fois de sa vie qu'il passa une nuit absolument sans dormir. S'il avait pendant quelque temps banni de son esprit toutes ses idées chagrines, elles lui furent bien rendues avec usure, et amenèrent avec

elles une longue suite d'horreurs. Il sortit du lit au point du jour, fatigué plutôt que reposé, et comptant dans son esprit les maux multipliés qu'il avait accumulés sur sa tête. Le matin était beau ; il courut au rivage. Mais, hélas ! le vent avait changé, et les conducteurs de barques ne voulaient pas, pour le double du prix, courir après le vaisseau. D'ailleurs ils l'assurèrent qu'il avait eu le vent si favorable jusque-là, qu'il était impossible de l'atteindre. En vain Smith les pressa ; ils le regardèrent comme un fou, et refusèrent positivement. En effet, c'était tout au plus s'il avait quelque usage de sa raison. Il passa tout le jour, sans perdre un instant, sans prendre ni repos ni nourriture, à s'informer de tous côtés, s'il y avait

quelque moyen possible de joindre la flotte. Il retourna le soir à son auberge, fatigué, abattu, et au comble de la douleur. La seconde nuit, il dormit un peu à la vérité, mais d'un sommeil interrompu, qui augmenta le trouble de son esprit ; et le matin, à son retour, lui ramena toutes les horreurs de la veille.

Dans cette cruelle situation d'esprit, le malheureux jeune homme se prépara à retourner à la ville. Il ne savait que faire ni quel parti prendre. Il n'avait aucune raison pour rester où il était, et les affaires qu'il avait à régler à Londres, semblaient au contraire y demander sa présence. En conséquence, il prit une place dans le premier carrosse qui partit pour la capitale. Pendant la route, il eut tout le loisir de se livrer

à ses réflexions, en dépit des questions, des propos et des digressions de ses compagnons de voyage. Mais, chaque pensée faisait naître dans son esprit de nouvelles horreurs. Chaque réflexion portait un nouveau coup de poignard à son cœur. Les principes de religion, dont on avait nourri son ame, furent seuls ce qui le soutint dans cette circonstance; mais la dissipation, dans laquelle il avait vécu, en avait bien diminué la puissance. Cependant, encore qu'il eût perdu toute espérance, une certaine force d'ame la remplaçait, mais elle s'affaiblissait de moment en moment. Pendant qu'il semblait écouter avec une attention soutenue les remarques qui se faisaient dans la voiture, les horreurs de sa situation, comme la pierre de Sysiphe, retombaient

sur

sur lui avec une force redoublée, après chaque effort impuissant. Enfin, voyant que c'était en vain qu'il s'efforçait de les écarter, il se détermina à repasser froidement dans sa mémoire tous les objets de son amer repentir. Ses dettes d'Oxfort se présentèrent les premières, avec l'espoir qu'il avait pu fonder cette première fois sur la tendresse des amis de son enfance. — De mes amis, disait-il; hélas! m'en reste-t-il encore? — Ses dettes de Londres étaient plus considérables, mais le temps et l'économie pouvaient encore le libérer à cet égard. Une dette énorme, et d'honneur, l'écrasait bien plus certainement. Mais, ce mot d'honneur lui rappelait l'honneur véritable, sur lequel avaient long-temps reposé sa réputation et son caractère dans le

monde, qu'il venait de ternir. Il expirait presque dans l'angoisse de son cœur. Il n'y a pas de fantôme plus impérieux que ce que nous appelons honneur ; il porte une apparence plus imposante que la vertu même, mais il est comme une maîtresse séduisante et sans foi, qui, avec toutes les apparences de l'amour, nous traîne en aveugles à notre ruine. C'était sur lui que notre infortuné jeune homme s'était appuyé ; il avait été son dernier soutien, et, maintenant, ce dernier appui lui manquait encore. Il ne lui restait aucune ressource contre la pauvreté, et toutes les disgraces qu'elle traîne à sa suite, Le monde l'attaquait ; sa conscience l'accusait ; ses connaissances le fuyaient, et, ce qui était plus horrible encore,

sa perte, sa ruine totale était l'ouvrage de ces mêmes connaissances.

Il ne pouvait supporter plus long-temps ces idées. En arrivant à Londres, il sauta précipitamment du carrosse, et, après avoir donné une bagatelle au cocher, une sorte d'instinct le porta à son ancien logement, près les bains. Il n'y avait personne : il savait que ses anciens amis d'Oxfort n'étaient plus à Londres. Il entra dans le café, prit le premier papier qui se présenta, et commencait à lire, sans songer à ce qu'il lisait. Mais un article attira d'abord son attention, l'absorba ensuite toute entière, et lui enleva enfin pour jamais jusqu'à l'illusion de l'espérance. Oh malheureux ! malheureux ! s'écria-t-il en se frappant le front ; puis, avec le calme du dé-

sespoir, il se promenait dans la salle. L'article qui lui avait causé cette violente émotion, était conçu en ces termes :

« Ce matin ont été mariés sir » Alexandre Siméon Swain, ba- » ronnet ; et miss Modeley, fille » unique de Jacques Modeley, » écuyer. Le RR. lord évêque » de...., leur a donné la béné- » diction nuptiale. »

CHAPITRE XXVII.

Au milieu de tous ses malheurs, notre imprudent jeune homme avait toujours conservé dans son cœur l'espérance éloignée, mais consolante, qu'il pourrait peut-être se signaler dans le monde; et par des actions éclatantes se faire distinguer de la seule femme qu'il eût jamais aimée véritablement : et cet espoir l'avait encore soutenu jusque-là.

Le prisonnier, renfermé dans un humide cachot, chargé de chaînes, et ne soutenant sa malheureuse vie que par un peu de pain et d'eau, voit avec un certain plaisir un rayon du jour qui pénètre à travers les barres de fer de son soupirail; ainsi, ce pauvre

jeune homme n'existait que par un seul rayon d'espoir, que son adorable Eliza pourrait être à lui. Mais, la main cruelle du destin vient d'étouffer ce rayon bienfaisant, et de plonger son ame dans une obscurité profonde. Les violens orages de la semaine précédente, les jours et les nuits qu'il venait de passer sans repos avaient absolument épuisé ses forces. Il était abattu; le combat terrible que ses différentes passions se livraient dans son cœur, avait déjà fatigué et relâché ses esprits. Une légère fièvre achevait de le miner. Malade de corps et d'esprit, son énergie naturelle l'abandonna. C'était un vaisseau battu de la plus violente tempête, qui ne trouvait aucun port ouvert pour le recevoir, et

qui avait perdu son ancre d'espérance.

Smith, en arrivant à son ancien logement, trouva la porte ouverte, et, en montant l'escalier, il dit à l'hôtesse : — Puis-je avoir mon ancien appartement pour quelques jours ? Elle lui répondit civilement qu'il était à son service. Il entra donc, et se jetta sur un sopha. — C'est maintenant, dit-il, que toute possibilité de bonheur, que dis-je, toute possibilité ? toute espérance, je peux même dire tout désir de sortir du gouffre de maux où je suis plongé, s'est évanoui totalement pour moi. Y a-t-il dans l'ordre des possibles une circonstance où les malheureux restes de mes jours puissent s'écouler même dans la pauvreté, l'obscurité et le mépris ? Non ; une prison m'attend à cha-

que instant. Je pourrais la supporter : je pourrais perdre la liberté, et me résoudre encore à vivre ; mais, la perte de mon honneur ! de ma réputation, le soutien du plus pauvre des mortels ! La perte irréparable de ma réputation, avec l'esclavage, la pauvreté, et la honte ! qui pourrait les supporter ? Et quelle possibilité pour moi d'être rendu au monde, et de sortir des doubles chaînes dont mon cœur et mon corps sont chargés ? Quand mes dettes seraient payées, quand mon honneur serait sauvé, la vie serait-elle encore désirable pour moi ? Pourrait-elle avoir encore quelque prix pour moi, quand la seule personne à qui je la voudrais consacrer, m'est enlevée pour jamais ? Adieu donc ; adieu pour toujours, monde, qui n'as que des

plaisirs trompeurs. Et pourquoi traînerais-je plus long-temps une misérable existence ? Il ne me reste aucun moyen pour sortir de mes embarras. La vie ne peut être pour moi qu'une chaîne de maux, et pour les amis de mon enfance, un fardeau, aussi bien que pour moi-même : ainsi, c'est à moi de m'en délivrer ; seulement, il ne faut pas envelopper dans ma disgrace des créanciers qui m'ont été utiles. Il faut, avant tout, régler le mieux possible mes affaires interminables ; écarter des autres, les embarras qui pourraient suivre ma mort, si je me la donnais sans avoir tout préparé.

Ainsi, ce jeune homme, en prenant la résolution désespérée, mais délibérée, de sortir de la vie, trouvait quelque consolation,

et même en quelque sorte une excuse de son crime, en ce qu'il prenait des précautions pour prévenir les suites fâcheuses que sa mort aurait eue, s'il l'avait précipitée. Et telle est, en effet, la figure hideuse du vice, qu'il n'est pas de malheureux sur la terre, quelqu'infâme et quelqu'abandonné qu'il puisse être, qui ne s'efforce de s'en dissimuler la laideur; qui ne cherche à attenuer ses crimes à ses propres yeux, par quelque prétexte, ou quelque excuse plausible. Le voleur de nuit, et les plus vils escrocs jettés dans la société, se glorifient de leur adresse et de leur dextérité, tandis que l'assassin qui frappe sans émotion, décore son infamie du nom de courage et de résolution. Il n'est donc pas de crime, quelqu'exécrable

qu'il soit, qui ne se trouve encore défendu et soutenu sous quelque rapport. Ainsi ce malheureux jeune homme cherchait à se dissimuler la bassesse et le crime d'attenter sur lui-même, et se résolvait au suicide, même après en avoir délibéré. En conséquence de sa résolution, il commença par écrire à M. Freeman. Il lui fit connaître clairement et positivement l'horrible situation où il se trouvait; il justifiait l'action à laquelle il venait de se déterminer irrévocablement, et dont l'exécution précéderait de beaucoup la réception de cette horrible lettre. Il finissait par les mots suivans: « Maintenant, monsieur, que vous » connaissez les maux qui m'en- » vironnent, et dont la mort seule » peut me délivrer, j'espère que » vous penserez comme moi, que

» je subis la loi de la nécessité ;
» et comme un malheureux mal-
» faiteur doit souffrir publiquement
» sur l'échafaud le supplice dû à
» son crime, pour que son exis-
» tence ne soit pas plus long-temps
» nuisible à la société, de même,
» et par la même loi de justice, je
» dois abandonner ma vie quand
» elle porte le malheur sur tout
» ce qui s'unit à moi. C'est une vie
» de misère que je ne peux sup-
» porter moi-même, et qui répand
» par-tout autour de moi son in-
» fluence pestilentielle. Tant que
» le dépravé, l'infâme (oh horreur),
» le lâche Smith respire, qui peut
» l'approcher, le reconnaître sans
» participer à sa honte, à son dés-
» honneur? Du moins, quand il ne
» sera plus, se amis, ses connais-
» sances ne seront pas enveloppés

» dans ses crimes; peut-être, alors,
» que le monde pourra en avoir
» pitié, et lui pardonner. Demain
» soir, l'ingrat que vous avez pro-
» tégé n'existera plus ; un coup
» de pistolet l'aura précipité du
» pont de... Et pour que mon corps
» ne soit pas trouvé, et ne cause
» pas d'inquiétude à quelque in-
» nocent, des poids que je mettrai
» dans mes habits, l'enseveliront,
» j'espère, pour toujours dans les
» flots. Adieu, monsieur; adieu :
» oserai-je appeler sur vous la bé-
» nédiction du Ciel? Oh ! puissent
» vos vertus recevoir leur récom-
» pense! Du moins, vous mettront-
» elles toujours à l'abri du dé-
» sespoir où m'ont plongé mes
» crimes. »

Quand il eut achevé cette lettre,

il se trouva en quelque sorte soulagé ; mais, bientôt le souvenir de sa jeunesse retraça à son esprit, ces jours fortunés qu'il avait passés à Saint-Donats ; où, innocent et exempt de toutes fautes, il avait reçu les instructions de M. Freeman : où l'étude qu'il se proposait pour toute sa vie, était de former son caractère sur le sien. Oh ! combien il s'en était fallu ! que la carrière qu'il avait suivie était bien différente !

Ce que ces pensées avaient de douceur au commencement fut bientôt évanoui ; l'amertume des suivantes resta seule, et redoubla son désespoir. La mort était alors tout ce qui lui paraissait désirable ; sa mort était aussi ce qu'il avait irrévocablement résolu. Encore une nuit, et l'Univers finissait

pour lui. Il se proposait d'employer le matin à mettre dans ses affaires tout l'ordre possible ; le soir terminait absolument cette scène d'horreur. Il prit son chapeau, et alla lui-même mettre à la poste la lettre qu'il avait écrite à M. Freeman. Mais, quand il arriva, la boîte aux lettres était fermée. Il s'en retournait, quand un jeune homme qui était un des commis, ouvrant un tiroir, lui dit fort civilement qu'il était encore possible de faire partir la lettre, et la prit de ses mains. Smith, comme déchargé d'un fardeau, se retira précipitamment. Le jeune homme le rappela, mais il était si abîmé dans ses pensées, qu'il ne l'entendit pas. Il allait à une maison de prêt, où il engagea sa montre pour deux guinées. De

cet argent il acheta un pistolet, de la poudre et du plomb. Voulant se recueillir le plus possible le lendemain, et sentant bien que sans quelque secours il lui serait impossible de dormir la nuit, il entra chez un apothicaire, et fit faire une potion soporative, qu'il prit en se mettant au lit. La nature, épuisée par tout ce qu'il avait souffert depuis trois jours, accepta volontiers le bienfait d'un repos passager; et pendant quelques heures, le jeune homme oublia ses chagrins et la fatale catastrophe du lendemain.

Il se leva le matin, à la vérité le corps un peu reposé, mais plus fermement déterminé que jamais dans son coupable dessein. Après un léger déjeûné, le dernier repas qu'il dût faire, il commença l'arrangement

rangement de ses affaires, qu'il avait projetté. Hélas ! il avait peu de choses à régler ; mais, un acte régulier, auquel il travailla jusqu'au soir, employa sa journée, en amusant sa conscience de la fausse idée qu'il ne quittait la vie, ni trop précipitamment ni sans s'occuper de ce qu'il laissait après lui.

D'abord, il fit un compte détaillé de ses dettes d'Oxfort et de Londres, terminé par celui des sommes immenses perdues avec le lord Carmine. Prêt de quitter la vie, le pauvre jeune homme voyait d'un autre œil, et ne regardait plus cette dernière dette comme celle d'honneur, la première qui dût être payée. Dans une note particulière à M. Freeman, il désignait celles qu'il souhaitait que

fussent acquittées, si ses amis avaient encore quelques égards pour sa mémoire, et pouvaient encore s'occuper de lui. Les sommes qu'il désignait ne montaient pas à cent livres sterling : c'étaient des objets de nécessité ; et son bagage à bord du vaisseau, si l'on pouvait le retirer, montait à l'équivalent. Ses autres dettes étaient des objets de luxe et de dissipation ; et, sous ce rapport, il les regardait comme moins importantes. Elles montaient à environ quatre cents livres sterling. Il les rappelait cependant, pour que, si jamais sa naissance venait à être connue, et que les moyens de les acquitter devinssent faciles, elles ne fussent pas oubliées. Il cacheta le paquet, y mit l'adresse, et dit aux gens de la maison qu'il allait

partir le soir même pour un bien grand voyage, et qu'il les priait de remettre ce paquet à M. Freeman, aussi-tôt qu'il viendrait, en quelque temps que ce fût.

Avec un profond soupir, il tira de son sein le bracelet que miss Modeley lui avait donné dans un temps plus heureux, et la croix d'ivoire qui avait appartenu à sa mère : — Vous, qui me rappeliez le souvenir de tout ce qui m'était cher, dit-il ; il faut enfin vous quitter. Il ne faut pas, si mon corps était retrouvé, que vous serviez à le faire reconnaître. Non, il importe peu maintenant en quelles mains vous tomberez ; quel autre que moi connaîtrait tout ce que vous valez, quand je ne serai plus ? Gages de l'amour d'une mère, et d'une..... (il ne put achever) vous

faites encore l'ornement de mes funérailles : l'heure fatale commence à s'approcher. Il songeait déjà à l'heure silencieuse de minuit, comme la plus propre à l'exécution des forfaits, et la plus sûre pour n'être pas empêché. Dès la chûte du jour il sortit pour reconnaître les lieux, marquer l'endroit fatal, et préparer son horrible ouvrage, afin que rien ne pût l'arrêter au moment.

Mon cœur se déchire en traçant ce tableau : en rappelant les apprêts délibérés de ce jeune homme pour sa destruction. Quand je considère les excellentes qualités de son cœur, la culture de son esprit, la noblesse de son ame, toutes les vertus, corrompues par le souffle empoisonné de la dissipation ; et quand je me demande ce qui a causé sa ruine,

ce qui l'a entraîné à sa destruction, je ne trouve qu'un manque de résolution dans la vertu, et une trop grande ardeur pour les applaudissemens du monde. O misérable vanité ! tes illusions ne devaient pas triompher de toutes les vertus qu'il avait en partage. De quoi servent les plus précieux bienfaits de la divinité : les talens, le savoir, l'esprit, si l'homme les applique à sa perte : s'il en abuse, et s'il les tourne contre lui-même. Que sont devenues les heureuses espérances que l'aurore de sa vie avait données ? La scène a bien changé sur le soir. Smith a contracté des dettes, qu'on nomme d'honneur, et d'autres, qui le sont en effet. Elles passent, dira-t-on, ses moyens pour les acquitter ; mais il n'y a que celle de ses derniers jours, qui

passe ses moyens. Et comment l'a-t-il contractée ? C'est ce qui n'est pas encore éclairci.

Doué par la nature du courage le plus intrépide, et pénétré du sentiment de son devoir, il a tenu aux yeux du monde la conduite d'un lâche. Il a déserté son poste ; et, pour que rien ne manque aux infortunes accumulées sur sa tête, il a perdu pour jamais celle qui a reçu ses premiers vœux, les seuls de son cœur. — Les jours de ma vie, dit-il, ont été des jours de douleur ; pourquoi voudrais-je les prolonger ? Il ne me reste aucun espoir ; aucun : la honte et le malheur seuls m'attendent sous toutes les formes. J'ai déjà perdu le repos de ma conscience, et l'espoir de mon cœur ; je vois un procès, une condamnation, un châtiment

se préparer pour moi. Mon honneur est perdu pour le présent ; mon nom flétri pour l'avenir : il faut que mes amis m'abandonnent ou se perdent avec moi. Mes créanciers vont m'arrêter ; une prison.... Non , ce ne sera pas dans une prison que se terminera la scène.— Et il sortit de la maison comme un furieux.

CHAPITRE XXVIII.

Pour achever les particularités de ce triste récit, il faut remonter jusqu'à la circonstance de la lettre écrite à M. Freeman. On doit se souvenir que le commis, qui l'avait prise des mains du pauvre Smith, l'avait rappelé un moment après; mais que celui-ci, abîmé dans sa douleur, ne l'avait pas entendu, et avait disparu comme l'éclair. Ce commis de la poste connaissait beaucoup M. Freeman; et, voyant que la lettre était pour lui, il voulait faire savoir à Smith que M. Freeman, dans ce moment, était à Londres. Smith ne l'entendit pas; mais le commis ne mit pas la lettre dans la boîte, et prit sur lui de la remettre à M. Freeman,

man, qui devait venir le lendemain matin.

M. Freeman dînait en ville, et il était près de l'heure du dîner quand il passa à la poste. Le commis lui donna la lettre, en ajoutant que c'était un homme bien pressé qui l'avait apportée, et qu'il était parti si vîte qu'il n'avait pas eu le temps de lui annoncer son arrivée à Londres.

Le jour commençait à baisser; M. Freeman remit à ouvrir la lettre à la maison de son ami. La première ligne le fit frissonner: « Quand vous recevrez cette lettre, » le malheureux qui vous l'écrit » ne sera plus. » Il jetta les yeux sur la signature, prit son chapeau à la hâte, puis s'arrêta encore, et chercha avidement la date. Aussitôt il se précipita plutôt qu'il ne descendit l'escalier. Il sortit de la

maison, sans se donner le temps de répondre à son ami étonné d'un si brusque départ, autrement que par ces mots : c'est une affaire de la dernière conséquence. En un moment il fut dans la rue, et courut, sans reprendre haleine, jusqu'à la demeure du jeune homme. — Où est la chambre de M. Smith, dit-il aux gens de la maison ? On lui montra la porte ; il s'y élança aussi-tôt. Smith n'y était pas. M. Freeman, après avoir tout visité, allait ressortir, quand il se rappela la lettre ; Il demanda une lumière, et la lut toute entière. Le contenu lui donna l'espérance que le crime n'était pas encore consommé. Ignorant sur quel pont il devait s'exécuter, et voyant que ce ne devait être qu'à minuit, il se détermina à attendre quelque temps. Il était épuisé, hors d'ha-

leine ; il se jetta sur un sopha. A peine était-il assis, qu'il entendit les pas de quelqu'un qui montait doucement. M. Freeman, tremblant d'inquiétude, se leva de son siége ; la porte s'ouvrit, et Smith entra. M. Freeman le tira violemment à lui, et le serra dans ses bras ; mais il ne put proférer un mot : ses sanglots lui coupaient la voix, et les paroles expiraient sur ses lèvres. Enfin, succombant à la violence de ses sensations, il tomba sur le sopha. Alors un torrent de larmes s'ouvrit un passage. Smith, d'abord, était resté comme frappé de la foudre ; et, cependant, il lui semblait qu'un ange était descendu du ciel pour le sauver de sa destruction. Mais, bientôt ses pensées se tournèrent toutes sur M. Freeman, dont l'état était allarmant. Ses pleurs, qui

coulaient en abondance, montraient l'agitation mortelle de son cœur. Smith, effrayé, s'approcha de lui, et tenta de parler. Mais, M. Freeman le repoussa violemment; puis, se relevant aussi-tôt, il le saisit par le bras. Pendant ce temps, tout son corps tremblait: son effroi se peignait sur son visage. Il tâta précipitamment les poches de Smith; et ce qu'il cherchait ne s'y trouvant pas, il se jetta sur une table qui était devant lui, et dont le tiroir était fermé à clef. Nous n'avons pas le temps de chercher des clefs, dit-il; et, mettant aussitôt la table en pièces, il y trouva le pistolet qu'il cherchait. Il n'était par chargé; mais, M. Freeman, sans y regarder, tenta à plusieurs reprises de le tirer par la fenêtre. Voyant qu'après plusieurs essais, ce coup ne partait pas, il le

lança de toute sa force dans une cour voisine. Alors, se tournant vers Smith : — Malheureux enfant, lui dit-il, vous ne m'avez jamais dit une fausseté : avez-vous quelqu'autre de ces instrumens d'enfer? Smith répondit que non. M. Freeman, comme s'il eût été déchargé d'un poids terrible, poussa un profond soupir et se rejetta sur le sopha. Smith était extrêmement touché de l'état où il voyait son ami, qui commençait pourtant à se remettre un peu. Il s'efforçait de lui parler, et de lui prendre la main. M. Freeman ne le refusa pas ; mais, retenant fortement la main de Smith : — Promettez-moi, lui dit-il, par ce qu'il y a de plus sacré, que vous n'attenterez pas à vos jours. Smith hésitait à donner sa parole. Il continua du ton le plus véhément : — Si vous avez la force de l'ame,

aussi bien que celle du corps ; si vous avez le vrai courage, non celui qui échappe ou qui cède aux soucis et à l'affliction, mais celui qui les supporte et qui les dompte ; si vous avez quelque souvenir de moi, de Grey, de Willis ; si le bonheur de quelqu'un de vos amis vous intéresse ; si vous ne voulez pas qu'ils maudissent le souvenir de votre existence, qu'ils se rappèlent avec horreur le moment où ils vous ont connu ; si le nom du Tout-Puissant est encore gravé dans votre cœur ; si vous ne doutez pas de sa miséricorde, et des mérites de son divin fils, jurez-moi à l'instant que vous n'attenterez rien sur vous-même. —

— Pardonnez-moi, monsieur, dit Smith d'une voix presque inintelligible, tant il était affecté de l'état où il voyait son ami, et soyez

toujours mon guide. Quelqu'affreux que soit le sort qui m'attend, je le supporterai patiemment jusqu'à la fin de mon pélérinage ; et quelqu'innombrables que soient mes malheurs et mes crimes, le suicide n'en fermera pas la liste. — Eh bien, Smith, dit M. Freeman, grandement soulagé, tu me seras toujours cher ; tu ne seras plus à mes yeux ce criminel que tu étais il n'y a qu'un moment : tout peut encore se réparer. — Smith secoua la tête à ces derniers mots ; l'idée de cette miss Modeley, qu'il adorait toujours, et qui n'était plus pour lui, fut la première qui se présenta à son esprit. — Oh ! M. Freeman, dit-il, comment vous remercierai-je jamais du secours que vous m'avez apporté si à-propos ? Puisse le Ciel me pardonner comme vous !

Des pensées bien autres que celles d'un suicide l'occupaient en ce moment. Il passa dans une chambre voisine, et ferma la porte. M. Freeman s'en apperçut : dans l'agitation où il était, il ne pouvait se résoudre à le perdre de vue un instant ; il entr'ouvrit la porte sans bruit, et vit au fond, le jeune homme, pénétré de repentir, implorant à genoux la miséricorde du Ciel. Alors, délivré de toute crainte, il referma la porte avec précaution et sans avoir été apperçu de Smith, qui le rejoignit presque aussi-tôt.

L'agitation vraiment allarmante de M. Freeman eut plus d'effet sur le jeune homme, que toutes les remontrances et les plus solides raisonnemens de la philosophie n'en eussent pu avoir en ce moment. Les passions se prononçaient

très-fortement dans M. Freeman ; il avait acquis une habitude constante de les contenir dans de justes bornes, et il était bien rare qu'il leur permît d'en sortir. Mais la circonstance effroyable où il venait de se trouver, l'avait mis totalement hors de lui-même : plus il avait voulu prendre sur lui, plus leur violence, redoublée par la contrainte, avait porté au loin leur ravage ; et si une douleur si violente ne se fût exhalée par les larmes, il est probable qu'elle eût eu les plus funestes conséquences. Tant que le sort de Smith avait été comme suspendu, la crainte partageait en quelque sorte ses facultés ; mais, du moment que sa vie n'était plus en danger, la douleur qu'il ressentait encore de son projet, la joie de ce qu'il était arrêté dans son effet ; l'espérance, la

crainte, et une foule de soupçons sur ce qu'il pouvait ignorer encore; toutes ces passions en foule s'étaient livré en lui ce combat violent, dont je n'ai qu'esquissé le tableau. M. Freeman se reposait si parfaitement sur la foi sacrée de Smith, si solennellement engagée, qu'il n'avait aucun soupçon qu'il voulût plus long-temps attenter à ses jours; mais, ne voulant pas laisser ce jeune homme à lui-même dans de si pénibles circonstances, il envoya chercher son porte-manteau, et prit un logement dans cette maison. Ce fut alors qu'il apprit à Smith, qu'une affaire imprévue l'avait appelé à Londres, et l'heureuse circonstance qui lui avait fait recevoir sa lettre des mains du commis de la poste. Tout étant ainsi éclairci, comme ni l'un ni l'autre de ces messieurs

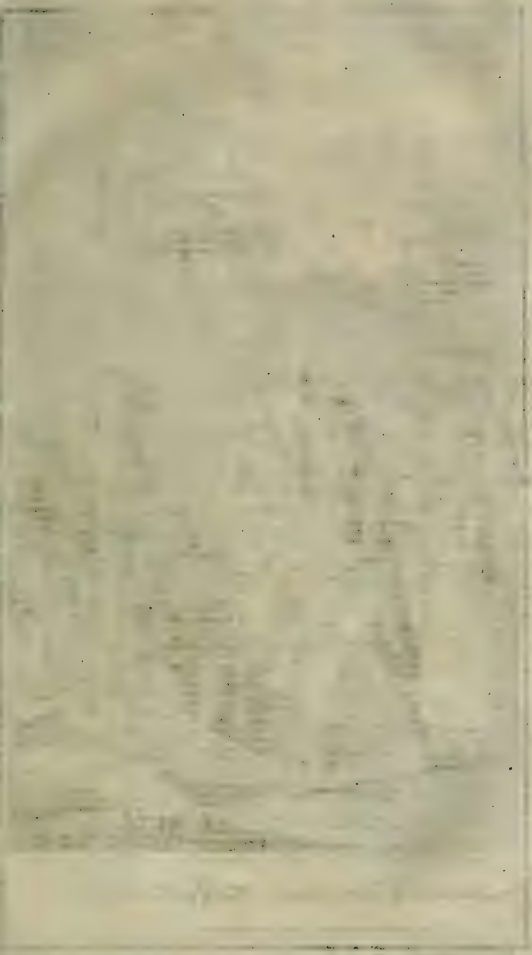
n'avait mangé depuis le matin, ils demandèrent au café, qu'on leur fît venir à dîner.

Dans le cours de la soirée, Smith raconta toutes les particularités de son malheur, et il n'oublia pas la nouvelle sous laquelle son courage avait succombé : l'article des papiers publics, par lequel il avait appris que la souveraine de son cœur était dans les bras d'un autre. Je ne parle pas d'un excellent discours de M. Freeman, contre le suicide. — Ce jour, mon cher ami, lui disait-il en finissant, sera toujours à mes yeux le plus beau de ma vie, puisque j'ai pu prévenir le plus abhorré des crimes : celui que rien ne peut expier ; celui qui retombe plus que tout autre sur le coupable. La fausse philosophie de l'athéisme l'encourage, l'orgueil y applaudit, et la honte porte le coup. Quel bien ont fait au monde

Brutus, Cassius, et Caton, en se donnant la mort ? S'ils eussent eu le courage de vivre, peut-être la fortune aurait-elle secondé leur audace ; mais ils ont abandonné leur cause, et leur mort n'a fait que hâter la destruction de leur patrie. Les hommes d'un courage réel dédaignent de mourir de peur; Régulus..... ; mais il suffit, oh ! Smith, tu as heureusement triomphé. De ce moment, sois vraiment vertueux : sois vraiment brave ; et, quand le monde entier s'écroulerait autour de toi, tu resterais intact et libre au milieu de ses décombres.

Dans le peu de jours que Smith s'était absenté de P., un événement avait déjà eu lieu. Il est intimément lié à mon récit, et il fera le sujet du chapitre suivant.

Fin du tome second.



C'est ma Nelly !

M.me Desparanches inv.

LE CHATEAU DE SAINT-DONATS.

OU

HISTOIRE DU FILS D'UN ÉMIGRÉ

ÉCHAPPÉ AUX MASSACRES EN FRANCE ;

Traduit de l'auglais de CHARLES LUCAS, auteur de l'*Infernal Don Quichotte*.

TOME TROISIÈME.

AVEC FIGURES.

A TOURS,

Chez BILLAULT jeune, imprimeur.

ET A PARIS,

Chez ONFROY, libraire, rue Saint-Victor ;
FUCHS, libraire, rue des Mathurins ;
DEBRAY, libraire, place du Muséum.

AN 11.

LE CHATEAU DE SAINT-DONATS.

CHAPITRE XXIX.

Après le départ de notre héros, pour P., le lord Carmine, dans le cours de la conversation avec mistress Cherville, fut à portée de reconnaître que le compte que M. Marmaduke avait rendu de la fortune brillante de son ami, était tout au moins fort exagéré. Cette découverte ne lui fut pas du tout agréable : il craignit d'avoir pris beaucoup de peine pour très-peu de profit ; mais il résolut de s'in-

former plus particulièrement. Le lecteur se souviendra à peine du nom de Wireman, un misérable qui était à Oxfort avec Smith, et qui, depuis, avait trouvé moyen, je ne sais comment, de se faufiler avec les grands. Le lord Carmine le rencontra précisément le même jour au Park : ils avaient eu déjà plusieurs occasions de se trouver ensemble. Wireman salua très-profondément. — Écoutez donc, lui dit le lord en l'appelant : c'est vous, je crois, qui vous appelez M. Wireman ? — Oui, mylord ; prêt à vous rendre mes devoirs. — Vous avez été, je pense, à Oxfort ; vous rappelez-vous de quelqu'un nommé Smith, qui était à C. C. ? — Smith ! Mylord, oui; il était d'un misérable château, dans le pays de Galles. Wireman avait beau jeu ; et, avec

le désir bien prononcé de déprécier notre héros, il alla aussi loin en sens inverse, que Marmaduke avait été. — Je crois M.....(je ne sais plus comme on vous nomme), dit le lord, qu'il y a bien à reprendre sur votre exactitude; mais, enfin, je m'apperçois que j'ai été diablement attrapé. — Précisément, ce même soir, le hasard fit trouver le lord Carmine dans une société où était le lord Edouard Cafusin; et, comme il savait que le duc résidait la plupart du temps à son château, dans le comté de Glamorgan, et que son fils arrivait depuis peu d'Oxfort, il lui demanda s'il avait connu à C.C. un certain Smith, en dépeignant sa personne? Le lord Edouard répondit qu'il le connaissait très-particulièrement.— Il était mon voisin dans le pays de Galles,

ajouta-t-il. — Et a-t-il beaucoup de fortune à prétendre ? — Point du tout, mylord ; et il a éprouvé dernièrement bien des malheurs : mais c'est un..... — Un parfait escroc, je crois, ajouta le lord Carmine avec le plus grand mépris. — Le lord Edouard rougit de colère : un escroc, mylord ? — Du moins puis-je dire, reprit l'autre, que c'est un aventurier : sans quoi, aurait-il joué des mille livres sterling avec moi, quand il n'a pas un shilling ?

— Un aventurier ! des mille livres sterling ! je n'ai jamais su qu'il jouât.

— Eh bien, il me doit à-présent deux mille guinées.

— Ah ! il vous les doit, continua le lord Edouard avec un sourire

ironique ; je crois voir à-présent clairement qui est l'aventurier.

— Monsieur, dit le lord Carmine avec hauteur, et comme faisant une question.

— Oui, reprit le lord Edouard, ne se sentant plus la force de retenir sa colère, c'est de vous que je parle.

Les deux lords, également furieux, auraient sur-le-champ montré leurs talens dans l'art du pugilat, où le lord Carmine était vraiment habile ; mais le respect pour la compagnie leur en imposa, et le lord Edouard partit presque aussitôt. Le lendemain il ne fut pas surpris de recevoir une visite du major O'Haisy, qui lui remit civilement le billet suivant, de la part du lord Carmine : « Le lord Car» mine espère avoir l'honneur de

» voir le lord Edouard aujourd'hui, entre midi et une heure » à....., accompagné d'un témoin » et d'un chirurgien, s'il le juge » à-propos. » Le lord Edouard répondit qu'il ne manquerait pas au rendez-vous, et qu'il n'aurait qu'un témoin.

A l'heure fixée, ces messieurs se trouvèrent au rendez-vous. Le lord Carmine tira le premier ; la balle porta au haut du front, et le lord Edouard tomba du coup. Il avait soutenu le feu de son adversaire la tête très-élevée, mais heureusement la balle l'avait touché si haut, qu'elle n'avait qu'effleuré la tête. Le lord Carmine fut très-surpris de le voir se relever, en soutenant que ce n'était rien. Le chirurgien étancha le sang qui lui coulait sur le visage, et lui

banda la tête avec un mouchoir. Puis le lord Edouard prit le pistolet de la main de son témoin, et tira sans viser. Cependant le coup porta dans le corps de son adversaire. Alors le chirurgien s'approcha ; il examina la blessure : la balle était entrée trop avant pour qu'on la pût retirer à l'instant ; et on eut beaucoup de peine à porter le lord Carmine jusqu'à son carrosse.

Quand le lord Edouard quitta le lieu du combat, le capitaine O'Haisi s'approcha de lui, et l'informa, pour excuser son ami, que le lord Carmine se promenant au Park, y avait rencontré un nommé Wireman, dont les propos étaient la principale cause de cette querelle. Le mauvais génie de Wireman voulut qu'à quelque distance de-là

le lord Edouard l'apperçût. Wireman même vint au-devant de lui, et l'aborda familièrement. Alors le lord descendit de cheval, lui reprocha en peu de mots sa conduite, et les fatales circonstances qu'elle avait amenées.—Misérable, lui dit-il ensuite, n'espère pas m'échapper ; je veux que ton châtiment épouvante les bavards et les calomniateurs qui te ressemblent.—Il tint parole ; car, avec son fouet, il lui travailla le dos et les épaules, jusqu'à mettre en pièces un bel habit de soie tout neuf, que Wireman allait faire voir chez des gens du beau monde, avec qui il avait fait nouvellement connaissance. Le misérable, aussi lâche que babillard, s'en retourna à la ville, où la honte le fit taire, au moins sur cette circonstance.

Le lendemain, le chirurgien, que sir Edouard avait prié de lui donner des nouvelles du lord Carmine, vint lui annoncer qu'il était très-mal ; qu'on n'avait pas encore pu lui tirer la balle, et qu'il y avait beaucoup à craindre pour sa vie. Ces nouvelles affligèrent sir Edouard ; mais, comme il ne se considérait à aucun égard comme l'aggresseur, il ne crut pas devoir quitter le royaume. Le troisième jour au matin (c'était le lendemain de celui où M. Freeman avait si heureusement empêché les horribles effets du désespoir de notre héros) la balle fut retirée ; mais l'extraction avait tellement affaibli le lord Carmine, déjà abattu par une longue diette et les douleurs qu'il avait souffertes, qu'il commença à songer sérieusement qu'il

était mortel. La conscience de ce lord, qui jusques-là n'avait jamais troublé ses jouissances, commença à exercer son influence. Il savait que la flotte avait fait voile avant même que Smith eût quitté Londres ; et, comme il pensait qu'il pouvait revenir, il avait fait des informations au café que Smith fréquentait : là, il avait appris que la veille il avait commandé un dîner, et qu'il logeait à Cowent-Garden. Le lord Carmine, sans perdre de temps, avait fait appeler son valet-de-chambre de confiance; et, donnant ordre qu'on le laissât seul avec lui, il lui avait dicté la lettre suivante :

A monsieur Smith, écuyer.

» Monsieur,

« Vous trouverez ci-inclus tren-

» te-deux guinées, et votre billet
» de deux mille, attendu que vous
» n'aviez perdu aucune de ces som-
» mes de franc jeu ; j'espère de
» votre honnêteté que vous vou-
» drez bien, soit que je me réta-
» blisse, ou non, ne jamais publier
» cette circonstance.

» C. »

Le paquet contenait encore un autre écrit conçu dans les termes suivans, et tracé de la main même du lord, aussi bien qu'il avait pu l'écrire.

« Dans ma querelle avec le lord
» Edouard Cafusin, et le duel qui
» s'en est suivi, j'ai été l'aggres-
» seur ; je le déclare sur mon hon-
» neur, et sur ma foi de gentil-
» homme, pour que le lord Edouard

» ne soit jamais inquiété si je viens
» à mourir de ma blessure.

» CARMINE. »

Smith était à déjeûner avec M. Freeman, quand il reçut ces deux écrits. Comme il n'avait rien à lui cacher, il ne se fit point un scrupule de les lui communiquer tous deux; et, en lui donnant le premier, un rayon de joie perçait dans les yeux du jeune homme. Tant que Smith avait fait les apprêts de son départ de ce monde sublunaire, ses dettes d'honneur ne lui avaient paru que d'une faible importance, mais les choses avaient bien changé de face, et il n'était pas fâché d'être déchargé d'une somme si forte: telle est la force des lois superstitieuses de la coutume sur notre esprit. Comme les malheureux qui

se noyent, s'attachent à la plus petite paille qui leur offre un espoir de salut; comme l'avare déplore la perte de la plus petite partie de ses trésors entassés; comme une demoiselle entourée de milliers d'adorateurs, retient encore le plus insipide de tous, s'il veut échapper de ses fers; comme la fille de village, parée pour la foire, admire plus le dernier de ses nouveaux rubans que tous ses autres ajustemens; comme un pauvre malade presque condamné par le médecin, embrasse avec ravissement le plus léger espoir de son retour à la vie, sans s'inquiéter des autres maux sans nombre dont il est encore entouré; de même ce seul événement avait relevé le courage de notre héros, quoiqu'assurément il n'eût trait qu'au moins

redoutable des malheurs dont il était menacé. La seconde lettre, concernant le duel avec le lord Edouard, attira bientôt leur attention ; ils convinrent qu'il fallait aller faire une visite au duc. Ils trouvèrent le lord Edouard à l'hôtel ; il parut enchanté de les voir, quoique surpris que Smith fût encore en Angleterre. La blessure du lord les allarma à la première vue, mais ils reconnurent bientôt que le haut du front n'avait été qu'effleuré, quoique la balle eût percé deux fois le chapeau. — Ce n'est que de ce matin, dit Smith, que nous avons appris votre affaire avec le lord Carmine, et c'est un bonheur pour moi de vous apporter cet écrit, qui nous en a informés ; cependant il me paraît fort étonnant que ce soit à moi que

le lord l'ait envoyé. Le lord Edouard prit l'écrit, qui lui fit un sensible plaisir ; car, quoique sa conscience ne lui reprochât rien, il était très-aise d'avoir un témoignage authentique à opposer à la malignité. — J'espère, dit le lord à M. Freeman, en lui donnant le papier, que je n'en aurai jamais besoin ; et vous voudrez bien, monsieur, le conserver, en cas que le lord Carmine vienne malheureusement à mourir. Pour Smith, j'imagine qu'il va bientôt suivre son régiment. Ensuite il dit à Smith : — Le lord Carmine, l'autre jour, d'après des informations qu'il tenait de Wireman, a pris la liberté de mal parler de vous, et, à cette occasion, de me manquer à moi-même ; çà été là le sujet de notre querelle, et c'est

pour cela que le lord vous a envoyé cet écrit. Heureusement le même jour j'ai rencontré Wireman, et je l'ai corrigé avec mon fouet. — Smith et M. Freeman remarquèrent la délicatesse du lord Edouard, dans son récit, et ne jugèrent pas à.propos de le presser sur les détails. Notre héros remercia chaudement son ami, et lui apprit toute l'étendue du service qu'il lui avait rendu. Dans ce moment on annonça le chirurgien du lord Carmine, qui était aussi celui du lord Edouard ; il leur apprit que la balle avait été tirée dans la nuit, et que, malgré l'extrême faiblesse du blessé, on n'était pas sans espérance. M. Freeman laissa les deux jeunes gens ensemble, et sortit avec le chirurgien. Il sut de lui toutes les particularités de la querelle ;

querelle; et ensuite il se fit annoncer chez le duc, qui le reçut dans son cabinet, avec sa politesse ordinaire. M. Freeman, après les premiers complimens, s'adressa ainsi au duc : — Vous avez bien voulu, monsieur le duc, me faire souvent des offres de service; oserais-je aujourd'hui vous demander une faveur particulière ? — Le duc, un peu allarmé, lui répondit qu'il s'estimerait toujours très-heureux de faire quelque chose pour lui, si cela était en son pouvoir; mais vous serait-il arrivé..... — Pardon de vous interrompre, monsieur le duc, reprit M. Freeman; la grace que j'ose attendre de vous, c'est d'écrire en faveur d'un jeune homme de mes amis, qui a aussi l'honneur d'être connu de vous. Le duc, vraiment à son aise depuis qu'il ne

craignait plus d'accident pour M. Freeman, répondit en souriant obligeamment : — Ce sera avec le plus grand plaisir ; et je suis toujours sûr de ne pas me compromettre, en écrivant pour quelqu'un à qui M. Freeman s'intéresse. — M. Freeman fit une profonde révérence ; et informa le duc de la situation malheureuse où se trouvait Smith, par rapport à son absence de son régiment. — Si vous vouliez M. le duc, avoir la bonté de vous intéresser fortement, soit auprès du commandant en chef, ou de toute autre autorité que vous jugerez à-propos, et prendre sur vous d'arranger cette malheureuse affaire, j'ai tout lieu d'espérer qu'on pourrait permettre à ce jeune homme de rejoindre son régiment, et le réintégrer dans sa place, avec

une simple réprimande. En même-temps il exposa toute l'affaire, mais sans faire mention ni du lord Carmine, ni de l'intrigue de Smith avec mistress Cherville. Le duc fut charmé qu'il se présentât une occasion d'obliger un homme pour qui il avait une estime particulière. Il promit de bon cœur de prendre un vif intérêt à la chose. Il reconnaissait tous les jours les obligations qu'il avait à M. Freeman : c'était à lui qu'il était redevable de la réformation de son fils Edouard, qui, d'un jeune homme farouche et ingouvernable, était devenu le fils le plus respectueux et le plus obéissant. La conduite qu'il avait tenue dans son duel, avait aussi gagné tout-à-fait le cœur du duc ; car, quoiqu'il eût été élevé dans la mollesse, qu'il eût passé sa vie à la

cour, et que, comme Falstass, il fût trop attaché aux biens dont il jouissait dans ce monde, pour ambitionner la gloire dangereuse des armes, cependant il fut charmé de retrouver en son fils Edouard, le courage héréditaire de sa famille. Lorsque ses parens et ses alliés vinrent lui faire compliment à l'occasion du combat de son fils, dont le bruit s'était répandu, le vieux duc en fut flatté : il lui semblait que c'était un nouveau quartier ajouté à son blason ; et les éloges prodigués à son fils, lui promettaient l'aggrandissement de sa maison.

Son fils aîné, le marquis de Derrhy, était depuis plusieurs années en Italie ; ce climat voluptueux convenait à un jeune noble débauché. Il jouissait déjà d'une très-grande fortune, indépendante

de son père, et qu'une courtisanne romaine employait toute entière à ses plaisirs. Le marquis était d'une faible constitution, et sa maîtresse connaissait trop bien ses intérêts, pour le laisser quitter ce pays ; le prétexte de sa santé lui fournissait toujours des moyens de le retenir. Le duc lui avait souvent mandé de revenir, et lui-même avait offert à cette fille de l'emmener avec lui ; mais elle regardait leur séjour actuel comme beaucoup plus agréable, et plus sûr pour elle. Il n'était donc pas étonnant que, dans la position où se trouvait la famille du duc, il regardât Edouard comme son plus sûr rejetton, et celui sur lequel il avait le plus à compter. Mylord avait entièrement adopté le plan de M. Freeman, pour miss Rosier ; et, par une conduite géné-

reuse, il avait engagé la reconnaissance et l'obéissance de son fils, aussi bien que l'estime et le respect de la jeune dame. Le lord Edouard persistait dans son attachement, et son père était à tous égards si satisfait de sa conduite, que son consentement devenait de jour en jour plus probable. M. Freeman fit part à Smith de l'audience qu'il avait eue de mylord. Les espérances qu'elle lui donnait, et les témoignages de la plus ardente amitié, qu'il recevait du lord Edouard, contribuèrent beaucoup à ranimer son courage, mais cette joie fugitive s'échappait de son cœur quand il se rappelait que son adorable Elize n'était plus pour lui, et cette pensée le replongeait au tombeau.

Peu de jours après, le lord Car-

mine fut hors de danger, et le lord Edouard en état de sortir. M. Freeman voulut rester avec notre héros, jusqu'à ce qu'un vaisseau, qui portait les dépêches du Gouvernement à la flotte dernièrement partie, fît voiles. Smith devait en profiter pour rejoindre son régiment, avec des lettres du duc, et de plusieurs autres seigneurs d'une grande autorité, qui palliaient et excusaient sa négligence. Ses deux amis, monsieur Freeman et le lord Edouard, ne le quittaient pas; et la mélancolie dont il était dévoré ne put leur échapper. M. Freeman craignait beaucoup pour sa santé; il souhaitait qu'il quittât l'Angleterre le plutôt possible, dans l'espoir qu'un nouveau genre de vie ferait naître en lui de nouvelles idées, qui pourraient le distraire

du noir chagrin auquel il était en proie.

Un événement, qui eut lieu la veille de son départ, put faire connaître de quel excès de douleur la perte de miss Modeley avait pénétré son cœur. Comme ils revenaient à l'heure de dîner, en passant devant la porte d'une lingère, une élégante voiture s'arrêta. Ces messieurs se rangèrent pour y laisser monter plusieurs dames, parmi lesquelles parut la beauté qui causait tant de douleurs. Un étranger lui donnait la main jusqu'au carrosse. Notre héros la vit, et fut frappé jusqu'au cœur. Il s'appuya contre le mur. M. Freeman fut obligé de lui prendre le bras ; il le soutint de peur qu'il ne tombât à terre, et la voiture partit. Smith revint bientôt à lui ; et, allant très-vîte,

très-vîte, il affecta dans sa marche une vigueur qui n'était pas dans son ame. Il ne se dit pas un mot de part et d'autre ; mais M. Freeman décida qu'ils partiraient le lendemain matin pour P. ; et, comme tout était déjà disposé, ils partirent de très-grand matin. Ils attendirent deux jours à P., que le vaisseau mît à la voile. Alors, M. Freeman dit adieu à son jeune ami, d'un ton calme, trop étudié pour qu'il ne se fît pas une violence à son cœur. Il avait eu soin de procurer à Smith quelques livres excellens sur l'art de la guerre, et lui avait recommandé de les étudier soigneusement ; car il avait très-bien prévu qu'il manquerait sur mer d'une occupation dont il avait besoin pour distraire son esprit. Smith, qui craignait de se livrer

à ses réflexions, avait accepté avec grand plaisir ; et l'étude des cartes, des plans et du dessin, faisaient ses récréations, tandis que les calculs et les démonstrations mathématiques offraient un continuel aliment à un esprit aussi avide d'études abstraites, qui s'était exercé long-temps et avec ardeur sur les problêmes d'Euclide. M. Freeman était lui-même un excellent mathématicien ; et quiconque s'est appliqué à cette science, sait à quel point elle absorbe les pensées de ceux qui s'y livrent. M. Freeman avait poussé Smith fort loin et de très-bonne heure dans la géométrie, et, dans tous les temps, il avait toujours consacré à cette science beaucoup de ses heures de loisir. Notre héros s'occupa tellement de ses livres, et y prit tant

de plaisir, qu'il eut peu de communication avec les personnes du vaisseau. Mais, peu-à-peu sa santé se rétablit, et peu-à-peu le noir chagrin dont il était dévoré, fit place à une douce mélancolie.

CHAPITRE XXX.

Le capitaine du vaisseau était d'un caractère assez singulier, et notre héros n'avait qu'une médiocre idée de sa bravoure, si jamais elle se trouvait à l'épreuve. C'était un homme qui, sans être absolument incivil, n'avait pas la moindre politesse ; et qui, sans cultiver particulièrement la connaissance d'aucun passager, vivait avec tous absolument de la même manière, c'est-à-dire très-froidement. Son exemple pouvait prouver, contre le préjugé général, que le matelot ne peut être mené qu'en jurant, car il ne jurait jamais, et réprimait toujours, et même punissait quelquefois cette habitude dans ceux qui lui étaient soumis ; tandis qu'en même-

temps il tenait les gens de l'équipage dans la discipline la plus exacte. On l'aurait certainement pris pour un fanatique méthodiste, sans le toast qu'il portait toujours, après dîner, au succès de l'Église établie en Angleterre, et à ceux du Roi, et du Parlement de la grande Bretagne.

Il y avait déjà quelques semaines qu'ils voguaient avec un vent favorable, quand ils apperçurent un grand bâtiment, qui bientôt vint sur eux à toutes voiles. Le capitaine rassemblant à la hâte tous les gens de l'équipage, et tous les passagers de son bord, leur tint ce discours: — L'ennemi qui s'approche est le fameux pirate algérien si redouté dans ces parages; il est du double plus fort que nous, et meilleur voilier; toute tentative pour lui échap-

per serait inutile : il faut nous rendre à l'instant, ou.....

— Nous rendre, interrompit Smith ! — Silence, jeune homme, reprit le capitaine, ou je vous ferai voir qui commande ici. Smith se fit violence et se tut. L'autre continua : — Il faut ou se rendre à l'instant, ou couler bas le vaisseau, ou remporter la victoire. Si nous engageons le combat, il n'y a pas de quartier à attendre ; si nous nous rendons lâchement, nous sommes en esclavage pour le reste de notre vie : il faut donc que tout ce qu'il y a ici de braves gens, qui chérissent la liberté, et craignent plus que la mort une existence infâme, se détermine à vaincre ou à mourir, en combattant près de moi ; car le pirate peut me couler bas : mais je jure par

Dieu, qu'il ne me prendra pas vivant. — En finissant, il tira son épée ; chacun en fit autant. Notre héros, agréablement surpris, s'écria : — Pardon, brave capitaine ; commandez, et tant que je pourrai tenir cette épée, comptez sur mon obéissance. — Tout l'équipage applaudit ; et en quelques minutes le pont fut prêt pour le combat. L'ennemi parut surpris de trouver de la résistance, et, en approchant, il fit plusieurs fois le signal d'amener : à cela point de réponse. Le pirate hissa donc le pavillon rouge, et courut sur eux. Le capitaine, qui savait qu'ils viendraient à l'abordage aussi-tôt qu'ils pourraient jetter les grappins, se mit lui-même à la tête d'un détachement armé de sabres et de coutelats pour les recevoir. Smith se

rangea à ses côtés, et le combat s'engagea bientôt. Le capitaine pirate était un célèbre mulâtre, d'une taille gigantesque, qu'on distinguait aisément sur le pont. Impatienté du délai, et se fiant à sa force de corps et à celle de toute sa troupe, qu'il avait composée de bandits, pleins d'audace, de toutes les nations, il dédaignait l'usage du canon, et brûlait de se signaler sur le pont de l'ennemi. Bientôt les deux vaisseaux s'attachèrent malgré tous les efforts des anglais pour s'y opposer. Les deux équipages combattaient avec une égale ardeur, chacun sur son bord, et chacun occupé d'empêcher son ennemi d'aborder. Bientôt le feu cessa de part et d'autre. A mesure que la fumée se dissipait, l'image de la mort se présentait plus dis-

tinctement. On voyait des membres épars çà-et-là, des cervelles attachées aux mâts, des torrens de sang qui ruisselait sur les ponts : le voile qui cachait tant d'horreurs était levé ; le bruit du canon avait cessé, et on entendait les cris des combattans, les soupirs des mourans ; les gémissemens des blessés frappaient distinctement l'oreille. Le capitaine avait en tête le mulâtre ; mais l'ardeur du combat avait emporté Smith plus loin, et un spectacle d'horreur sur le bord ennemi avait porté sa fureur jusqu'à la rage. Un malheureux, nud jusqu'à la ceinture, y était attaché au grand mât, et son dos déchiré présentait les marques sanglantes du cruel traitement qu'il avait subi. La barbarie d'exposer ainsi un homme sans défense au feu de

l'ennemi, avait soulevé le cœur de notre honnête jeune homme ; et, emporté par cet impétueux héroïsme, qui avait éclaté plus d'une fois dans son caractère, il s'élança sur le pont de l'ennemi. Dans l'instant, avec son épée, il coupa les cordes qui attachaient la misérable victime. Mais il n'eut pas le temps de les couper toutes ; car quelqu'occupés que fussent les pirates dans le fort du combat, quelques-uns d'eux se détachèrent, coururent sur lui, et il allait succomber sous le nombre. Il se battait en retraite, quand le misérable objet de la cruauté des pirates, qui, après le secours qu'il avait reçu de Smith, avait trouvé moyen de se délivrer des liens qui lui restaient, ayant ramassé un sabre sur le pont, fit bientôt voir que la lâcheté

n'était pas son défaut. La reconnaissance pour son libérateur, le désir de se venger des autres, animaient son courage. Tout nud qu'il était, il courut se ranger auprès de notre héros, qui, secondé d'un tel compagnon, ne songea plus à la retraite. Déjà ils soutenaient seuls le combat, d'autres se joignirent à eux, et avec ce renfort, bientôt ils virent tout plier devant eux. Cependant, l'intrépide mulâtre était vainqueur de son côté ; le capitaine avait tombé sous ses coups. Il commençait à faire un horrible carnage des anglais, quand des cris attirèrent son attention sur son propre vaisseau. C'est ainsi qu'un lion rugissant descend des montagnes escarpées, et, s'élançant avec fureur dans les verts pâturage, saisit parmi les plus beaux taureaux

le plus remarquable du troupeau. Mais s'il arrive qu'il entende la voix du berger, qui accourt pour lui arracher sa proie, alors il jette à terre sa conquête, et, ne respirant que le carnage, il revole au combat. Le barbare, non moins irrité, se retourne ; il est furieux de se voir disputer la victoire au fort même de ses succès. Dans sa rage il ne cherche qu'à combattre ; ses yeux étincelans se fixent sur Smith, et il s'avance vers lui avec le sourire d'une vengeance assurée. Notre héros voit sans s'émouvoir approcher son redoutable antagoniste, mais, sans crainte, il l'attend dans son propre vaisseau. Le combat est terrible ; le jeune soldat oppose une prudence consommée à la fureur bouillante du vieux guerrier ; tantôt évitant, tantôt

parant, tantôt ripostant les coups : enfin la supériorité décidée des forces et de l'agilité du géant l'emporte. Une profonde blessure dans le côté gauche du héros, ne lui laisse que peu d'espérance de soutenir plus long-temps le combat. Le sang coule à grands flots ; le monstre pousse un cri de victoire, qui retentit au fond du cœur de Smith. Alors la prudence et l'espérance même l'abandonnent ; mais le courage et le désespoir conduisent son bras. Il n'songe plus à la défense ; il ne veut plus qu'entraîner avec lui son adversaire à la mort. Sa force, comme le dernier jet de flamme d'une bougie qui finit, semble animée d'une double existence : son épée le seconde ; ou bien un moment favorable se présente, et elle se trouve plon-

gée dans le sein de son terrible ennemi. Il pousse un gémissement effroyable, et son énorme cadavre tombe renversé. Notre héros tombe aussi auprès de lui, épuisé, sans jetter un soupir. Les pirates prennent la fuite ; les anglais les poursuivent, et bientôt ils sont maîtres du vaisseau.

Pendant le terrible combat entre Smith et le mulâtre, son second, toujours nud, en soutenait un autre contre son lieutenant. Mais, quand la victoire eut couronné la valeur de notre héros, tandis que l'ennemi prennait la fuite, l'homme qu'il avait secouru laissa parler la reconnaissance avant la vengeance. Il s'approcha de lui avec empressement, et enleva le corps de son libérateur d'auprès du cadavre inanimé de son adversaire. Le sang

coulait à grands flots de la blessure de Smith. L'autre déchira sa chemise, encore roulée autour de sa ceinture, et s'efforça d'étancher le sang. Smith, tout-à-fait sans force, le regarda avec l'expression de la reconnaissance. — Que Dieu vous bénisse, lui dit cet homme; c'est la seconde fois que vous m'avez sauvé la vie. Vous avez fait de moi un honnête homme, et je m'en suis toujours bien trouvé depuis. Smith, tout faible qu'il était, le reconnut pour un paysan qui avait volé Wiffle et Symms, et qu'il avait empêché de livrer à la justice. Pendant qu'il le tenait dans ses bras, pour le transporter dans son vaisseau, Smith lui serra la main en signe de reconnaissance. Le combat était fini, et tout-à-fait décisif; ceux

des pirates qui restaient étaient déjà aux fers, et le chirurgien, avec ses aides, très-occupés à panser les blessures. Celle de notre héros le fut bientôt, et son nouvel ami le porta dans son hammak, où le chirurgien ordonna de le laisser en repos. Le capitaine du vaisseau anglais était encore plus mal que lui; c'était un coup de feu dans le genou, qui l'avait fait tomber; et, avec une grande résolution, il s'était fait couper la cuisse après la bataille.

Quand notre héros fut un peu revenu de la faiblesse où la perte de tant de sang l'avait fait tomber, il donna de ses propres habits à l'homme qui s'attachait à lui, et lui demanda par quel événement il s'était trouvé dans les mains des pirates? Il répondit: qu'il avait d'abord

d'abord servi le Roi en qualité de matelot, et qu'il s'était fait estimer; qu'ayant été envoyé en croisière avec quelques autres, dans une frégate, ils avaient été pris par trois corsaires; que son capitaine et les autres officiers avaient été égorgés, et le reste de l'équipage distribué sur les différens vaisseaux; que lui, avec deux autres, avait été mis sur celui qui venait d'être pris; que ses deux camarades avaient combattu avec l'équipage, mais que lui, ayant refusé de servir contre des anglais, avait été battu de verges, et attaché au mât; que le mulâtre même lui avait dit, avec un rafinement de cruauté, qu'il voulait qu'il eût sa part du danger, et que s'il survivait, il serait après passé aux verges jusqu'à la mort.

En peu de jours Smith fut en état de marcher, et le capitaine, que la douloureuse opération qu'il avait subie retenait au lit pour long-temps, le fit prier de venir le voir. Aussi-tôt qu'il apperçut notre héros, il lui présenta la main, et lui dit : — Permettez-moi, monsieur, de vous remercier du puissant secours que vous nous avez prêté l'autre jour ; sans lequel je dois convenir que notre succès était plus que douteux. J'avouerai même que jusques-là je ne vous voyais pas sous un jour si favorable. Je suis intimément lié avec le commandant des troupes de terre, et je me ferai sûrement un devoir de lui faire connaître qu'il n'a pas dans son armée un plus brave officier que vous. Smith le remercia de ses bonnes intentions, et il

aurait bien pu lui dire aussi qu'il s'était également trompé dans l'idée qu'il avait de son courage ; mais il se contenta d'ajouter que tant que le vaisseau aurait un tel commandant, il n'y avait pas à craindre qu'il fût aisément pris. Le capitaine s'informa du matelot anglais qui s'était si bien comporté, et dit qu'il voulait qu'il eût sa part du butin. Le pirate était très-richement chargé ; il avait fait beaucoup de prises, et particulièrement celle de deux petits vaisseaux espagnols chargés de lingots. En sortant de la chambre du capitaine, Smith monta sur le pont, où le lieutenant fit appeler les deux autres anglais qui se trouvaient sur le corsaire. Tout l'équipage complimenta notre héros, et le matelot qui l'accompa-

gnait ; par trois fois les acclamations témoignèrent l'estime générale. Les deux anglais furent amenés ; leur audace était alors bien abattue. Smith, en les regardant en face, trouva que l'un d'eux ne lui était pas tout-à-fait étranger. Tous deux baissaient la tête, et semblaient craindre d'être reconnus. Il leur demanda leur nom ; ils hésitaient : je suis certain d'en avoir vu un quelque part, dit-il ; c'est celui-ci.

— J'ai été assez long-temps un mauvais sujet, reprit l'autre ; il faut faire une fin : ainsi, je vous dirai tout, et peut-être qu'à la fin ce que je vous dirai pourra vous être utile. Son compagnon ne disait pas un mot, et il continua : votre nom, monsieur, est, je crois, Smith ; nous avons été tous les

deux vos plus grands ennemis, mais tout a toujours tourné à votre gloire, et à notre confusion. Cet homme-là, ajouta-t-il en montrant son compagnon, est celui dont une fausse accusation vous a fait si maltraiter à une foire : c'est cela qui vous a fait connaître du capitaine Grey ; et lui, c'est cela qui l'a fait baigner, et recevoir une volée de coups de fouet. Vous devez vous souvenir, monsieur, que, quand il vola l'officier, ce même soir vous courûtes sur lui et ses camarades ; que vous jettâtes bas les deux autres ; que vous poursuivîtes celui-ci dans un champ voisin, où vous le laissâtes sur la place. Aussi-tôt que vous fûtes parti il se releva ; et, tout boiteux et brisé qu'il était, il gagna le chemin de Londres, trouva une

place dans la première voiture publique qui passa, et vint droit à la Capitale. Là, je le rencontrai : nous nous étions connus déjà autrefois. Nous établîmes ensemble une petite maison de jeu, et là nous avons fait d'assez bons tours. J'étais aussi avec lui à cette même foire ; il y avait quelques-uns des anciens de mon village, qui, frappés de votre nom, me firent vous remarquer : car je me nomme Smith, et je suis sûr que vous avez souvent entendu parler de moi. Je suis celui qui tenait une auberge à Piltfort, où votre malheureuse mère est morte. Après cet événement, ma femme et moi nous volâmes ses effets ; nous la revêtîmes d'une vieille robe, pour tromper l'officier public, que j'amusai avec de l'eau-de-vie. Votre

mère, monsieur, n'était point une pauvre femme ; elle allait avec vous par la voiture publique de Bristol à Londres. Mais elle fut surprise d'un mal soudain à ma porte, et elle mourut peu d'heures après, en mettant au monde un enfant mort. Pour vous, je vous mis à la charité de la paroisse, et c'est là que vous avez reçu mon nom. Les effets que nous trouvâmes sur cette dame nous valurent plus de deux mille livres sterling ; et je suis sûr qu'en les vendant nous avons été beaucoup trompés sur leur prix. Cette fortune fut la cause de ma perte ; elle causa aussi celle de ma femme et d'une fille que nous avions, qui n'était qu'un enfant. Nous quittâmes bientôt Piltfort ; nous nous abandonnâmes à l'oisiveté, à la débauche, et l'ar-

gent fut bientôt dépensé. Alors je m'associai avec des joueurs et des escrocs de tout genre, et dont mon camarade ici présent était le chef; et je peux le remercier de bien des escroqueries qu'il m'a procurées. A peine avions-nous établi à Londres ce tripot de jeu, dont je viens de vous parler, que nous fûmes décriés : alors nous décampâmes avec tout ce que nous pûmes attraper. Lowther avait formé le projet d'enlever une riche héritière ; vous pouvez, monsieur, vous rappeler les circonstances de cette affaire. Il était avec la dame dans le carrosse, et c'était moi qui courais pour faire préparer les relais. Vous délivrâtes la dame, mais nous revînmes sur nos pas ; et, voyant que notre proie nous était échappée, nous vous aurions probablement

bablement assassiné sans quelques voyageurs qui vinrent à votre secours. Lowther vous avait reconnu au moment où vous étiez monté dans le carrosse ; et, comme vous aviez toujours été son mauvais génie, il avait résolu de se débarrasser de vous. Après le secours que vous aviez donné à la jeune dame, tout notre plan était manqué ; nous savions que la justice nous poursuivrait, et nous crûmes prudent de prendre parti avec la flotte qui allait au Cap. Enfin vous l'emportez encore une fois sur nous ; et pour moi, qui suis las d'une misérable vie de crimes et de désordres, je ne souhaite de la conserver que pour contribuer, si je peux, à vous faire retrouver votre famille, qui, j'en suis sûr, par ce que j'ai vu de votre malheureuse mère,

ne peut être que des plus distinguées.

— Eh quoi, dit Smith avec empressement, n'avait-elle ni portefeuille, ni notes ? — Nous avons tout détruit, reprit-il, excepté les effets de valeur, qui consistaient particulièrement en diamans. — Ainsi il n'en reste absolument rien, demanda notre jeune homme, autre que ce petit crucifix d'ivoire ; et il le tira de son sein en informant cet homme de la manière dont il était tombé dans ses mains. — La peur d'être découverts nous a fait brûler toutes les bagatelles, jusqu'à ses habits ; il n'y eut que son anneau de mariage que nous ne pûmes lui ôter, et comme il était d'or tout uni, nous prîmes le parti de le laisser enterrer avec elle. — Le jeune

homme poussa un soupir, désespérant de retrouver jamais la trace de sa famille. Il s'informa de ce qu'était devenue la femme de cet homme, et il sut qu'elle était morte. Là se bornèrent les recherches de notre héros sur ses parens.

Le vent était favorable; ils touchèrent bientôt le Cap. Le capitaine du vaisseau tint sa parole à notre héros, et, en outre, il lui promit que cet homme, qui se repentait véritablement, et à qui il avait donné de l'emploi dans son vaisseau, serait libre de le suivre en Angleterre, s'il pouvait lui être utile à découvrir sa famille. Pour l'autre coquin, Lowther, il prit soin lui-même qu'il ne fût plus dans le cas de nuire à la société.

CHAPITRE XXXI.

Le malheureux que Smith avait secouru si à-propos dans le vaisseau corsaire, se nommait Brown; il le supplia maintes et maintes fois de lui permettre de l'accompagner comme domestique. Notre héros lui dit de bonne-foi que sa fortune ne lui permettait pas d'avoir un domestique à ses gages. Le pauvre garçon ne voulut absolument pas le quitter; il s'enrôla dans le même régiment que Smith, qui, dans la suite, le prit pour son valet. A la vérité, c'en était un assez singulier: un paysan, depuis peu métamorphosé en matelot, et tout-à-coup devenu soldat, ne pouvait faire qu'un valet maladroit; et cependant sa bonne

volonté réparait tout ce qui lui manquait. Brown avait tant de zèle, que son maître fut très-satisfait de lui, qu'il gagna sa confiance, et qu'il se trouva très-content dans sa nouvelle servitude. Quant à Lowther, ce scélérat déterminé fut condamné aux galères pour piraterie ; son complice, à la prière de Smith, et en faveur de son repentir, eut la permission de servir sur une frégate.

Smith ne fut pas plutôt arrivé au Cap, que son procès lui fut fait par un conseil de guerre, pour s'être absenté de son régiment. Il fut déclaré coupable, suspendu de son grade dans l'armée, et mis en prison ; puis amené dans les vingt-quatre heures pour recevoir sa sentence. Alors le président lui déclara qu'en faveur de ses lettres de

recommandation, et particulièrement des excuses alléguées en sa faveur, de sa promptitude à réparer sa faute, en rejoignant le régiment, de sa bonne conduite en quittant l'Angleterre, et sur-tout de la rare valeur qu'il avait montrée à bord du vaisseau, et dont le capitaine avait rendu compte dans les termes les plus honorables ; par toutes ces considérations, le conseil avait jugé à-propos de lui remettre toute autre punition ; de le réintégrer dans son grade, et dans la place dont il jouissait auparavant : c'est avec le plus grand plaisir, ajouta le président, que je vous rends cette épée, dont vous avez fait un si noble usage.

Ainsi se termina cette affaire si malheureuse. Notre héros, aimé des soldats, considéré des officiers,

jouissait d'une satisfaction qu'il n'avait pas goûtée depuis longtemps; et si ce n'eût été le souvenir de lady Swain, qui se présentait souvent à son esprit, peu de jeunes gens eussent pu se dire plus heureux. Son nouveau domestique gagnait tous les jours dans sa confiance et dans sa faveur ; la reconnaissance était innée chez Brown, et cette qualité était encore soutenue et portée au plus haut dégré par l'éclat des vertus de son maître. Smith remplissait les devoirs de son état avec une persévérance infatigable; et il n'eut pas été trois mois au Cap, qu'il en fut récompensé : il obtint une compagnie. A la vérité cet enjouement, cette agréable facilité, cette gaîté franche et spirituelle qui brillaient autrefois dans ce jeune homme,

avaient bien moins de vivacité ; mais ils avaient fait place à un à-plomb, une ardeur pour le travail, qu'il avait méconnu dans ses dernières années. Le capitaine Smith se levait très-matin, et quand il n'était pas occupé des affaires du régiment, il s'enfermait dans sa chambre, et s'appliquait sans relâche à ses études. Les autres officiers voyaient bien qu'il était dévoré d'un chagrin secret ; et après quelques tentatives polies pour l'attirer à leur table et dans leurs parties de plaisir, ils y renoncèrent. Notre héros, toujours civil, poli, et obligeant pour tout le monde, gagnait tous les jours dans leur estime ; et, quoiqu'il eût peu d'intimes amis, il était chéri de tout le régiment. Son ardeur et son feu naturel n'étaient que cachés, ils

ne s'éteignaient pas. Dans une action il était comme un lion chassé de sa caverne, et dont le courage est doublé par la fureur; mais l'instant qui terminait la bataille, calmait toutes ses passions. La perte de sa plus chère espérance pesait alors entièrement sur son cœur. A chaque moment il se reprochait les folies qui l'avaient traîné au malheur. Il savait que c'était son défaut de résolution pour résister aux dissipations des plaisirs, qui avait été son écueil; mais, au moins, si Smith était victime de ses vices, il n'avait pas, comme tant de jeunes gens, la faiblesse et la folie d'avancer toujours dans la même carrière, et de chercher un remède dans les sources du mal. Il avait sucé le poison du monde, mais du moins il ne pré-

tendait pas s'en nourrir ; non , il voyait son erreur ; il avait la bonne-foi de confesser ses torts , et le noble courage de changer de conduite.

Le capitaine Smith alors écrivait le plus souvent qu'il pouvait à M. Freeman , et recevait de ses lettres. Il avait appris la mort du fils aîné du duc , et que son ami le lord Edouard était devenu , par cet événement , héritier du titre de son frère , et de tous ses biens : ainsi il était marquis de Derrhy. Mais cet accroissement de grandeur et de fortune , n'avait altéré en rien son attachement pour l'aimable Marie Rosier ; et Smith , par la dernière lettre de M. Freeman , avait appris avec bien du plaisir que le duc , enchanté du mérite et des vertus de miss Rosier , avait

donné son consentement à ce mariage. Il reçut aussi une lettre de sir Harry Valence, alors au Bengale ; il se proposait de retourner dans peu en Angleterre, et il comptait s'arrêter quelque temps au Cap. Il avait aussi reçu une lettre de Wiffle ; lettre curieuse par son ridicule, car elle était écrite dans son style ordinaire. Wiffle, entr'autres choses, lui apprenait l'issue du procès de Marmaduke avec son domestique.

Marmaduke, avec sa confiance ordinaire, s'était présenté devant les juges, après s'être vanté partout en avance d'un succès dont il ne doutait pas. Mais tous les moyens qu'il avait pris avaient tourné contre lui, par la finesse des gens à qui il avait affaire.

Il avait eu recours à un procu-

cureur artificieux et chicanier ; la mauvaise réputation de cet homme très-connu avait beaucoup nui à sa cause, particulièrement dans l'esprit du juge. Son avocat, un des plus célèbres, avait tellement dénaturé la simplicité du fait, pour faire briller son éloquence, que les jurés avaient perdu le fil de la narration, dans les métaphores et les fleurs de rhétorique dont elle était chargée. L'avocat adverse, au contraire, avec une candeur affectée, avait beaucoup intéressé le jury ; et les dépositions très conformes de deux témoins avaient achevé l'illusion. « J'étais à l'audience, ajoutait » Wiffle dans sa lettre ; et je » veux vous donner une idée de » l'ingenuité d'un avocat : mes- » sieurs du jury, dit le défenseur

» du domestique, l'illustre avocat
» de notre partie, à l'éloquence
» de qui je ne reproche que de
» n'avoir pas une cause plus juste,
» s'est attaché à infirmer le témoi-
» gnage de deux hommes, en allé-
» guant que ce sont deux cochers
» de fiacres. Il est vrai, messieurs,
» qu'un des témoins est aux gages
» d'un autre ; c'est un tort de la
» fortune, et ce n'en est pas un à
» lui reprocher. Mais il n'en est
» pas moins domicilié ; c'est un
» citoyen de la première cité du
» monde ; un citoyen de Londres:
» un anglais, né et élevé en An-
» gleterre ; et quel plus beau titre
» aucun de nous, messieurs, peut-
» il produire ? L'autre, nous pou-
» vons le dire, présente les mêmes
» titres, et plus encore, le fiacre
» qu'il mène est à lui. Il est vrai

» que c'est avec son carrosse qu'il
» gagne honnêtement sa vie ; mais
» messieurs, de combien d'autres
» ne doit-on pas en dire autant ?
» Voyez un médecin ; n'est-ce pas
» pour le même objet qu'il en a
» un ? Soyez sûr que s'il descen-
» dait de son carrosse, il n'aurait
» bientôt plus le moyen d'en avoir
» un. Qu'est-ce qui donne l'agilité
» à tel maître à danser ? Qu'est-ce
» qui a fait la célébrité de ses con-
» frères, le maître d'armes et le
» musicien ? leurs carrosses, mes-
» sieurs, leurs carrosses : ôtez-leur
» leur carrosse, vous leur ôtez
» leurs écoliers. Ne vous laissez
» donc pas surprendre, messieurs
» du jury, mais attachez-vous
» simplement au fait ; vous en
» verrez l'énormité, l'infamie, la
» cruauté. Tout mon sang se glace

» lorsqu'il faut vous parler de la
» tyrannie effrénée de ce jeune
» homme indomptable, M. Mar-
» maduke Pendragon. Que sont
» les domestiques ? &c. ; là, je
» fus appelé par quelqu'un qui me
» demandait, et malheureusement
» j'ai perdu le reste du discours ;
» seulement, ce que je peux vous
» dire, c'est qu'il a fait une telle
» impression sur le jury, sur-tout
» lorsque l'orateur a fait valoir la
» forte circonstance de la fille du
» portier, que Marmaduke a été
» condamné à cinq cents livres
» sterling de dommages et intérêts,
» et aux dépens, &c. &c., qui sont
» estimés autant ; de sorte qu'il
» en coûtera mille à notre ami. »

Je ne parle point de la conduite militaire de Smith, et de ses succès ; je dirai seulement qu'il avait été

chargé d'expéditions de confiance et lucratives, qui l'avaient mis en état de faire passer en Angleterre les sommes qu'il y devait. Je me bornerai à cela ; le reste ayant moins de rapport à sa personne, qu'aux affaires publiques, je le passe sous silence pour ne pas grossir ce volume.

Par la même raison, je ne donne pas les détails de la bonne conduite de son ami, sir Harry Valence, aux Indes orientales ; mais je dirai pourtant qu'environ un an et demi après que notre héros eut quitté l'Angleterre, sir Harry, en revenant, le joignit au Cap. Il y passa trois mois ; et, comme ses affaires ne lui permettaient pas de s'arrêter plus long-temps, il cherchait un vaisseau pour repasser en Angleterre, quand le Gouverneur, qui

voulait

voulait donner au Ministre une connaissance claire et certaine de sa position au Cap, jetta les yeux sur Smith, comme l'homme le plus propre à remplir ses vues. Le vaisseau qui devait le transporter était commandé par le capitaine Clarenden, qui était nouvellement arrivé des Indes orientales.

CHAPITRE XXXII.

Enfin le temps était arrivé où notre héros devait revoir son pays natal. Sir Harry avait un grand désir de revenir avec lui, mais la répugnance qu'il sentait à demander une grace au capitaine Clarenden, y mettait obstacle ; l'entremise d'un ami commun tel que Smith, leva toutes les difficultés.

Monsieur Clarenden ne manquait à aucune des attentions obligeantes qu'un capitaine de vaisseau peut avoir pour des passagers ; et sir Harry était fort content de lui. Mais il y eut une autre cause qui, avant la fin du voyage, unit d'une étroite amitié ces deux hommes, auparavant rivaux. Le capitaine

Clarenden avait une sœur, nommée Julie, qui avait été mariée extrêmement jeune à un gentilhomme fort riche dans les Indes orientales. Aussi-tôt après son mariage, il avait emmené sa femme dans les Indes. Il se proposait d'y rester trois ans pour terminer ses affaires, et de transporter toute sa fortune en Angleterre. Il mourut environ deux ans après, et laissa à sa veuve la plus grande partie de ses biens. Le capitaine Clarenden était arrivé à Madras quelques mois après la mort de M. Meyner, précisément dans le temps que sa sœur se disposait à retourner en Angleterre. Elle s'estima heureuse de trouver la protection d'un frère qu'elle aimait, et elle l'accompagna au Cap. Elle y attendit bien volontiers que sa frégate eût des ordres pour l'An-

gleterre. On ne peut guères supposer que mistress Meyner, mariée à dix-sept ans, à un homme de près de cinquante, qui avait passé la plus grande partie de sa vie dans les Indes, ressentît un chagrin bien vif de sa perte. Sir Harry, qui depuis long-temps était guéri de sa passion pour miss Maitland, fut frappé de la beauté de la jeune veuve. Toutes les fois qu'il parlait de la belle Julie, ses traits reprenaient leur ancienne vivacité; toute cause d'inimitié avec son frère cessait; et, de jour en jour, plus charmé de la douceur de son caractère, il fit tous ses efforts pour lui plaire; et ses soins ne furent pas infructueux : de sorte qu'avant la fin du voyage, ils n'attendaient plus pour terminer que le moment où ils toucheraient l'Angle-

terre. Sir Harry ne dissimulait pas son premier amour pour miss Maitland, mais il assurait qu'il ne songeait plus à elle. Tandis que je suis sur ce sujet, je vais terminer ce qui a trait à cette histoire, pour que celle de mon héros ne souffre plus d'interruption. En arrivant en Angleterre, le vaisseau du capitaine Clarenden, de compagnie avec un vaisseau marchand, prit terre au port de Bristol. Smith ne manqua pas cette occasion de remonter la Saverne, et de débarquer sous les murs de Saint-Donats. Ainsi sir Harry et Smith se separèrent avec des assurances réciproques de la plus sincère amitié, et de la plus parfaite estime. Notre capitaine vit avec un plaisir extrême que l'attachement de son ami était payé de retour; il se rendit volon-

tiers aux pressantes invitations de les rejoindre tous à Londres.

Aussi-tôt que sir Harry fut en Angleterre, son premier soin fut d'aller avec Clarenden et sa sœur, visiter le château de leur père, dans le Berksire. Là, il reçut la main de la jeune et aimable veuve. Les nouveaux mariés partirent aussi-tôt pour Londres ; et le capitaine Clarenden promit de les joindre dans la semaine suivante, à la maison de sir Harry.

A son arrivée, sir Harry dit au capitaine Clarenden : — J'ai de grandes nouvelles à vous apprendre de miss Maitland ; cette charmante demoiselle est devenue par la mort de son oncle et de son cousin, héritière de leur titre et de leur fortune : elle est maintenant comtesse de Roxboroug, et

en jouissance de tous ses droits. Nous avons eu hier le plaisir de nous trouver avec elle par hasard chez la tante de Julie, avec la sœur de sa mère, à qui elle a assuré une fortune très-honnête. — Le capitaine Clarenden fut si surpris qu'il ne put répondre un mot. — Je vous assure, mon frère, dit lady Valence, qu'elle est plus belle que jamais. — Elle s'est beaucoup informé de vous, ajouta sir Harry; j'ai saisi cette occasion, en présence de ma chère Julie et de votre tante, pour lui renouveller mes excuses, et solliciter mon pardon: non seulement je l'ai obtenu, mais elle nous a promis de venir nous voir ce matin. — Le capitaine Clarenden, que le commencement de ce discours avait d'abord allarmé, ne put alors cacher son agitation.

— Mes amis, dit-il, il faut donc que je me hâte de sortir ; je ne peux plus avoir aucune espérance, et la vue de miss, — je veux dire la comtesse de Roxboroug, ne peut que rallumer une ancienne flamme..... Adieu, je vous souhaite le bonjour; vous me reverrez à dîner. — Comment, Clarenden, reprit sir Harry en riant, vous ferez cette impolitesse ? sur ma vie, nous ne le souffrirons pas. — Dans ce moment, un grand coup à la porte annonça la jeune comtesse. Je n'entreprendrai ni de dépeindre le trouble que son arrivée excita dans l'amoureux capitaine, ni de cacher l'agréable surprise que sa vue causa à la belle comtesse. Elle lui présenta sa main, avec toute l'affection et la franchise possibles ; elle lui donna toujours le titre charmant pour lui,

lui, de son ami, et le félicita sur son heureux retour. Le capitaine Clarenden était ravi; jamais, dans l'état de détresse où elle s'était trouvée, elle ne l'avait traité avec la moitié de cette bonté : il n'y avait que la connaissance de son haut rang qui l'empêchât de tomber à ses pieds, et de lui déclarer, encore en ce moment, que jamais il n'avait adoré qu'elle. Sir Harry, qui souhaitait qu'il en vînt à cette déclaration, sortit de la chambre avec sa femme; et le capitaine eut à peine commencé à la féliciter de la haute fortune où un heureux événement l'avait portée; à peine y avait-il ajouté l'expression de la joie qu'il en ressentait pour elle, souvent interrompue par celle d'un amour respectueux et sans espérance, que la comtesse lui tint ce

discours : — Capitaine Clarenden, je n'ai pas le moindre doute de la part que vous prenez à mon bonheur, et jamais, non plus, je n'oublierai la générosité des offres que vous m'avez faites quand ma situation était si inférieure à la vôtre. Alors, je n'aurais pas voulu que mon indigence fût un obstacle à vos espérances naissantes ; mais, maintenant..... elle hésita. Le marin, au comble de la joie, lui épargna toute autre explication. — Eh quoi, lui dit-il dans son ravissement, pourriez-vous maintenant, unique idole de mon ame, pourriez-vous encourager ma présomption, si j'aspirais encore à votre main ? la comtesse de Roxboroug voudrait-elle ?..... — Tout obstacle est écarté maintenant, dit-elle, capitaine ; et comme je

vous préfère à qui que ce soit, si votre estime pour moi est toujours la même, aucune modestie déplacée ne m'empêchera d'en faire un libre aveu. — Il serait trop difficile de trouver des termes qui exprimassent les transports de cet aimable jeune homme ; je me contenterai de dire qu'avant un mois il épousa la comtesse.

La fortune de la comtesse de Roxboroug est immense ; sa naissance la surpasse encore, et sa beauté est au-dessus de l'une et de l'autre ; mais, ce que rien ne pouvait égaler, c'est sa bonté. Puisse le généreux capitaine jouir longtemps de son bonheur ! c'est la noble, la juste récompense de son amour, de sa constance, et de ses vertus.

CHAPITRE XXXIII.

Il était nuit quand le vaisseau que montait notre jeune capitaine, mouilla au rivage de Cambrian ; la pâle lueur de la lune éclairait un peu la route qu'il connaissait si bien.

Quand notre héros se trouva sur le penchant du roc de Saint-Donats, il éprouva dans tous ses sens un ravissement inconnu. Ce séjour de son enfance lui rappelait les purs et innocens plaisirs de cet heureux temps où, libre de tous les soucis qu'il avait trouvés dans le grand monde, il recevait de la bouche de M. Freeman lés leçons de la plus pure vertu ; de M. Freeman, qui était pour lui plus qu'un père, qui avait développé et formé son esprit grossier et sans culture,

et qui, enfin, l'avait arraché du gouffre de sa destruction. Le souvenir de cet horrible crime, dont il avait osé former le projet impie, et qu'il avait presque exécuté, remplissait toujours son ame d'un effroi religieux, et de la reconnaissance la plus parfaite. Il en était occupé en descendant du bateau que le capitaine du vaisseau marchand avait envoyé pour le mettre à terre avec son fidèle domestique; et en mettant le pied sur la rive il rendit grace à Dieu, et prononça dans son cœur une prière fervente, quoique intérieure. Plein de ces pensées lugubres, il montait la colline du côté du château: il avait laissé tout son gros bagage chez un pêcheur, auprès du rivage, et le fidèle Brown marchait à côté de lui, chargé d'un petit porte-

manteau. Tout était paisible autour d'eux ; pas une feuille ne remuait; pas un nuage n'obscurcissait le ciel. Le doux murmure des eaux ne faisait que plus fortement ressortir le silence général : l'astre tranquille de la nuit semblait personnifier le calme. Tout-à-coup, les pas d'un homme frappent l'attention de notre héros : — Brown, dit-il, attends ; regarde : tiens, voilà le spectre du puits. — Bon Dieu ! délivrez-moi, répondit son compagnon, épouvanté, en laissant tomber son porte-manteau, et mettant par instinct la main sur la garde de son épée. La figure parut entendre la conjuration, et ralentit sa marche en appercevant des étrangers. Notre héros, qui en était assez près, apperçut clairement un bandage sanglant qui ceignait sa

tête, et que la lune rendait parfaitement visible. — Si tu es un esprit de l'autre monde, dit-il, je te conjure, au nom du Dieu tout-puissant, de nous dire qui tu es, et pourquoi tu sors de ton repos pour visiter ces lieux ? Le spectre était alors tout près des buissons qui entouraient le puits ; et, se retournant du côté de la voix, il prononça lentement ces mots d'un ton creux, mais distinct : — Je suis le seigneur légitime de ces domaines; je ne fais de mal à personne, et je n'occupe qu'une petite portion de ce qui m'appartient. — Aussi-tôt il disparut dans les ombres, et laissa notre héros plus étonné que jamais. Brown, pâle, et rempli d'une terreur qu'il n'avait jamais connue, était cloué sur la place, les cheveux hérissés, tout-à-fait hors de lui ;

mais, pourtant, un instinct d'habitude lui avait fait tirer son épée, dont son bras n'était pas en état de faire usage. — Viens, lui dit Smith, il n'y a pas de danger, et il est parti. — Vous savez, monsieur, que je ne crains pas le danger, répliqua l'autre, mais je ne peux pas m'empêcher de craindre le diable et tout ce qui vient de lui; ce n'est pas que je veuille rien dire contre l'honnête monsieur qui était là tout-à-l'heure, ni qu'il ait quelque chose de commun avec le diable; mais..... — Allons, continua son maître; ramasse le porte-manteau, nous voilà tout-à-l'heure dans le château : il n'entre jamais dans le bâtiment. — Cette nouvelle fit grand plaisir à Brown; il marcha tout auprès de son maître, et son épée toujours à la main. Lorsqu'ils furent

au bout des buissons, notre héros s'arrêta encore ; il voulut un moment suivre le spectre, mais les défenses générales de M. Freeman lui revinrent à l'esprit, et la volonté du vicaire de Saint-Donats était une loi aussi sacrée pour Jack-Smith, écuyer, capitaine de cavalerie, qu'elle l'avait été pour le petit Jack Smith, enfant de la charité. Comme il était occupé de ces pensées, son compagnon, qui commençait à se remettre de son effroi, s'arrêta un moment pour le porte-manteau, en voyant briller quelque chose, à peu de distance ; il le ramassa, et dit à son maître : — Monsieur, vous aviez laissé tomber le petit crucifix que vous portez toujours. — Comment ? dit Smith ; en effet, je l'avais laissé tomber : j'ai eu aujourd'hui un

plus juste sujet de crainte que toi. — Ils se remirent en marche, et bientôt ils arrivèrent au château.

Faut-il rendre les transports de joie avec lesquels les deux amis s'embrassèrent ? ou bien pourrais-je dire à qui cette réunion fut plus agréable ? Après bien des félicitations mutuelles, Smith raconta la circonstance du spectre, qui venait de leur apparaître. — J'étais sur le point de perdre mon petit crucifix d'ivoire, dit-il en finissant ; Brown l'a ramassé près de l'endroit où la figure s'est perdue dans les buissons ; comment a-t-il pu tomber ? Mais, ajouta-t-il, qu'est-ce que cela veut dire ? assurément je le sens là dans mon sein ; et en même-temps il le montra encore attaché au cordon qu'il portait autour de son cou. Puis, cherchant aussi tôt

dans sa poche, il en tira celui que Brown avait ramassé. Ces messieurs les examinèrent tous les deux avec la plus grande attention, sans pouvoir y trouver la moindre différence ; ils les comparent maintes et maintes fois. Le cordon de soie noire qui tenait celui de Smith, était la seule chose qui lui fit distinguer le sien. M. Freeman avait remarqué bien des fois la perfection du travail de celui que Smith portait ; il était bien persuadé qu'il n'y avait pas d'artiste en état d'en faire une copie parfaite ; mais, ici, tout-à-coup, et de la façon la plus étrange, il s'en trouvait un autre exactement semblable. Il était évident que le dernier crucifix n'avait pas été longtemps exposé près des buissons ; il n'avait pas la moindre poussière, et il n'y avait personne dans le voi-

sinage, qui fût dans le cas d'avoir un tel bijou. Enfin, il semblait que tout se réunît pour faire croire qu'il appartenait au spectre ; mais chacun de ces messieurs, sans entrer dans aucune discussion métaphysique, songeait en lui-même qu'il était fort étrange qu'un être aërien, et qui n'avait rien de commun avec les habitans de la terre, quelque raison qu'il eût de venir habiter momentanément notre globe, portât avec lui des choses de ce monde. Ces messieurs, sans pouvoir percer ce mystère, étaient près d'aller se reposer, quand M. Freeman demanda à Smith encore un moment. — Il faut que je vous dise encore un mot sur une autre affaire que j'oubliais presque : il s'agit de miss Modeley, — Smith, allarmé d'abord, rougit en enten-

dant ce nom trop cher à son cœur, et poussant un profond soupir : — Ah ! répondit-il, vous voulez dire lady Swain ; j'espère qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux ?

— Rien du tout, répliqua M. Freeman ; miss Modeley est en parfaite santé, et quoique je ne prétende vous donner aucune espérance, je crois que vous n'en serez pas moins heureux d'apprendre qu'elle n'a jamais été lady Swain, ni cessé d'être miss Modeley. La nouvelle que vous avez vue dans les papiers, n'y avait été insérée que pour faire penser le monde à son mariage avec sir Alexandre, et peut-être par là en hâter l'événement.

— Oh ! monsieur, dit Smith ; depuis quand savez-vous cela ? Qui est-ce qui a fait insérer l'arti-

cle ? Et le mariage avec sir Alexandre est-il rompu ?

— Tout ce que je peux vous dire, répondit M. Freeman, c'est qu'on croit généralement sir Alexandre l'auteur de l'article ; je pense que le mariage est rompu, et je n'ai appris tout cela qu'un peu avant la réception de la lettre où vous me mandiez votre espérance d'être bientôt envoyé en Angleterre. Je n'ai plus rien à vous dire maintenant ; bonsoir. Je vous ai un peu retenu ; vous en allez peut-être dormir un peu moins long-temps, mais je ne pense pas que vous en dormiez plus mal. — Ces messieurs se séparèrent, et Smith monta à sa chambre plus gaîment qu'il n'avait fait depuis long-temps.

Tout ce qui venait de se passer,

tout ce que Smith venait d'apprendre, était trop surprenant, trop surnaturel pour laisser à son esprit un moment de liberté. La lune brillait de tout son éclat : il se sentait une impossibilité de dormir ; il éteignit sa lumière, approcha une chaise de sa fenêtre, et se livra tout entier à la douce pensée, que l'idole de son cœur, miss Medeley, était toujours libre. Il était si absorbé dans ces agréables idées, qu'il fut plusieurs minutes sans voir le spectre du puits, qui allait et revenait dans sa route ordinaire. Il l'apperçut enfin, et l'observa attentivement. Alors il vit distinctement qu'il avait les yeux baissés à terre, examinant de très-près le terrein, tournant tous les coins ; quelquefois il s'arrêtait, tantôt il revenait sur ses pas,

tantôt il allait en avant. Cette façon de marcher était différente de celle qu'il affectait toujours ordinairement. Il suivait son chemin, ne revenait sur ses pas que plusieurs heures après, et le plus souvent même il ne paraissait plus de la nuit. Smith ne doutait pas qu'il ne cherchât le crucifix, et à chaque moment il se confirmait de plus en plus dans l'idée qu'il appartenait au spectre.

Après avoir bien examiné le fantôme quelque temps, il descendit à la chambre de M. Freeman. Il frappa doucement à la porte; M. Freeman s'éveilla et demanda qui c'était : puis il lui ouvrit. Notre héros lui fit part de ce qu'il avait vu, et lui demanda s'il ne trouverait pas mauvais qu'il allât seul à la rencontre du fantôme, pour tâcher

cher de lui parler. — Je ne puis, monsieur, lui dit-il, me persuader que ce soit un être surnaturel; je ne doute pas que le crucifix ne soit à lui, et si j'allais seul le lui rendre, peut-être qu'il ne m'éviterait pas.— M. Freeman y consentit, en l'avertissant qu'il se tiendrait près de la fenêtre, à portée de tout voir, et d'aller à son secours, en cas qu'il en eût besoin. Le capitaine Smith fut bientôt dans le chemin; il se cacha derrière un gros arbre, pour laisser approcher le spectre jusqu'à l'entrée du sentier. Quand il fut à sa portée, il marcha droit à lui. Le spectre s'arrêta : — Téméraire, lui dit-il, garde-toi de retenir mes pas; sache qu'il y va de ta vie, et qu'elle est en mon pouvoir. — Smith, qui s'était arrêté au premier mot, lui répondit : — Qui

que vous soyez, je ne viens pas ici pour vous nuire ; mais une circonstance étrange me fait souhaiter de vous parler. Après vous avoir rencontré ce soir, mon domestique a trouvé un crucifix d'ivoire. Trompé par sa parfaite ressemblance avec un autre qui m'appartient, je l'ai emporté au château, sans m'apercevoir de ma méprise. Depuis, je vous ai vu par ma fenêtre dans la situation de quelqu'un qui cherche un objet perdu : et c'est là ce qui m'amène.

— Ce crucifix est à moi, répliqua le spectre d'une voix moins lugubre ; êtes-vous un homme d'honneur, ajouta-t-il d'un ton emphatique : puis-je me fier à vous ?

— Je ne crois pas que ma conduite donne une autre opinion de moi, répondit notre héros ; je suis

ici sous l'habit militaire, mais mon épée est dans son fourreau : mes intentions ne sont ni de vous nuire, ni de vous tromper. — Pardonnez-moi donc, lui dit l'autre avec chaleur ; pardonnez-moi un moment de doute, et écoutez en peu de mots mes motifs pour un genre de vie qui doit vous sembler si étrange. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne suis pas un esprit ; le bandeau qui ceint ma tête, est une allusion à un vieux conte sur le château, et je n'ai pris ce parti que pour traîner les restes d'une malheureuse vie dans ce lieu solitaire, à l'abri des persécutions. Je m'en repose sur votre honneur pour ne point divulguer mon secret, et je vous remercie de me rendre un bijou plus précieux pour moi que la vie. — J'éprouve,

dit notre héros, un sentiment en votre faveur, qui m'intéresse trop à votre sort pour vous laisser ici. M. Freeman, le digne ministre de ce lieu, est le seul qui sache que je vous parle ; je vous réponds de son secret comme du mien. Mon domestique, qui était avec moi quand je vous ai rencontré hier, est pleinement convaincu que vous n'êtes pas un mortel. Mais, ne puis-je vous prier de me faire part des infortunes qui vous ont réduit à vous séparer de la société des hommes ; je peux vous promettre ici, au nom de M. Freeman comme au mien, un secret et une fidélité éternels sur le dépôt sacré que vous nous aurez confié. — La personne se tut un moment, et lui dit : — Je vous crois, et je vous satisferai.

— Mais, quand? et où? Paraissez-vous en plein jour, et sous un autre habit?

— Sans doute, répliqua l'autre; j'ôte ce bandeau sanglant et tout cet appareil, et je parais comme un autre homme.

— Eh bien, voulez-vous vous donner la peine de venir au château, et demander M. Freeman?

— J'irai, demain, à onze heures. —

Ils se dirent adieu de part et d'autre; l'étranger, après avoir pris son crucifix, retourna au puits, et Smith au château. M. Freeman, de la fenêtre de sa chambre, était témoin de la manière pacifique dont se passait l'entrevue. Quand notre héros rentra, il vint au-devant de lui: — Eh bien, lui dit-il, nous rapportez-vous des parfums

du paradis, ou des vapeurs empestées de l'enfer ?

— C'est de quoi vous jugerez vous-même, monsieur.

— Comment cela ?

— Demain, le spectre du puits nous fera l'honneur de venir nous voir à onze heures, et il nous a promis un régal aërien, qui satisfera vos appétits les plus gloutons et les plus recherchés. —

M. Freeman sourit. Smith lui rendit toutes les particularités de son entretien, et remonta à sa chambre.

Il se mit au lit, mais il n'y ressentit pas les influences du dieu de l'oubli ; les heures du sommeil s'écoulèrent lentement sans qu'il fermât les yeux. Tous les événemens précédens se retracèrent agréablement à son imagination ; et le tableau le

plus charmant qui s'y présenta, fut celui de son Élise, dans toute sa beauté, ranimant son cœur en y rapportant une espérance si chère, et qui en avait été si longtemps bannie. Ce fut avec le plus grand scrupule qu'il fit une recherche sévère de la dernière partie de sa vie, depuis qu'il avait quitté l'Angleterre, et sa conscience souriait à cet examen ; mais toujours sa reconnaissance éclatait envers la puissance invisible qui dirige tout, et qui l'avait sauvé de sa perte éternelle. Enfin il se livra au repos ; son sommeil fut court, mais il fut doux, et le lendemain il s'éveilla reposé et plein d'une nouvelle vigueur.

CHAPITRE XXXIV.

Il est naturel de penser que M. Freeman et le jeune capitaine étaient fort inquiets de la visite que devait leur faire leur étrange connaissance. Smith semblait craindre que l'horloge du château ne sonnât jamais onze heures ; et M. Freeman n'était pas cinq minutes sans tirer sa montre. Enfin l'heure indiquée sonna, et aussi-tôt un étranger demanda M. Freeman, et fut introduit dans la chambre où il était avec Smith. A son arrivée, tous les trois donnèrent des signes d'une émotion visible. Smith, allant au-devant de lui, lui dit : — Je présume que monsieur est la personne qui m'a promis cette nuit de nous faire l'honneur de

nous

nous voir? — L'autre, qui était évidemment le plus affecté, répondit que oui; et M. Freeman, lui ayant présenté un siége, le pria de s'asseoir. L'agitation de l'étranger croissait si sensiblement, que M. Freeman le pressa de prendre quelque cordial. Il répondit que bientôt il serait mieux, et qu'il accepterait volontiers un verre de vin. Les yeux de Smith ne pouvaient se détacher de sa nouvelle connaissance; c'était un homme d'une figure très-agréable, parfaitement bien mis, une phisionomie pleine d'expression, à laquelle pourtant le chagrin donnait quelque chose de sombre. Il paraissait avoir quarante-cinq ans, quoique des cheveux longs et blancs comme la neige, et sa barbe coupée, mais non rasée, lui donnassent d'abord

l'air plus âgé. Nos deux messieurs ne purent s'empêcher de remarquer l'aisance et la dignité de son maintien et de ses expressions quand il parlait.

Après quelques mots d'une conversation générale, l'étranger s'adressant à Smith, lui dit : — Je vous ai déclaré cette nuit que j'étais le maître légitime de ce château, je vous le répète ; le récit de mon histoire vous rendra cela plus intelligible. Sachez donc que je suis le fils aîné du duc de *** Je voyageai assez jeune en Angleterre ; pénétré, comme je l'étais, d'admiration pour ce pays, la terre natale de la liberté, je m'étais déjà déterminé à venir m'y établir pour le reste de ma vie. J'épousai même secrètement une anglaise, Éléonore Willis, petite nièce de Thomas

Gwvin, gentilhomme, le dernier propriétaire de ce château, qui l'ait habité. Mon infortunée épouse, par le défaut d'enfans mâles de cette branche, se trouva appelée à sa succession, et j'ai le droit de réclamer cette propriété pendant ma vie. M. Gwvin mourut la veille du jour où nous quittâmes l'Angleterre. Ma pauvre Nelly ne lui a pas de beaucoup survêcu; depuis à peu près le même temps, on m'a cru mort, et sir J. Morgan a pris possession du château, en vertu des droits d'une sœur cadette. Ainsi, vous voyez la justice de mes réclamations, si j'avais l'intention d'en faire : je reprends le fil de mon histoire.

Toutes les fois que j'ai eu occasion de résider en France, j'y ai été constamment l'avocat du peu-

ple contre la hauteur et l'esprit de domination de la noblesse, qui étaient si contraires à mes sentimens. Ce fut en vain que mes infortunés parens m'exhortèrent à prendre garde, et à ne pas répandre ce levain de licence, qui commençait à fermenter dans le peuple; je fermai l'oreille à leurs représentations, et je ne m'occupai que de la cause de la liberté. La jeunesse et l'impétuosité furent mes écueils. Je n'avais pas d'ami dans les hommes sages, qui pouvaient me démontrer que je me trompais. Je ne voyais que le bonheur de vingt-cinq millions d'hommes, et l'honneur d'avoir été un des premiers instrumens de leur félicité. Alors j'aidai de tout mon pouvoir à renverser les anciens principes, qui, disais-je, nous avaient tous entraînés par l'erreur

à l'oppression. Il est bien vrai pourtant que, dans ces commencemens, je n'avais pas conçu le moins du monde l'idée de détruire la puissance du trône en France. Quand j'y arrivai, après mon mariage, et que j'apperçus clairement les intentions perfides des meneurs, j'employai tous mes efforts à résister au torrent et à ses ravages. Dans le premier âge de la révolution, mon nom avait été proclamé en France, comme le soutien de la liberté ; et quand je revins d'Angleterre, les instigateurs des troubles, les chefs des révoltés s'attachèrent à moi, comme à leur champion; mais bientôt je les désabusai. Le malheureux roi ne conservait plus que le simulacre de la royauté, et se trouvait réellement prisonnier dans un de ses palais, soumis au pouvoir de

misérables, qu'une confusion vicieuse avait revêtus de l'autorité. Dès ce moment, je me dévouai à la délivrance de mon souverain, et à son rétablissement sur le trône de ses ancêtres. Je formai pour lui un plan d'évasion, et je servis personnellement dans son exécution; je courus moi-même à cheval pour avertir B... de son arrivée. Quel fut l'excès de notre désespoir, quand nous apprîmes que tout était perdu; que Louis avait cédé à son malheureux sort, et qu'il était retombé dans les fers, victime de son humanité.

Je rentrai encore en France; aussi-tôt je courus à ma femme, l'idole de mon cœur, déterminé à la faire passer en Angleterre, où je voulais déclarer mon mariage, et où je n'aurais pas eu à craindre

pour ses jours. Je voulais ensuite revenir tenter encore de secourir mes souverains ; mais, avant d'arriver à Paris, je reçus l'effroyable nouvelle de la mort de mes père et mère, le duc et la duchesse de... Ils avaient été massacrés dans un de leurs châteaux, par leurs propres paysans, par les mêmes hommes à qui ils avaient toujours prodigué des soins et des secours. Le Duc avait toujours été considéré comme le père des pauvres ; et ma respectable mère avait consacré sa vie entière à des actes de bonté et d'humanité. Mon sang se glace dans mes veines, quand je songe au monstre le plus infernal qui jamais ait souillé la terre. Mais, que dis-je ? hélas ! je crains trop qu'il ne lui reste encore bien des semblables. Ce scélérat, vomi de l'en-

fer, se mit à la tête des misérables effrénés. C'était un procureur, né, élevé et nourri dans le sein de notre famille, tiré de la domesticité par la générosité de mon père, qui l'avait d'abord fait son intendant. Ce monstre enflamma par ses discours une populace furieuse, et fut le premier à plonger un poignard dans le sein de son bienfaiteur. O mon Dieu! pardonnez-moi la colère à laquelle je m'abandonnai en recevant ces épouvantables nouvelles. J'allais au château de P..., celui que mon père habitait le plus volontiers, et où il venait d'être mis en pièces aux yeux de ma malheureuse mère, déchirée ensuite comme lui. Aussi-tôt je pressai ma marche. Le chef des assassins, suivi de ses complices, vint au-devant de moi à quelques milles du château. Mon

œil étincelant avait déjà démêlé l'infâme ; je m'élançai à cheval au milieu de la troupe. Je ne le perdis pas de vue un instant ; je l'atteignis, et lui plongeai dans le cœur mon épée jusqu'à la garde. —

Là, le duc s'arrêta ; la parole expirait sur ses lèvres, dans l'agitation de son ame, et il fut quelque temps sans pouvoir poursuivre ; enfin il reprit son discours : — J'étais bien monté, je m'éloignai à toute bride ; les misérables firent feu sur moi. Je reçus une infinité de coups, entr'autres un à la cuisse, dont je me ressentirai toujours. Couvert de blessures, je parvins pourtant à Paris. J'y avais laissé l'épouse que j'adorais, chez un ami à qui je pouvais me fier, et qui passait tellement pour démocrate, que je n'avais pas à crain-

dre chez lui les visites domiciliaires. J'y arrivai tard, déterminé à partir sur-le-champ pour l'Angleterre, avec ma femme et tout ce que je pus sauver de mon bien. Mais, le lendemain de mon arrivée, ma jambe était si enflammée par la fatigue du voyage, que le chirurgien craignait la gangrène. Il me prescrivit absolument le repos, sous peine de la vie ; et mon ami me promit un passe-port sûr pour ma femme, et de la conduire lui-même à Calais. J'oubliais une circonstance fort importante : c'est ce qui concerne le petit crucifix d'ivoire que vous avez trouvé cette nuit. L'artiste le plus habile de Paris, et qui était alors dans une des prisons, m'en fit deux semblables. — Monsieur, interrompit notre héros, qui ne put se retenir,

il faut qu'il en ait fait trois, car j'en ai un parfaitement semblable aussi, que je porte sur moi; et vous pouvez vous rappeler ce que je vous en ai dit cette nuit : c'est la parfaite ressemblance qui m'avait trompé, et qui m'avait fait prendre le vôtre pour le mien. — Peut-être bien, monsieur, reprit l'étranger, en avez-vous un à peu près semblable, mais, très-peu de temps après avoir fait les miens, le pauvre artiste périt sous le fer de la guillotine. Les quatre bouts des miens donnent par leur ombre l'exact profil du dernier roi de France, de la reine, du dauphin, et de l'adorable princesse qui leur survit, madame royale. Ils ont aussi quatre cavités secrètes, qui se ferment à vis, et qui contiennent des cheveux de ces quatre augustes

personnes.— Smith tira son crucifix de son sein, et tandis qu'il détachait le cordon de son cou, le duc resta comme immobile et frappé de cet objet si bien connu de lui. — Ce bijou, monsieur, dit ce jeune homme, avait été volé à ma mère, au moment de sa mort; elle mourut en accouchant d'un autre enfant, à un petit village dans le Wiltshire: hélas ! je ne l'ai connue qu'un jour. Elle était venue me reprendre dans un village près Glascowbury, où j'avais été élevé chez un paysan qui ignorait le nom de mes parens.—Glascowbury ! reprit l'étranger ; un paysan ! — Oui, continua le jeune homme ; ma mère m'emmenait avec elle à Londres, où mon père devait nous joindre; mais, elle mourut à Piltford presque subitement. J'ai été reçu par

la paroisse, et jamais je n'ai pu retrouver de mes parens que ce seul bijou. — Notre héros, en parlant, donna le crucifix au duc, qui écoutait attentivement le moindre mot, et qui, d'une main tremblante, ouvrant le premier secret, s'écria dans un ravissement inexprimable : grand Dieu ! vous êtes donc mon fils !

CHAPITRE XXXV.

Il serait difficile de dire qui fut le plus surpris de cette étrange découverte ; le temps et les circonstances lui donnaient trop d'évidence pour qu'il restât le moindre doute dans l'esprit du père. Quand des deux côtés ils furent un peu revenus de leur surprise, le duc continua :

— C'est de ma main que ce crucifix a été attaché au cou de votre malheureuse mère, quand nous nous dîmes un adieu, qui fut le dernier ; en retour, elle m'attacha elle-même celui-ci. Mon ami, chez qui j'étais resté à Paris, vit ma pauvre Nelly s'embarquer en bonne santé à Calais ; et à son retour, elle devait être bien près d'être

rendue à sa famille. Elle devait déjà avoir embrassé son fils, mais je lui avais défendu de me nommer à lui ; je me réservais le plaisir de lui faire connaître à-la-fois, son père et son rang. Je craignais depuis long-temps pour ma femme les dangers d'un plus long séjour en France ; elle était prête d'accoucher : je n'ignorais pas combien il était difficile d'y sauver sa tête, et je sentais que les soins qu'exige un petit enfant, en augmentaient les difficultés. Je sus que le vaisseau qu'elle montait, faisait voile pour Bristol, et il était convenu qu'elle prendrait là le coche de Londres, sans s'arrêter. A Londres, elle était sûre de trouver des amis et des parens ; et je lui avais promis d'aller la joindre aussi tôt que l'état de mes blessures me le permettrait.

Je la suivis quelques semaines après ; mais il me fut impossible de retrouver la moindre de ses traces depuis Bristol. A la vérité, j'allai à une petite auberge au village de Pilltfort, à l'occasion d'un avertissement inséré dans les papiers publics. On y annonçait qu'une jeune femme y était morte en accouchant ; mais la description que les gens de la maison m'en firent, et les habits qu'ils me montrèrent étaient si différens ; ils annonçaient si positivement une personne dans la dernière indigence, que je n'y pus trouver aucunes lumières sur le sort de ma Nelly. Je demandai l'enfant, qui, disait-on, voyageait avec elle. On me répondit que des personnes de Londres s'en étaient chargées. On me donna une adresse, mais elle

elle était fausse ; et prévenu comme j'étais, je fis peu de démarches.—

Smith l'informa encore qu'on l'avait trompé à cet égard ; il ajouta toutes les circonstances particulières qui étaient venues à sa connaissance. Il lui détailla les moyens qu'on avait employés pour empêcher que sa mère ne fût reconnue ; il ne manqua pas de raconter comment le crucifix était tombé dans ses mains ; et, enfin, la rencontre qu'il avait faite de celui qui tenait l'auberge dans ce temps. Il finit par dire que, de tous les riches effets que la malheureuse dame avait sauvés de France, il ne lui restait que le crucifix, et son anneau de mariage enterré avec elle. Quand Smith eut prononcé le mot d'anneau, le duc s'écria : — Quoiqu'il ne reste pas dans mon

esprit le moindre doute que vous ne soyez mon fils, je suis bien aise de la circonstance de cet anneau, qui ôtera jusqu'à la possibilité du moindre soupçon, car il s'ouvre; et mon nom avec celui de famille de ma Nelly, à jamais regrettable, et le jour de notre mariage, sont gravés dans l'intérieur: j'espère qu'il n'est pas encore trop tard pour le retrouver.— M. Freeman lui dit alors que dans peu de jours ils devaient aller près de Piltfort, voir un gentilhomme, maintenant colonel dans les armées, et qui dans l'origine était le premier instrument dont la providence s'était servi pour tirer Smith de l'obscurité où l'avait laissé la mort de sa malheureuse mère.

Le duc convint d'aller avec eux,

et continua ainsi sa narration : — Quand je vis que toutes mes recherches étaient absolument vaines ; qu'il m'était impossible de retrouver en Angleterre aucunes traces de mon adorable épouse, je voulus retourner en France, déterminé à prodiguer ma vie pour le service de mon souverain, et à le secourir enfin, ou à périr. Il serait superflus de vous raconter tous les moyens que j'employai : tous furent impuissans. Le parti du Roi était sans chef ; pas un homme n'osait se porter à une entreprise hasardeuse, mais tous se laissaient tranquillement traîner les uns après les autres au supplice de la guillotine : ce n'était que là qu'ils montraient du courage.

Les choses en vinrent au point qu'on fit ouvertement le procès au

monarque le plus humain qui jamais ait existé sur la terre. On lui imputa les crimes qu'il avait le plus en horreur ; et enfin il fut condamné à perdre la tête. Vous avez trop bien su toutes les circonstances de cette horrible exécution. Pour dernière ressource, j'étais convenu avec quelques autres amis, de suivre notre monarque à la place où elle fut faite ; et, là, de former un parti en sa faveur, mais je n'étais pas réservé à perdre la vie dans cette glorieuse entreprise. Je ne sais comment je fus découvert la veille, et aussi-tôt arrêté et emprisonné. Je n'ai pas été témoin du coup fatal, mais j'ai su depuis, qu'un seul de nous eut le courage de crier en faveur de son Souverain, et qu'il périt, en généreux martyr, assassiné par les misé-

rables dont il était entouré. Mon procès, si je puis me servir de cette expression, fut bientôt fait; on ne me laissa pas dire un mot pour ma défense, et je fus condamné à la guillotine : mon exécution ordonnée pour le lendemain.

N'ayant plus d'espérance de servir mon Roi et mon pays, je songeai à moi-même. Je voulus sauver ma vie, ou du moins ne la pas abandonner lâchement et sans efforts au fer des assassins. J'étais toujours prêt à l'exposer pour la cause de la vertu ; mais je reconnaissais que je n'avais pas le droit, quelqu'importune qu'elle me fût, de la quitter à mon caprice. J'étais regardé comme un criminel de la plus haute importance, et on m'avait jugé digne d'être offert comme une grande victime à l'amusement de

la populace. Je fus renfermé seul dans un cachot, et étroitement gardé. J'avais trouvé le moyen de conserver quelques diamans de grand prix ; je les offris à mon principal geolier, s'il voulait favoriser mon évasion. La richesse du présent le tenta : il accepta ; et, bientôt, déguisé en courrier national, j'arrivai à Calais. J'y trouvai deux anglais, avec qui je ne perdis pas de temps à délibérer. Nous nous emparâmes la nuit d'une barque ; nous hissâmes des voiles, et nous cinglâmes vers les côtes d'Angleterre, sans qu'aucun de nous connût la manœuvre. Le matin, au lieu d'appercevoir les rochers blanchâtres de l'Angleterre, comme nous l'avions espéré, nous nous trouvâmes dans un épais brouillard, qui dérobait tout à notre vue ; et, peu-

dant quatre jours et quatre nuits, nous fûmes battus par les vents, notre petit mât rompu, nos agrès brisés, et nous fûmes tout-à-fait incertains de la route que nous tenions. Chacun de nous avait caché dans ses habits ce qu'il avait pu sauver de ses propriétés. La cinquième nuit, la barque se brisa sur des rochers; je me sauvai à la nage: je crois que mes compagnons périrent dans le naufrage.

Je touchai la terre vis-à-vis le château de Saint-Donats. Je reconnus aussi-tôt ces lieux; j'y avais passé quelque temps avec le dernier propriétaire. Le vieux intendant, qui me considérait comme un homme qui pourrait bien un jour être maître du château, m'avait fréquemment raconté l'histoire du puits merveilleux, et je crois

que je suis à présent le seul être vivant qui possède ce secret.

Dans le temps des guerres civiles des maisons d'York et de Lancastre, le lord Ap-Bourne avait fait construire un vaste appartement adjacent à ce puits, pour s'assurer une retraite dans un moment où le parti opposé l'emporterait. Cet appartement a deux entrées, l'une du côté du château, par le vieux bâtiment ruiné; elle paraît depuis nombre d'années tout-à-fait impraticable et perdue, mais, là, pourtant, sont encore une trappe, et un escalier assez commode. Ils servent au concierge du château, qui a mon secret; c'est par là qu'il communique avec moi. Je dois beaucoup à ce zèlé et adroit serviteur; il pourvoit à ma subsistance, et il m'avertit des tentatives qu'on fait

L'autre

quelquefois pour me surprendre ; enfin, il répand et accrédite des bruits qui assurent mon repos.

L'autre entrée est dans l'intérieur du puits. Dans cet intérieur, du côté de l'Est, est une pièce de bois, fortifiée de fer, qui, pour une personne qui descend dans le puits, n'a que l'apparence d'une poutre ; on tire un verrou, ce qui est aisé à faire avec la main, en rebaissant, ou avec le pied quand on en a l'habitude, la fausse poutre tourne sur son axe, et une machine assez semblable à un tube, qui a un support à son extrémité inférieure, se présente aussi-tôt à la bouche du puits. On peut aisément et avec sûreté se mettre dedans ; vous tournez un petit bouton qui empêche le verrou de se fermer, vous glissez en bas par le

moyen d'une longue chaîne qui tient au puits et à la machine, et vous vous trouvez à l'entrée de l'appartement : alors, l'autre bout de la poutre reprend sa place, tout se retrouve comme auparavant, et vous retirez la machine par la chaîne. Quand vous voulez monter du puits, vous n'avez qu'à vous placer dans la machine, ce qui n'a aucune difficulté, parce qu'elle se meut très-aisément sur son axe, et quand vous lâchez le bouton, le verrou se ferme de lui-même. Dans l'intérieur du rocher, il y a plusieurs fentes qui suffisent pour éclairer l'appartement, et lui donner de l'air ; on ne peut pas les apercevoir d'en haut, parce qu'elles sont défendues par des précipices qui ne permettent pas d'en approcher. Je ne sais si je me suis expli-

qué assez clairement ; au reste, vous verrez tout cela par vous-même. —

— Permettez-moi, monsieur, de vous demander, dit M. Freeman, comment il se fait que le matin on ne voye jamais la trace de vos pas? — Quand je sors du puits, répondit le duc, j'attache toujours sous mes souliers quelques pièces de bois de la forme de pieds d'animaux. J'en ai plusieurs sortes ; ils représentent le pied du cheval, de la biche, du mouton, du bœuf, du chien ; je les varie à ma fantaisie : c'est par cet artifice que je ne laisse jamais de pas d'homme, et cela ajoute encore à ma taille. —

— Puis-je savoir, dit encore M. Freeman, comment vous évitez les balles de fusil? On vous en a quelquefois tiré. — Un vicaire, reprit l'autre, homme extrêmement cou-

rageux, m'a souvent épié et suivi. J'étais disposé en conséquence; car j'étais averti par le concierge, et jamais je ne suis sorti depuis, sans avoir élevé auparavant un mannequin habillé comme moi. Vous avez souvent entendu dire que les coups avaient porté, qu'on en était sûr, et cela était vrai; mais c'était dans le mannequin : et j'ai eu lieu de me féliciter d'avoir pris cette précaution. —

M. Freeman le remercia, et le duc continua. — La nuit où je fis naufrage sur ces rochers était obscure et humide; je me hâtai le plus que je pus, d'aller chez quelques paysans dans la vallée, pour sécher mes habits et passer le reste de la nuit. J'y fus reçu avec beaucoup d'humanité. J'y vais encore de tems en tems, et je me fournis

quelquefois chez eux de ce qui m'est nécessaire, sans qu'ils aient le moindre soupçon que je vive dans leur voisinage. Ils me croient un homme qui voyage à pied, et ils m'ont été assez souvent d'une très-grande utilité. —

— Le lendemain de mon naufrage, je m'occupai de réflexions sur l'état où j'étais réduit : j'étais sans espérance ; tout ce qui pouvait faire ma consolation m'était enlevé : la religion seule m'empêchait de terminer d'un coup mes déplorables jours. Mes vertueux parens avaient péri victimes des principes que j'avais propagés, et avaient été enveloppés dans les malheurs que j'avais moi-même versés sur mon infortunée patrie. Mon adorable compagne, après avoir partagé tous mes maux,

n'existait plus ; j'en étois trop certain, quoique j'ignorasse par quel accident elle m'était enlevée. Mon fils avait sans doute péri avec elle. Je n'avais plus de famille à protéger, point d'amis à qui ma vie pût être utile, et ne sachant que trop combien j'avais fomenté les principes dont je m'étais malheureusement entêté, je me considérais comme l'auteur des maux qui retombaient sur moi, et comme un objet odieux, même à ceux dont j'avais depuis servi la cause. J'étais boîteux du coup que j'avais reçu à la cuisse, et je prévoyais trop que c'était pour toute ma vie. Il est vrai que la blessure était cicatrisée ; mais les muscles étaient attaqués, et ne pouvaient plus faire leurs fonctions. Je marche pourtant encore un peu, mais il m'est

impossible d'aller plus vîte que le pas ordinaire. Ce fut en me livrant à ces réflexions que je me déterminai à fixer ma demeure dans le puits. —

— Quelques jours après, j'allai à Londres placer tout ce que je possédais d'argent. J'avais déjà, en différens tems, fait passer des sommes en Angleterre : elles sont dans les fonds publics ; et deux fois par an régulièrement, j'ai été à Londres recevoir mes rentes. En arrivant dans la capitale, je rencontrai une ancienne connaissance, un Anglais à qui je confiai mon histoire. Je ne voulus plus être compté au rang des vivans ; et sans faire connaître le lieu de ma résidence, je plaçai mon argent sous un nom emprunté. Mon ami me promit de

le recevoir pour moi, s'il était nécessaire, et de me le faire passer par-tout où je voudrais. Je fus encore depuis confirmé dans le dessein de me cacher au monde, par un prétendu récit de ce qui s'était passé le lendemain de mon évasion, que je trouvai dans un des journaux de France. Ce papier, qui était écrit en France sous les yeux des meneurs du Gouvernement d'alors, n'en faisait aucune mention, et donnait au contraire tous les détails de ma mort. J'ai su depuis que mon évasion avait extrêmement piqué et déconcerté les tyrans de la France. Leur fureur s'était portée d'abord sur le geolier, et ils voulaient le livrer à la mort; mais comme la tragédie dont je devais être le héros le lendemain était un grand specta-

cle, en y réfléchissant davantage, ils se déterminèrent, pour n'en pas priver le peuple, à me faire remplacer; et il paraît qu'un autre malheureux périt sous mon nom.

— Je n'ai rien de plus à ajouter à ce triste récit; si non, que me voyant depuis long-tems mort au monde, je persistai dans ma première résolution, et m'installai tout-à-fait dans l'appartement du puits. Peu de tems après, je me trouvai en droit de réclamer la propriété du château pour ma vie, en vertu de mon contrat de mariage; mais comme j'avais dans les fonds deux cens livres sterlings de rente, je trouvai que cette somme surpassait de beaucoup mes besoins. Communément, je n'en dépense pas plus de cinquante par an, et je distribue le reste de mon

revenu aux pauvres gens que je trouve dans mes promenades et mes voyages. —

— J'ai toujours regardé, dès ce moment, l'appartement du puits comme mon domicile, quoique, dans bien des années, je n'y aie passé que quelques mois; particulièrement, lorsque j'avais quelque crainte d'être découvert, je m'en absentais aussi-tôt; et quand je me suis apperçu qu'on m'épiait, j'ai eu soin de ne pas paraître de quelque tems. Avec ces précautions, j'ai lieu de croire que je n'aurais jamais été découvert, sans l'événement de cette nuit, que je regarderai toujours comme le plus heureux de ma vie. —

CHAPITRE XXXVI.

Le lendemain le duc conduisit M. Freeman et son fils à l'appartement du puits. Ils furent étonnés de la propreté et des commodités qu'on y trouvait. Les crevasses du rocher avaient suffi, avec très-peu d'aide de l'art, pour bien éclairer une grande pièce. Derrière, il y en avait une petite, qu'on pouvait regarder comme la chambre à coucher, et une porte de glace empêchait que l'obscurité n'y fût totale.

— Quand je suis venu m'établir ici, dit le duc, les anciens meubles étaient absolument usés et détruits ; en différentes fois, j'ai apporté ce que vous voyez à présent. Il n'y avait pas de porte à la cham-

bre à coucher : celle-ci est l'ouvrage de mes mains. J'ai aussi vitré les crevasses du roc ; et enfin, j'ai totalement employé mon tems à rendre plus commode un lieu qui devait être mon habitation pour toute ma vie. — J'espère, monsieur, dit notre héros, que vous avez tout-à-fait renoncé à cette idée? — Oui, mon fils, répondit l'autre. Maintenant je vis pour vous, et je vais m'occuper à rassembler les preuves et les titres nécessaires pour vous mettre en possession du château de Saint-Donats. Celui qui en jouit actuellement est un homme très-riche, et en même tems, il est un homme honnête et respectable. — Je ne doute pas qu'il ne vous reconnaisse, et quand il saura vos droits, qu'il ne rende avec plai-

sir un bien qui est peu de chose pour lui ; mais il est important que ces droits soient clairement établis ; et avec les témoignages que nous pouvons déjà produire, l'anneau fournira une preuve évidente et incontestable. —

Quand ces messieurs eurent assez admiré les chambres du puits, ils se disposèrent à revenir. Le duc les accompagna au château, dont M. Freeman avait ordonné qu'on préparât les appartemens.

Le lendemain matin, après déjeuner, le duc dit à M. Freeman et à son fils : — J'ai encore été cette nuit aux prises avec les restes de mon orgueil et de ma vanité ; mais enfin j'ai remporté la victoire. Je ne doute pas que M. Freeman et mon fils n'approuvent ma résolution. Il y a long-tems que je

me suis totalement détaché de mon pays natal; je voudrais seulement pouvoir l'oublier. C'est ici que j'ai trouvé un asyle; c'est ici qu'est tout ce qui me reste; ce n'est qu'ici que j'ai des parens et des amis. Irai-je prendre un vain titre, un titre qui ne peut rien signifier? Car, quand la France pourrait demain être rétablie dans son ancienne splendeur, jamais je ne voudrais me joindre à ses législateurs, ni à ses guerriers. Je ne voudrais jamais, non plus, porter les armes contre elle, ni former un souhait contraire à la prospérité de ma patrie: j'ai reçu le jour chez elle, quoiqu'elle m'ait rejetté de son sein. Avec ces sentimens, puis-je encore garder ce titre de pair de France? Il n'y a plus de pairs de France. Irai-je m'ennor-

gueillir de la fumée d'un nom, quand les avantages attachés à ce nom sont absolument perdus?

— Pourquoi employer un grand terme? L'orgueil et la vanité me suggèrent de garder les honneurs de ce titre; des honneurs qui me rappèlent ma folie, mes malheurs et mes pertes! C'est donc à moi de renoncer à cette futilité; et puisque je trouve le bonheur chez les Anglais, de prendre aussi chez eux un nom qui m'honore. —

L'air de satisfaction répandu sur la figure et dans les yeux de Smith, témoignèrent clairement combien ces sentimens lui étaient agréables. Il saisit avidement la main de son père, et lui répondit sans balancer. — Je me réjouis d'être le fils du duc D***, parce que ce fils est le vôtre, monsieur.

Ce titre suffit à mon orgueil, et c'est avec joie que je renonce à tous autres honneurs. —

Le père ne répondit rien : mais la nature donnait bien de l'éloquence à son silence. Il pressa son fils dans ses bras; puis se tournant du côté de M. Freeman, il lui prit affectueusement la main, et, avec un regard où se peignait sa reconnaissance de lui avoir formé un tel fils : — Qu'en dit M. Freeman, ajouta-t-il? n'est-il pas de notre avis? — M. Freeman répondit : — Non-seulement il l'approuve, mais il y applaudit. — A la vérité, M. Freeman fit l'énumération de tous les avantages que le monde attache aux titres en eux-mêmes; mais il blâma ces méprisables vanités, et sur-tout ceux qui s'y complaisent. Il en fit voir aussi tous les

les inconvéniens : il fit une peinture frappante de l'orgueil impuissant dans la pauvreté, et il composa du tout un excellent discours que je regrette de ne pouvoir donner au lecteur ; mais s'il est bien curieux d'en connaître la substance, il peut demander à quelques jeunes gens de sa connaissance, de Westminster, d'Eton, Harrow, Winchester, Rogby, la Chartreuse, etc., leurs meilleures compositions sur ce sujet : *Nobilitas sola est, atque unica virtus. La vertu est la seule véritable noblesse.*

Le père de notre héros continua ainsi : — Le bonheur est plus également distribué sur la terre qu'on ne le pense communément. Le pauvre croit que le riche en jouit exclusivement ; et, en effet, la richesse a toutes les apparences de

la félicité, et la pauvreté a toutes celles du malheur. Mais, pénétrez dans l'intérieur : une habitation magnifique, des habits éclatans, une table délicatement servie, ne sont pas long-tems, pour les grands, des moyens d'être heureux ; l'habitude leur en a ôté tout le prix ; et le plus souvent, le dégoût, l'ennui, la mauvaise santé, et le plus grand de tous les maux, l'oisiveté, les rendent bien plus malheureux que le pauvre, à qui le travail, naturel à l'homme, donne la santé et la gaîté, et ôte les peines les plus cruelles, celles de l'esprit. O oisiveté ! comment pourrai-je assez faire connaître tes dangers !—

Ces sentiments étaient bien conformes à ceux de M. Freeman, et de son jeune ami. — Ils sont bien le

pur esprit du christianisme, disait le premier, enflammé par le sujet. J'honore vos maximes, je leur rends hommage. Tous les titres de distinction, inventés par l'orgueil, s'écartent de l'humilité prescrite par la religion. — Cependant, je les ai toujours dédaignés, reprit le duc, et je crains plutôt que mon zèle ne m'ait entraîné trop loin ; peut-être ai-je plus à me plaindre de mon exagération que je n'aurais pu jamais avoir à me reprocher d'une orgueilleuse complaisance.

— Puisque vous renoncez à votre nom, dit M. Freeman, en avez-vous choisi un autre à la place? — Oui, reprit-il : mon fils à rendu le sien aussi respectable qu'aucun puisse l'être ; et puisque le hasard lui en a donné un vraiment anglais, je ne prétends jamais le changer.

Les sommes que j'ai dans la banque sont sous le nom de Brown, (M. Freeman sourit de son attachement aux noms anglais) mais lorsque je reverrai mon ami, M. Modeley, je le ferai changer en celui de Smith. — M. Modeley, monsieur, reprit notre héros, est-ce M. Modeley d'Yorck? — Lui-même, reprit le père; vous le connaissez peut-être? —

— J'ai eu quelques liaisons avec lui, les années passées. — Il a une fille charmante, continua le père; (le fils était toute attention) vous en avez peut-être entendu parler. Mon ami est fort embarrassé relativement à un bien considérable légué à miss Modeley et à un cousin qu'elle a, un baronnet, à la condition de se marier ensemble quand elle aura vingt-un ans. La jeune

demoiselle n'aime pas son cousin, et son père m'a souvent parlé avec chagrin, d'un jeune aventurier qu'il redoute beaucoup. C'est par accident qu'elle en a fait la connaissance, et il a trouvé le moyen de s'en faire aimer. Mais, malgré tout, elle a repris le dessus, et n'a plus d'amour pour un objet qui n'en était vraiment pas digne. —

Le rouge montait au visage de Smith, à mesure que son père parlait; le cœur lui manquait absolument, et il ne pouvait ouvrir la bouche. Il jetta sur M. Freeman un regard qui fut parfaitement entendu, et il se hâta de sortir de la chambre.

Le père, étonné, était prêt à le suivre, quand M. Freeman le pria de l'écouter un instant. Alors, il lui raconta dans le plus grand dé-

tail la manière dont son fils avait connu miss Modeley, et comment il s'était attaché à elle, et l'espérance que lui donnait alors sa rupture avec sir Alexandre Swain. Enfin, il lui fit connaître les erreurs et le repentir de notre héros. Le vieux M. Smith (car ce fut ainsi qu'il voulut lui-même être appelé), écouta jusqu'au bout avec la plus grande attention. Son cœur s'intéressait fortement pour son fils, et il forma pour lui des désirs aussi ardens que si c'eût été pour lui-même. Smith lui avait déjà raconté les principaux événemens de sa vie. Mais M. Freeman, de plus en plus charmé des vertus grandes en généreuses du père, lui donna tous les détails sur lesquels le jeune homme avait rapidement glissé ; et fidèle historien, il ne dé-

guisa pas les erreurs, les fautes, les crimes même de son ami, et n'oublia pas sur-tout la victoire absolue qu'il avait remportée sur lui-même. De tems-en-tems, le père, enchanté, joignait les mains, et remerciait Dieu de lui avoir donné un tel fils; et souvent il interrompait M. Freeman par l'expression de la reconnaissance pour celui qui avait porté dans son cœur les sentimens de la vertu.

Le généreux colonel Grey, cet ami de l'humanité, ne fut pas oublié non plus; et il voyait avec plaisir approcher le moment où il embrasserait celui qui avait arraché son fils du sein du malheur, de l'ignorance et de la pauvreté.

Le principal obstacle que M. Smith voyait à l'accomplissement des desirs de son fils, c'était

l'immense fortune attachée au mariage de sir Alexandre avec miss Modeley. Pour M. Freeman, ce qu'il craignoit, c'était que Smith n'eût perdu son cœur sans retour.

L'affaire d'Oxfort, la source de tous les maux qui l'avaient suivie, aurait dû, selon lui, être pardonnée, d'après le caractère que M. Smith père avait tracé de son ami. Il ne doutait pas que la politique n'eût eu plus de part au ressentiment qu'il avait montré, qu'aucun autre mouvement de haine ou de vengeance. — Je suis sûr, dit M. Smith, que, dans son cœur, il estime mon fils; car je l'ai entendu cent fois vanter son courage. Il souhaitait que sir Alexandre lui ressemblât et à peine pouvait-il blâmer sa fille. M. Modeley me disait un jour : — il est fier et brave ; j'ai

j'ai saisi un moment d'égarement pour rompre tout-à-fait avec lui, mais j'étais obligé de battre en retraite, et de laisser sir Alexandre conter tout à sa fantaisie, car j'avais peur d'être aussi faible que ma fille. — Le caractère de M. Modeley n'est ni bas, ni intéressé; mais l'éducation de Londres, les usages de Londres, les gens qu'il voit à Londres (car il n'a jamais cessé de vivre dans le grand monde), lui ont donné une certaine défiance des étrangers, et une espèce d'affectation de finesse, qui ne sont vraiment pas dans son caractère. De plus, il était un fils unique; il avait quitté son gouverneur trop tôt avant son mariage, et la façon dont il fut élevé, a été un grand malheur pour lui.

M. Modeley et le père de sir

Alexandre, ont épousé deux sœurs, cohéritières de sir Ralph Hopton, écuyer. Quand ce dernier est mort, il y avait déjà quelques années qu'il avait perdu ses deux filles; ne voulant pas que son bien fût partagé, il le laissa à sir Alexandre et à miss Modeley, à la condition qu'ils se marieraient ensemble, quand elle aurait vingt-un ans, et même plutôt s'ils voulaient. Dans le cas où l'un des deux mourrait avant cette époque, le bien passait au survivant.

Le testament est tout-à-fait extraordinaire, et il a aussi des clauses en faveur des procédés francs et ouverts de part et d'autre, de la conduite honnête et respectable, et bien d'autres considérations qui, je crois, à la fin, donneront à mordre aux gens de

loi, si miss Modeley n'épouse pas son cousin. — Il paraît, dit M. Freeman, que M. Modeley n'est pas pour vous une nouvelle connaissance. — Non, répondit M. Smith, c'en est une au moins de vingt-cinq ans. C'est à Paris que nous nous sommes connus, à l'occasion d'une gageure qu'il avait faite. — D'une gageure? — Oui : le détail que je vais vous en donner vous mettra plus en jour le caractère de l'homme. Je vous ai déjà dit que M. Modeley avait toujours vécu à la ville; il avait à peine trente ans, lorsque quelques jeunes gens à la mode l'engagèrent à se joindre à une chasse au cerf que le roi faisait : d'autres gagèrent contre lui cinquante guinées, que le cerf serait pris avant qu'il fût arrivé. M. Modeley, qui

est un homme bouillant, accepta la gageure : il était très-bien monté, il la gagna. Quelque tems après, plusieurs de la même compagnie s'étant rencontrés à Calais, on parla du pari ; et, comme il arrive toujours en pareille occasion, on en proposa d'autres. Entr'autres, M. Modeley gagea qu'avec la jument qu'il montait, il partirait sur le champ pour Paris, y terminerait l'affaire qui le conduisait en France, et qu'il serait de retour à Calais dans un temps déterminé, et très-borné ; les conditions étaient : que monsieur Modeley irait seul, sans autre argent que quelques guinées et quelques shellings dans sa poche, et qu'il passerait, au moins deux heures avec son même habit de voyage, qui était très-singulier,

dans les principales rues de Paris : on les avait désignées. Les paris contre lui étaient considérables. A Paris, comme il passait par les rues convenues, il fut tellement hué par la populace, que ne pouvant plus se contenir, il frappa de son fouet un garçon qui le suivait depuis long-tems ; il fut aussi-tôt entouré de tous les autres, et la garde commençait à s'en mêler, lorsque, par hasard, je passai par-là à cheval. Cette étrange figure me surprit un peu ; j'avais l'uniforme de mon régiment (j'étais capitaine dans les gardes françaises) ; je m'informai de l'affaire. Il me dit : en assez bon français, qu'il était Anglais ; qu'il avait été insulté par la populace, et que pour en sortir il avait eu le malheur de donner un coup de fouet : je l'eus bien-

tôt débarrassé de sa désagréable compagnie. Il donna quelqu'argent à l'offensé, et tous se retirèrent très-satisfaits, en criant : vive le Mylord Anglais. Il me remercia beaucoup du service que je lui avais rendu, et sur l'observation que je ne pus m'empêcher de lui faire, que c'était son étrange costume qui l'avait fait insulter, il me dit : que c'était une gageure, et que cette raison même ne lui permettait pas de m'en dire davantage, qu'il retournait de suite en Angleterre; mais que si j'allais jamais dans ce pays, il s'estimerait heureux de pouvoir m'y renouveller ses remercimens.

Il me pria aussi de lui dire à qui il avait cette obligation. Je lui répondis que j'avais l'intention de passer en Angleterre au printems,

et que je remettais à ce tems de faire avec lui tout-à-fait connaissance ; M. Modeley retourna en Angleterre, et gagna la gageure de Calais.

Au printems suivant, j'allai en effet en Angleterre, et je ne manquai pas d'aller faire ma visite à M. Modeley ; et depuis ce tems, notre liaison n'a jamais été interrompue ; j'ai toujours trouvé en lui un ami sincère et zèlé, et c'est à lui que je dois toutes ces sages dispositions qui m'ont conservé quelque bien. Il a fait souvent des efforts pour me déterminer à rentrer dans le monde ; il ma fait des offres pécuniaires avec la plus grande libéralité. Une fois, entr'autres, il m'apporta l'acte en forme, de la donation qu'il me faisait d'une petite terre près de

Londres : mon penchant décidé pour la retraite m'a seul empêché de l'accepter ; et connaissant toute la générosité de cet ami, je ne puis m'empêcher de croire que c'est lui qui a envoyé en différens tems à mon fils les sommes dont vous m'avez parlé.

Ce portrait de M. Modeley, en donnant de lui des idées si différentes de celles que MM. Freeman et Smith s'en étaient formées, fit un très-grand plaisir à tous les deux.

Quelques jours après, nos trois messieurs partirent pour aller visiter M. Grey ; ils arrivèrent le second jour à dîner. Depuis le départ de notre héros, il y avait eu bien du changement, et bien des additions dans cette maison : Mistress Marthe était aussi fraîche que jamais ; Abraham avait avancé dans

la sagesse autant que dans les années ; Dick était plus rassis ; à l'exemple de son maître il s'était marié. Toute la famille, tous les amis reçurent Smith à bras ouverts ; Brown, son domestique, les suivait : Dick, reconnut en lui un de ses frères. Le colonel était aussi gai qu'autrefois ; il ne semblait ni vieilli, ni changé ; son épouse avait vingt-deux ans, et à peine paraissait-il trop âgé pour elle. Ces messieurs furent très-contens de Mistress Grey : c'était une brune très-jolie, aimable, agréable dans ses manières, et d'un caractère charmant, qui paraissait formé sur le modèle de celui de son mari.

Je passe sous silence tout ce qui se dit d'agréable et de civil entre ces messieurs ; et je n'entreprendrai

pas de décider, qui de Smith, de son père, et du colonel, fut le plus charmé de cette réunion ; je ne dirai rien des transports de joie et de reconnaissance que Smith fit éclater à la vue de son ancien ami.

Je suis tellement entraîné par mon sujet, que je n'ai pas parlé jusqu'ici de Milord Édouard, l'ancien ami de Smith, maintenant Marquis de Derry : par la même raison, je n'ai pas rendu les transports de joie de Mistress Marthe, d'Abraham et de Dick ; les questions réciproques de Dick et du frère qu'il venait de retrouver ; les félicitations de toutes les anciennes connaissances de notre héros. Je n'ai pas fait le portrait de la jeune épouse de Dick, qui était la femme-de-chambre de

Mistress Grey. Mais je ne puis me dispenser de dire, que le colonel Grey avait reçu nouvellement une lettre du parent de notre héros, le capitaine Willis, qui avait été compris dans un échange de prisonniers ; et que le colonel comptait le voir au premier jour.

En attendant l'arrivée du capitaine Willis, Smith fut obligé d'aller à Londres, pour les affaires dont il avait été chargé par son officier, commandant au Cap. A son retour, il trouva son parent, transporté de joie, et qui lui fit le plus tendre accueil ; alors il fit une remarque qui lui était échappée jusque-là : c'est que son neveu était la vivante image de sa Nelly, qu'il avait perdue ; et ce souvenir ramena ces messieurs sur la triste visite qu'ils avaient à faire

de son tombeau. Le lendemain fut fixé pour la recherche des preuves qui restaient de la naissance de notre héros, et pour constater par un acte public qu'il était fils du duc de ***.

Ce fut sans doute un devoir cruel à remplir pour M. Smith, pour son fils, et pour M. Willis; mais le premier sur-tout en était accablé : l'idée de revoir encore l'épouse qu'il avait adorée, et de ne trouver qu'un cadavre déjà dévoré des vers, à la place d'une femme qu'il avait tant aimée, lui causa d'abord une douleur si vive, qu'il était près de succomber : mais la raison lui représenta bientôt son devoir; il s'arma donc de courage, et quoi qu'il en pût coûter à l'époux et à l'amant, le souvenir de ce qu'il devait comme père lui rendit toute sa fermeté.

CHAPITRE XXXVII.

LE colonel Grey, M. Freeman, notre héros et son père, le paysan qui avait élevé Smith, et sa femme qu'on avait fait venir, arrivèrent ensemble à Piltford : ils s'adressèrent au ministre de la paroisse, pour lui demander la permission de faire ouvrir le tombeau, qu'un vieux sacristain leur montra : le ministre la donna sans difficulté, et se rendit lui-même au cimetière, avec les marguilliers de la paroisse.

Quand tous les témoins furent rassemblés, en silence, dans le lieu où reposaient depuis longtems les restes d'une pauvre femme, morte dans une auberge, M. Smith,

malgré la philosophie, qui lui avait appris à condamner les inutiles trophées, les honneurs imaginaires, ne put voir sans soupirer, qu'une simple touffe d'herbe recouvrait l'endroit où ce qu'il avait eu de plus cher au monde était confondu avec la terre commune. On ouvrit la fosse avec tous les soins possibles ; on enleva les planches vermoulues qui fermaient la bière ; sur le dessus on lisait encore l'inscription : « Une pauvre femme in-» connue, qui mourut en accou-» chant d'un enfant mort, le 1.er » mai 17.... ». Quand on fut sur le point d'ouvrir la bière, le duc, qui pouvait à peine parler, fit un effort, et prononça distinctement ces mots : — Si l'on trouve au quatrième doigt de la main gauche de la personne ici ensévelie, un an-

neau portant l'inscription que je remets au ministre, écrite sur ce papier, ce corps est certainement celui d'Éléonore Willis, fille de Thomas Willis écuyer, mariée à Londres le 1.er janvier 17.... au marquis de *** fils aîné du duc de ***, pair de France.

Alors on découvrit le cadavre; les formes et les traits étaient encore conservés. C'est ma Nelly, s'écria son époux, près d'expirer, et qui sans son fils qui le soutenait, serait tombé par terre. Oui : c'est bien elle, répondit le vieux capitaine Willis; Smith lui-même la reconnut en tressaillant; et le paysan et sa femme assurèrent qu'il n'y avait point de doute. Bientôt le duc rappela ses esprits, et s'approcha de ce corps si reconnaissable : il prit la main, en ôta l'an-

neau, qui vint aisément; le doigt tomba en poussière : c'était le même anneau, parfaitement conservé ; il le présenta à tous les assistans, l'ouvrit, et montra l'inscription. Les traits, d'abord si frappans, s'altéraient déjà; un linge blanc renferma de nouveau ce corps, si près d'être en cendres; et il fut remis dans le lieu de son repos. On dressa un procès-verbal de toutes les circonstances; et il fut signé sur la place même par tous les témoins, afin qu'il ne restât pas l'ombre du doute : que John Smith, capitaine d'une compagnie de chevaux légers de sa majesté, était fils de Clément..., marquis de*** et d'Éléonore de Willis, et légitime héritier du château de Saint-Donats.

Avec cette preuve authentique de la naissance et de l'identité de notre

notre héros, le capitaine Willis quitta ses amis, et alla trouver sir J. Morgan, que les papiers publics disaient nouvellement arrivé à Portsmouth, après une course extrêmement lucrative ; et tous les autres retournèrent chez le colonel Grey.

Un matin, il informa ses amis qu'il devait y avoir le lendemain une assemblée à la ville voisine, et il leur demanda s'ils trouvaient quelqu'inconvénient à y aller tous : il n'y en avait aucun ; le colonel promit à notre héros qu'il aurait l'honneur de danser avec sa femme, et assura les autres messieurs qu'il leur trouverait des parteners (*).

(*) Il faut savoir qu'en Angleterre, on appelle parteners ce qu'on appelle en France le cavalier et la dame, et qu'ils dansent en-

M. Smith s'excusa sur son infirmité; M. Freeman dit qu'il ne danserait qu'en cas de nécessité : de sorte que le colonel n'eut à chercher que pour lui-même. La compagnie fut rassemblée à sept heures, et on commença tout de suite les contredanses. Le capitaine Smith et mistress Grey ouvrirent le bal; ils étaient au haut de la salle. Notre héros avait le dos tourné à la porte, quand elle s'ouvrit : un homme et une demoiselle à qui il donnait la main entrèrent aussitôt; notre jeune homme regarda, et dans l'instant ses joues se décolorèrent; d'abord il voulut détourner

---

semble pendant tout le bal : au lieu qu'en France le cavalier et la dame changent ordinairement de parteners à chaque contredans

les yeux, mais bientôt cet objet les fixa. C'était..... oui c'était, en effet, cette Élise, que jamais il n'avait pu oublier ; son père la suivait avec mistress Hériot, et une autre dame. Bientôt les couleurs revinrent à Smith ; mais le rouge de son visage devint si excessif, que mistress Grey ne put s'empêcher de le remarquer. Est-ce que vous connaissez les personnes qui viennent d'entrer, lui dit-elle, — Oui, madame, répondit le jeune homme, en balbutiant. — Voilà une beauté parfaite, ajouta mistress Grey, et comme ancienne connaissance vous devriez danser avec elle ; vous savez que je suis une femme mariée, ainsi c'est à moi à vous restituer. — En vérité madame, dit notre héros, qui savait à peine ce qu'il disait je

n'ai pas de telles espérances..... je veux dire de telles intentions. — Vous disiez bien, reprit mistress Grey, qui voyait à quel point il était déconcerté : ne vous gênez pas ; je sais que M. Freeman aura soin de moi, ainsi, vous êtes parfaitement libre.

M. Smith le père était assis auprès du feu avec M. Freeman ; il avait vu et reconnu à l'instant M. Modeley, quand il entrait avec sa compagnie ; et incertain de la manière dont il devait présenter son fils, il cherchait à l'éviter, quand celui-ci l'apperçut : il alla droit à lui, avec l'empressement d'un ancien ami, mais en même-temps, avec la plus grande surprise. Ce fut avec l'effusion de la joie la plus sincère qu'il le félicita d'être rendu au monde ;

M. Smith le prit à part, en lui disant, qu'il avait quelque chose à lui communiquer. Vous êtes étonné, mon bon ami, lui dit-il, de me voir ici ?

— Extrêmement je vous assure.

— J'ai beaucoup de choses à vous apprendre ; mais pour le moment, je ne veux que vous en dire les principales, prémièrement, j'ai pris le nom de Smith.

— Oh ! M. Smith ! pourquoi ce nom là ?

— Vous m'interrompez déjà. Je ne puis rien vous dire que vous ne me promettiez d'attendre à une autre fois pour savoir les raisons de ma conduite.

— Eh bien ! j'attendrai.

— J'ai découvert un fils.

— Un fils ! il n'est pas possible ! comment cela ?

— Ne m'interrompez donc pas. J'ai des preuves assurées : c'est l'enfant de ma chère Nelly. Le ton dont cet époux désolé prononçait ces derniers mots, les pleurs qui coulaient de ses yeux, modérèrent l'impétuosité de M. Modeley, et firent passer jusque dans son cœur le sentiment douloureux de son ami. M. Smith continua : ce fils est ici, dans cette salle. M. Modeley fut frappé, et resta confondu. — Quoi, mon ami, serait-ce ce jeune homme...? — Il est actuellement tout au haut de la salle, regardez : voyez-vous quelqu'un de votre connaissance.

— Oui : oui, dit M. Modeley tout-à-fait déconcerté, je vois quelqu'un avec qui j'ai eu bien des torts : je suis dans le plus grand étonnement ; mais je ne vous fais

actuellement aucune question, permettez-moi seulement de vous faire compliment d'avoir un tel fils. Je sais comme il s'est conduit au Cap, et le courage qu'il a fait voir à bord.

— Vous le présenterai-je ?

— Avec le plus grand plaisir. M. Smith alla prendre son fils, et l'amena à M. Modeley. Mon fils, lui dit-il, M. Modeley veut bien... M. Modeley ne le laissa pas achever, il lui donna la main : il ne pouvait parler, mais tirant son mouchoir de sa poche, il s'en essuya les yeux, et détournant la tête, il lui reprit encore la main. Ce silence affectueux était plus éloquent qu'un discours, et bien plus agréable à notre héros. Mille idées heureuses charmaient son imagination, et l'espérance, la

joyeuse espérance ! dominait parmi elles. En même-tems miss Modeley n'était pas un spectateur indifférent de tout ce qui se passait. Au moment où elle était entrée dans la salle, elle avait distingué notre héros ; leurs yeux s'étaient rencontrés, et ils s'étaient déjà parlé et répondu.

Le capitaine Smith n'était plus cet amant hardi et présomptueux ; il n'osait adresser un mot à l'objet qu'il adorait ; il tremblait en s'approchant, et craignait, s'il parlait, d'être mal reçu : il avait des doutes et des soupçons sur l'homme qui lui donnait la main en entrant dans la salle. N'est-ce pas un amant favorisé, ou un mari plus heureux encore? Cette dernière pensée le glaçait d'effroi; je ne puis dire combien de fantômes de jalousie

l'amour

l'amour lui présentait, pour augmenter ses craintes. Quand son père, au même moment, changea totalement ses idées, en le présentant à M. Modeley.

Miss Modeley, à l'autre bout de la salle, en voyait assez pour n'être pas sans quelques allarmes. Deux fois elle se leva de son siége, inquiète pour son père ; et deux fois, voyant qu'il n'y avait aucune raison de craindre pour lui, elle avait cru devoir se rasseoir.

Enfin, M. Modeley retrouva l'usage de la parole, et dit à notre héros : capitaine Smith, j'ai des excuses à vous faire de la hauteur apparente, et de l'espèce d'incivilité, avec lesquelles je vous ai toujours traité ; j'ai cru nécessaire, autant pour votre bonheur à venir, que pour le nôtre, qu'il n'y eût

point d'intimité entre nous, et c'est pour cela que j'ai voulu arrêter toute liaison dans le commencement; j'ai beaucoup exagéré l'affaire d'Oxfort, et j'ai saisi cette occasion de rompre absolument avec vous, quoique je susse très-bien que vos excuses étaient plus que suffisantes, pour un tort très-léger. Smith voulut à son tour répondre à ces civilités; mais ses phrases furent si rompues, elles avaient si peu de liaison que je ne les rapporterai pas ici. Il me suffit de dire que M. Modeley en saisit l'esprit, lui prit amicalement la main, et avec sa chaleur ordinaire, lui offrit de le présenter à sa sœur et à sa fille.

Qui jamais fut plus heureux que ne l'était alors notre héros. Eh bien! il aurait encore fallu un

phisionomiste très-exercé pour appercevoir sur son visage la moindre expression de plaisir. Il pâlit à ce mot et répondit à peine : ce sera bien de l'honneur..... — Ce n'était pas que Smith eût tant de défiance de lui-même, ou qu'il se trompât sur les sentimens de miss Modeley; mais il se rappelait les scènes désagréables dont elle avait été témoin à la comédie et au rennelagh. Ses liaisons avec mistress Cherville n'avaient pas été d'un jour; il avait vêcu avec elle publiquement, et particulièrement pendant plusieurs mois; il l'avait même suivie hors du royaume, et il avait été vu avec elle encore depuis, comme un homme qui conservait les mêmes familiarités, et cela, par la personne du monde, qu'il aurait le

plus craint d'avoir pour témoin de son peu de délicatesse. Comment miss Modeley pouvait-elle savoir si cette liaison ne durait pas encore? ou même savait elle s'il n'en avait pas formé d'autres de même nature? Miss Modeley, avec tout l'esprit et toute la vertu qu'il lui connaissait, n'était pas femme à croire qu'un homme en valût mieux pour être débauché.

Les libertins convertis sont les meilleurs maris, dit un vieux proverbe: je conviens que les vieux proverbes disent généralement vrai; mais ils enveloppent souvent la vérité, comme presque toutes les autres maximes et sentences des anciens, dans des allégories, des figures, des mystères; rappelons-nous donc que le proverbe déjà cité ne dit pas: les libertins

convertis sont les meilleurs amans. Puis en repassant les qualités, qui dans l'opinion commune, constituent ce qu'on appelle les bons maris, probablement nous trouverons de la vérité dans le proverbe.

Belles dames, aimables héritières, si vous voulez m'entendre, daignez écouter un conte qui a rapport à ce sujet :

— Un jeune homme, qui n'avait sur les chevaux que des connaissances ordinaires, vint un jour à une célèbre foire, déterminé à acheter le meilleur cheval qu'il y pourrait trouver. Bientôt il fut entouré de vendeurs et de maquignons. Celui-ci dit un d'eux, en présentant son cheval, est le fameux Old-Nick, que le lord Sanscervelle montait l'année passée, et qui s'est fait tant de répu-

tation à la chasse du Duc. Voici, dit un autre, la jument la plus célèbre pour le trot ; elle a fait six milles dans une heure, et elle a fait perdre au jockei de sir Harry un pari de cent guinées. Ce cheval-ci, dit un troisième, n'a pas son semblable ; il est venu de Briglton à Londres en six heures. En voici un, dit un quatrième, qui l'a emporté sur tous les autres à Epsom. Et toi, mon ami, dit l'acheteur, à un garçon de campagne, tenant par la bride un jeune cheval entier, qui frappait la terre de son pied, qu'est-ce que tu as à dire du tien ? Monsieur, reprit le garçon, je suis obligé de convenir qu'il est capricieux et rétif, parce qu'il est jeune ; mais il est d'excellente race : il est vrai qu'il n'a encore rien fait ; mais il est ferme des jarrets, et bien

dans toutes ses allures. Bon, crièrent tous les jockeis à-la-fois, qui est-ce qui voudra t'acheter un jeune cheval que personne ne connaît? Messieurs, reprit l'étranger, qui voulait un cheval, lui trouvez-vous quelques défauts? Non : reprirent les jockeis; mais il n'a pas fait ses preuves, c'est un vrai poulain! Quelle réputation a-t-il? qu'est-ce qu'il a fait? Messieurs, dit l'acheteur, je cherche un bon cheval : je ne hais pas les chevaux un peu difficiles; je ne nie pas que les vôtres n'aient fait six milles en une heure au trot, vingt au galop; qu'ils n'aient gagné tous les paris, ou passé tous les autres à la chasse; mais vos excellens chevaux, vos chevaux fameux *ont fait* tout cela, et celui-ci, j'en suis sûr, *le fera* quand il faudra. J'aime beau-

coup à voir dans l'avenir toutes ces grandes qualités ; et quant à ce qu'on peut juger de ce qu'il est actuellement, ce jeune cheval est à présent en état de faire autant qu'aucun des vôtres. Ainsi mon ami, dit-il au paysan, je t'en donne trente guinées : et si quelqu'un de vous, messieurs, méprise mon acquisition, tout ce que je peux lui dire, c'est qu'il y a d'ici à la ville d'York vingt mille bien comptés, et que je lui gage cent guinées que j'y suis avec mon jeune cheval, avant son troteur, ou son galopeur, ou son chasseur, ou son cheval de race. Messieurs les jockeis tournèrent les talons, et l'acquéreur, monté sur son nouveau cheval, partit froidement.

Mesdames, faites toutes attention à mon conte ; et quand un

jeune roué, vieux dans la connaissance du monde, vous donnera dans l'œil, souvenez-vous que les libertins réformés sont dits les meilleurs maris, comme les chevaux qui ont fait de grandes choses sont appelés les meilleurs chevaux; et considérez bien dans ce moment, si vous ne feriez pas mieux de régler votre choix d'après les principes de mon acquéreur.

CHAPITRE XXXVIII.

L'aimable demoiselle n'avait été que trop bien informée des imprudences de Smith avant qu'il s'embarquât. Je me sers du mot *imprudences* au lieu de celui de *vices*, pour me conformer aux usages du monde. Quant à sa conduite, depuis qu'il était au service, les papiers publics en avaient parlé d'une manière trop favorable, pour qu'il fût permis de l'ignorer. En même-tems, l'oreille délicate de l'amour avait saisi quantité de traits sur sa vie privée, dont aucune ne pouvait déplaire à une femme. entre plusieurs informations, que la dame avait eu lieu de faire, en voici une que je rapporterai. Qui

est ce capitaine Smith, dit un jour miss Modeley à un officier parent de son père, nouvellement arrivé du Cap ? Madame, reprit l'officier, c'est un capitaine du régiment de***, le plus beau jeune homme qu'on puisse voir ; j'ignore absolument à quelle famille il appartient ; mais il jouit de la plus haute considération dans l'armée. Un jeune héros éblouit toujours, dit la dame avec un air d'indifférence : je présume que c'est un homme du monde, et très-bien avec les femmes.

— Je suis persuadé, madame, qu'il le serait aisément, s'il voulait chercher des bonnes fortunes ; mais il paraît plongé dans une mélancolie profonde ; il n'a d'intimité ni avec nos officiers ni avec nos dames ; et il emploie absolu-

ment à l'étude, tout le tems que peuvent lui laisser les devoirs de son état, qu'il remplit avec une exactitude scrupuleuse. Nous avons fait tous nos efforts pour l'engager à prendre notre table, et il n'y a que sa politesse et les devoirs de société, qui l'aient déterminé à diner quelquefois avec nous, et à nous donner quelques heures.

— Il boit peut-être un peu, dit miss Modeley, en continuant ses questions? On dit que c'est dans le vin que les gens mélancoliques cherchent l'oubli de leurs chagrins.

— Cette remarque n'est pas applicable au capitaine Smith; il est plutôt trop réservé à cet égard. Un jour qu'un de nos chefs, chez qui nous dinions, le pressait un peu de boire, il lui fit une réponse

si remarquable, que je ne l'oublierai jamais.

— Pourrait-on vous prier de nous la dire ?

— Il faudrait que je fusse bien ingrat, lui dit le capitaine Smith, si pour prix de toutes les bontés et des attentions que j'ai reçu de vous et de mes camarades les autres officiers, je m'exposais à troubler le moins du monde la bonne intelligence et l'harmonie qui règnent entre vous. Je saisis même cette occasion, messieurs, de vous faire des excuses de l'espèce d'insociabilité de mon caractère, que vous avez pu remarquer trop souvent ; j'aime mieux vous donner les raisons de ma tristesse, que m'exposer à ce que vous m'en sachiez mauvais gré. L'officier lui dit poliment qu'il n'avait aucun

besoin d'excuse, et qu'il le laissait maître absolu de faire comme il voudrait. Cependant le capitaine continua ; la curiosité de la compagnie était extrême. En suivant, dit-il, la carrière des dissipations auxquelles nous sommes naturellement enclins, et où mes imprudences m'avaient engagé, autant que le manque de résolution dans des choses qui semblent des bagatelles, j'ai attiré sur moi une longue suite de malheurs : la main seule d'un ami m'a heureusement épargné le crime le plus exécrable, le suicide. Ma santé et ce que j'avais de fortune ont été les premiers sacrifices que j'ai faits à mes passions ; j'ai abusé ensuite de l'aveugle amitié de ceux qui m'avaient élevé, et sentant bien que j'en étais indigne, j'ai

cherché a me passer de leur secours; pour compléter ma ruine, j'ai reçu les deux coups les plus sensibles, j'ai tout perdu : l'objet de mon amour, et mon honneur ! Dispensez-moi de parler du premier de ces malheurs, il est au-dessus de mes forces ; le trait est là pour n'en jamais sortir. Le capitaine Smith appuya la main sur son cœur, et s'arrêta un moment ; puis avec un sourire forcé : pour l'autre, ajouta t-il, il est réparé par vos bontés, dont je ne perdrai jamais la mémoire. L'officier fut obligé d'interrompre son récit. La pâleur de la mort s'était répandue sur le visage de miss Modeley, et elle ne paraissait pas avoir la force de se soutenir. Madame, dit l'officier, il y a de l'excès dans votre sensibilité. Permettez-moi

de vous présenter un verre d'eau. La jeune demoiselle se remit bientôt, et pria l'officier de continuer. Le capitaine Smith, dit-il, finit ainsi son discours : — Vous voyez, messieurs, que j'ai malheureusement trop de raisons de me défier de mes passions, et particulièrement de celle du vin, dont les effets m'ont été si funestes ; et je dois encore fuir l'ivresse sous un autre rapport : je pourrais y trouver un soulagement momentané à ma douleur, et je regarderais ce repos comme un crime. — Je ne saurais, madame, vous rendre l'expression que ce discours, prononcé dans les termes les plus civils et les plus doux, mais du ton le plus déterminé, fit sur nous tous. Le capitaine Smith, en finissant, remplit son verre ; but à

la

la santé de la compagnie, et se retira.

Miss Modeley resta quelques tems les yeux baissés : elle songeait quelle avait eu tort peut-être de céder à sa curiosité, et elle dit pour s'excuser : — Sans doute, monsieur, vous avez déjà pénétré que le jeune homme dont vous parlez ne m'est pas inconnu ; mon agitation et ma curiosité ne l'ont montré que trop : il m'a arraché, au péril de sa vie, des mains d'un scélérat, depuis il a eu le malheur d'offenser mon père, qui n'a plus voulu entendre prononcer son nom.

Il est inutile d'ajouter que ce monsieur comprit tout ce que signifiaient ces mots ; ils lui expliquaient aussi bien des choses qui étaient venues vaguement à sa con-

naissance, relativement à un premier attachement de sa cousine. Miss Modeley, de son côté, quoiqu'extrêmement touchée de ce qu'elle venait d'entendre, y trouvait toujours beaucoup plus à approuver qu'à condamner. Cette digression explique comment le changement opéré dans notre héros, était venu à la connaissance de la jeune dame; mais retournons à l'assemblée.

M. Modeley, après avoir fait un tour dans la salle avec le père et le fils, ayant pris amicalement le bras du capitaine, les avait présentés l'un et l'autre à mistress Hériot, et ensuite à la demoiselle; Celle-ci, étonnée, pouvait à peine croire ce qu'elle voyait: elle était éperdue et hors d'elle même: elle voulut se lever, et comme une

personne endormie, ses pieds lui refusèrent leur secours. Votre père, ma chère fille, dit M. Modeley, vous amène une ancienne connaissance, le capitaine Smith, et vous n'apprendrez pas sans surprise qu'il est le fils de M. Smith, mon respectable ami. Miss Modeley connaissait le père, elle salua poliment le capitaine avec un léger sourire, qui n'échappa qu'au timide amant. Le capitaine Smith, dix fois plus confus qu'avec le père, rappela pourtant son courage, pour exprimer tout le plaisir qu'il ressentait.

Les pères les laissèrent ensemble. M. Smith présenta M. Modeley au colonel Grey, à son épouse, à M. Freeman. Le gentilhomme et la dame, qui étaient entrés avec M. Modeley et sa fille, étaient des

voisins, également de la connaissance du colonel; les deux compagnies furent bientôt réunies.

Quand les sensations vives de notre héros lui permirent de proférer quelques mots: — Eh quoi, dit-il, miss Modeley, vous êtes dans ce pays!

— Oui monsieur, avec les personnes qui sont entrées dans la salle avec nous. Il se fit un silence.

— Vous êtes venue bien tard: mais, est-ce que vous ne dansez-pas?

— Tout à l'heure je crois, avec M. Clovers. Une autre pause plus longue que la première suivit encore, et la musique appelant les danseurs, miss Modeley dit: — Votre partener vous attend je crois, capitaine Smith.

— Eh quoi? miss Modeley son-

haite-t-elle que je la quitte si-tôt ? Oh ! Élisa ; des années de châtimens et de remords ne suffiront elles pas pour me rendre votre amitié ? suis-je réellement un objet de haine ? est-ce que ma vue vous offense ? s'il est ainsi, dites un mot, et jamais le malheureux Smith ne reparaîtra devant vous.

— Bon-dieu ! M. Smith, dit la jeune dame, que dites vous ? vous m'effrayez, songez je vous prie où nous sommes, sans doute vous ne voudriez pas m'affliger. Vous haïr ! dites vous..... la reconnaissance seule.....

— Pardonez, mon adorable miss Modeley ; pardonnez cet emportement à un homme, qui au milieu même de ses crimes ne vous a jamais oubliée un moment.

— Mais excusez-moi, reprit la belle demoiselle, avec un sourire, si je vous presse encore pour nous séparer ; car je vois au bout de la salle votre partener qui se dispose à danser avec le mien ; et nous sommes tous les deux intéressés à prévenir ce double affront. Et ceci était dit d'un ton si différent de tout ce qui avait précédé ; que le capitaine sentit le plaisir pénétrer jusqu'au fond de son cœur. — Ne puis-je espérer, dit-il, en prenant cette main si chère, que miss Modeley au-lieu de songer à prévenir notre injure, m'aidera à en tirer vengeance par un échange ?

— Je ne sais, dit miss Modeley, mais je suis vraiement si piquée, qu'en vérité je me sens très-disposée à la vengeance ; ce-

pendant, attendons un peu pour voir si vraiment nous sommes abandonnés : il sera tems alors.

Miss Modeley ne savait encore qui était la dame avec qui Smith avait dansé ; elle apperçut sans peine que, quelle qu'elle fût, elle n'avait pas fait une forte impression sur son cœur.

— Cependant, continua-t-elle, je pense que j'ai de justes sujets de plaintes contre mon partener ; mais que vous, vous en avez fort peu contre le vôtre : c'est une très-jolie femme, et vous devriez faire quelques efforts pour les rejoindre avant qu'il soit trop tard.

— Après que miss Modeley m'a flatté de l'espérance de m'employer pour sa vengeance, je ne sais plus qu'attendre ses ordres : mistress Grey m'excusera. Miss Modeley

ne fut pas du tout fâchée d'apprendre que la dame était femme du colonel ; elle avait appris autrefois, de la bouche de notre héros, que le capitaine Grey l'honorait de son amitié et de sa protection, et depuis peu, elle avait entendu parler chez M. Clovers de son mariage, et de sa résidence dans le pays.

M. Clovers et mistress Grey, avaient déjà pris place ensemble à la danse. Il firent à notre jeune couple un signe de tête très-significatif, et miss Modeley ne fit plus de difficulté de danser avec notre héros.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les événemens de cette soirée. Je remarquerai seulement, que tout s'y passa dans le plus parfait accord ; les deux pères riaient

plus

plus qu'il ne parlaient ; les deux dames semblaient à chaque minute prendre plus de goût l'une pour l'autre, et Smith avait plus de la résignation d'un captif que de la présomption d'un vainqueur. Avant que de se séparer, M. Clovers invita le colonel Grey et ses amis à dîner pour le lendemain, et l'invitation fut acceptée de très-bon cœur. Une remarque qu'il ne faut pas oublier de faire, c'est que la portion de sommeil que chacun des deux amans perdit dans cette mémorable nuit, fut remplacée avec avantage par celle de bonheur que leurs pensées versèrent dans leurs ames : et si que la santé, la jeunesse et la beauté parèrent miss Modeley le lendemain à son réveil, l'es-

pérance reporta sur la figure de Smith une teinte des roses qu'il y avait long-tems que ses joues avaient perdues.

CHAPITRE XXXIX.

Avant que de passer plus loin, il est à propos de faire connaître ici la cause déterminée de la rupture avec sir Alexandre-Siméon Swain. Quelques jours avant que miss Modeley eût atteint l'âge prescrit par le testament, sir Alexandre, qui ne doutait pas que sa détermination ne fût en sa faveur, crut pourtant assurer son succès, en insérant dans différens papiers l'article que nous avons rapporté ; sir Alexandre crut par-là fixer les incertitudes que sa chère miss Modeley pouvait avoir encore ; mais elle avait trop d'esprit pour se sacrifier à l'opinion vulgaire, et avec sa perspicacité

ordinaire, elle soupçonna l'auteur : elle ne fut pas long-tems à prendre son parti. Elle s'adressa à un célèbre procureur, homme d'honneur et d'une réputation intacte, que son père connaissait. Celui-ci rechercha chez les imprimeurs le nom de sir Alexandre ; et M. Modeley fut si offensé de ce procédé, qu'il lui défendit sur le champ sa maison. Alors miss Modeley, conseillée par le procureur, réclama ses droits à la succession : elle allégua que sir Alexandre, aux termes du testament de son grand père, avait encouru la déchéance, en se rendant capable d'une action malhonnête : l'affaire avait été portée à la chancellerie, et n'était pas encore jugée.

Le lendemain matin, quand on eut déjeuné chez M. Clovers,

M. Modeley prenant le bras de sa fille, avec toute l'affection d'un bon père, la conduisit dans une allée solitaire du jardin, et lui parla ainsi : — Le respect et l'affection que vous avez toujours eue pour moi, ma chère fille, ont été jusqu'ici la consolation et le bonheur de mes jours; jespère aussi que vous n'accuserez pas votre père de trop de dureté, ni même de sévérité, et qu'enfin vous me pardonnerez si j'ai quelque tort. — Que dites-vous de pardon, mon cher père, ou de votre excès de sévérité? Vous avez toujours été mon ange protecteur; et les soins et les peines que vous avez prises pour moi, doivent avoir rempli d'amertume bien des momens de votre vie. — Eh bien, ma chère Élise, n'en parlons donc

plus, reprit M. Modeley; mais il faut pourtant, au moins, que je justifie auprès de vous le fils de mon ami: sa conduite à Oxfort n'a point été telle qu'elle vous a été représentée, ainsi qu'à votre tante; vous connaissez assez le caractère de sir Alexandre; l'autre témoin, qui vous en a rendu compte, est un misérable envieux, d'un autre espèce que le premier, mais tout aussi peu fait pour mériter de la confiance: j'avais exprès provoqué le prétendu coup, que j'ai dit avoir reçu du capitaine, et dans la vérité ce n'est pas précisement un coup, puisque c'est à main ouverte qu'il m'a repoussé; jamais je ne lui en ai voulu un moment; car dans le fond de mon cœur, je l'aurais blâmé s'il eut agi autrement. Mais

dès le premier moment où j'ai vu le capitaine, c'était à l'instant où il venait de vous secourir contre ces scélérats. J'ai senti le danger d'une liaison avec un jeune homme si intéressant, en faveur de qui la reconnaissance parlait si hautement; j'ai souhaité de la rompre dès le commencement. Je sens bien que ma conduite me donne toutes les apparences d'une ingratitude, qui est bien éloignée de ma façon de penser; mais je vous considérais comme forcée à épouser sir Alexandre; et ce que j'ai fait, j'ai cru le devoir, comme votre père et comme le surveillant de vos intérêts.

— Mon cher père! ce n'est pas à moi que vous devez compte ni excuse de votre conduite; je

suis trop sûre que vous ne pouvez pas avoir de tort.

— Ne m'interrompez, pas ma chère, bientôt j'ai tout dit : dès les premiers momens, j'ai fait des informations sur le jeune homme qui vous avait secourue ; j'ai su qu'il était sans fortune, qu'il ne connaissait pas ses parens, qu'il n'avait que peu d'amis, et qu'ils avaient plus le desir que le pouvoir de lui être utiles. J'ai pensé que quelqu'argent de plus ne lui serait pas désagréable, et je lui ai fait passer de petites sommes, de tems en tems, selon que j'ai su qu'elles pouvaient lui être nécessaires, sans qu'il ait jamais connu de qui lui venait ce secours. J'ai cru par là, diminuer le poids de l'ingratitude qui pesait sur mon cœur. Je crains que ce ne soit le chagrin et le déses-

poir qui l'aient livré à la vie dissipée dans laquelle il s'est jetté depuis, et dont vous-même vous avez été témoin. Quoi qu'il en soit, je n'ai aucun doute actuellement qu'il n'ait reconnu la folie de cette conduite, et qu'il n'y ait tout-à-fait renoncé ; je connais plusieurs des officiers, avec qui il a servi au Cap, et qui font autant d'éloge de ses mœurs que de sa conduite militaire ; je n'ai donc plus d'objection contre lui : et si mon Élise le voit toujours des mêmes yeux, elle n'aura pas long-tems à désirer le consentement de son père.

Les sons que M. Modeley venait de faire entendre, étaient parfaitement à l'unisson avec les sensations de sa charmante fille ; et, si j'étais musicien, je soutiendrais

ma métaphore, en appliquant à propos les termes de consonnances et de dissonnances &c., jusqu'à ce que je pusse me flatter d'avoir monté mon lecteur au ton convenable ; mais il faut qu'il se contente de la suite toute simple de mon récit.

Le diner chez M. Clovers fut des plus agréables à tous les convives. Après le dessert, les dames firent un tour de jardin, et les hommes restèrent. Smith, qui voyait par la fenêtre sa chère Élise, pouvait à peine tenir sur sa chaise ; il ne savait presque ni ce qu'on lui disait, ni ce qu'il répondait. M. Freeman ne se trompa pas sur la cause de son mal-aise ; il lui conseilla de prendre l'air : le capitaine saisit l'occasion qui lui était offerte, et courut au jardin.

De leur côté, les dames mariées, pour obéir à la vieille maxime chrétienne, laissèrent le capitaine Smith et miss Modeley ensemble. Notre héros ne manquait guères les occasions ; il avait toujours été très-prompt à les saisir, et la seule différence actuellement, était qu'il les observait avec plus de soin et de prudence, et par conséquent qu'il en profitait plus utilement.

Cet amant, autrefois bouillant et emporté, qui avait brusqué l'aveu de son amour et les protestations de sa constance, sans espoir fondé comme sans raison, à présent timide, mais toujours vrai et inébranlable, laissait son adorable miss Modeley lire à-peu-près, mais très clairement, dans son cœur.

— Ne pensez pas, ma chère

Élise, lui disait-il, que je prétende excuser en rien ma conduite passée; mais croyez-moi, dans quelque situation que je me sois trouvé, un sourire de vous aurait toujours triomphé. Je vous aime, et je n'ai jamais aimé que vous; mais puis-je espérer mon pardon, et le retour de vos anciennes bontés?...

Ce qu'il y a de plus difficile dans un discours d'amant, c'est toujours la péroraison; miss Modeley, en considération de cela, quand le jeune homme se précipita à ses genoux, laissa tomber sur lui un regard si doux, qu'il interrompit tout à coup l'orateur.

— Voyez, dit-elle, si je pardonne, et s'il était en mon pouvoir de ne pas pardonner..... Le capitaine n'attendait que cet aveu

sincère, il fut scellé par ses lèvres ardentes, sur la main de la belle; et aux plus vives protestations que notre héros n'oublia pas, miss Modeley répondit en baissant les yeux : — Le premier de mes vœux a été de vous savoir rendu à vous-même, et de vous revoir tel que vous étiez ; maintenant vous voir de l'aveu de mon père..... ai-je besoin de vous en dire davantage ? — Non, non, s'écria le jeune homme, transporté de joie ; mon Élise toujours charmante, toujours constante, vous êtes toujours la même, toujours indulgente, toujours vraie, toujours sincère. Oh ! comment reconnaître.... L'arrivée des deux pères interrompit cet intéressant tête-à-tête.

C'était avec le consentement et l'approbation des deux familles

que miss Modeley considérait notre héros comme son futur époux ; et le tems n'était pas éloigné, où cette espérance devait se réaliser. On n'attendait que quelques papiers nécessaires. M. Modeley, mistress Heriot, et sa fille, quittèrent la maison de M. Clovers pour retourner à Londres, où M. Modeley avait fait préparer dans sa maison des appartemens pour notre héros, son père, M. Freeman, et M. Willis : ce dernier revint bientôt de Portsmouth. Sir J. Morgan restitua de très-bonne grace le château de Saint-Donats, que M. Smith voulut absolument donner en mariage à son fils.

Enfin on vit luire le jour heureux où notre héros devait être uni à sa chère miss Modeley.

Entreprendrai-je d'exprimer les sentimens de ce couple heureux, ou en laisserai-je le soin à l'imagination du lecteur ? Les sensations délicieuses mais délicates qui affectaient le cœur du jeune capitaine, les pensées flatteuses qui échauffaient son ame, sont bien différentes de celles que Plutus ou la débauche inspirent ; l'avarice y applaudirait peu, et le libertinage les mépriserait ; la sombre apathie de l'orgueil, et l'honneur prétendu du monde corrompu ne les goûteraient pas davantage. Pour moi, lorsque je considère le nombre incalculable de ceux pour qui l'un ou l'autre de ces vices serrent les nœuds du mariage, lorsque je me rappelle le pathétique énergique, avec lequel un Richardson, un Smollet, un Fielding, ont peint

les sentimens que le véritable amour porte dans le mariage, je crois plus prudent de laisser ma description. Que serait-ce donc, si je faisais mention de tant d'aimables dames qui l'ont encore emporté sur ces auteurs; car il faut convenir que sur ce sujet les dames ne reconnaissent pas de maîtres. Ainsi, en simple historien, je dirai tout uniment que le capitaine Smith et miss Modeley furent mariés.

Son ami, autrefois lord Édouard, à présent marquis de Derry, et son épouse, M. Freeman, sir Harry et lady Valence, furent avec les parens les seuls témoins du mariage.

Le capitaine Smith et son aimable épouse, restèrent quelques semianes à Londres; ils partirent

bientôt pour le château de Saint-Donats : M. Smith père, M. Modeley, et le capitaine Willis, les accompagnèrent ; M. Freeman était retourné quelques jours après le mariage.

Je laisserai ce jeune couple au bonheur et à la satisfaction que mérite la vertu inébranlable de l'un, et le retour si sincère et si constant de l'autre, et je terminerai cette histoire par quelques mots sur divers personnages, qui y ont figuré.

Le vieux château est à présent rétabli et très-habitable. M. Smith, père de notre héros, heureux avec ses vertueux enfans, et ses aimables petits enfans, vit avec eux, et ne s'est jamais repenti un instant du sacrifice qu'il a fait de tout ce que la vanité consacre.

M. Modeley et mistress Hériot, qui demeure avec lui, viennent souvent les voir, et généralement ils passent l'été au château.

Le capitaine Willis a acheté une terre dans le voisinage, pour avoir le plaisir de vivre près de ses parens.

Le marquis de Derry, et son aimable Marie Rosier, sont généralement au château voisin, que le duc leur a donné; il jouit, comme son ami Smith, du bonheur d'avoir une jeune famille intéressante, qui aime déjà avec tout l'enthousiasme de ses parens M. Freeman comme le génie tutélaire de leurs pères.

M. Freeman demeure au vicariat de la paroisse, dont le marquis est seigneur, et qui lui a été donné par le duc à-peu-près à six milles de Saint-Donats; son

revenu lui suffit, et il a déjà refusé plusieurs bénéfices, qui l'auraient éloigné d'un séjour qu'il chérit. Je n'ai pas besoin de dire combien de fois ses jeunes amis l'ont pressé d'accepter leurs offres avantageuses, ni d'ajouter que la pratique constante des vertus, qu'il a déjà montrées dans tout leur éclat, le lui ont chaque jour attaché davantage.

Le colonel et mistress Grey, viennent fréquemment les voir. Ils n'ont point d'enfans, et par-conséquent rien qui les engage à rester chez eux; mais il en résulte d'autant plus de chagrin, qu'ils entendent chaque jour leurs amis leur en souhaiter comme le plus grand bienfait, et bénir le ciel de leur en avoir accordés. Le vieil Abraham vit encore : c'est

un vieillard respectable ; mistress Marie, toujours aussi fraiche, reçoit encore notre héros à bras ouverts, quand il vient voir le colonel. Dick est plus rassis ; il voit avec orgueil six garçons, qu'il se promet bien de mettre au service de sa majesté.

Brown, premier domestique du capitaine Smith, est promu au grade de commandant en chef du château, ou majordome.

Il ne faut pas oublier sir Harry, et lady Valence ; leur frere Clareden et son aimable comtesse, qui tous semblent parfaitement contens de leur sort, et ne sont jamais si heureux que quand ils viennent tous les ans faire une visite dans le Glamorgan.

Sir Alexandre Siméon Swain, qui a craint une isssue défavo-

rable pour son procès, a proposé des arrangemens à l'amiable, et ils ont été acceptés. Sir Alexandre, moyennant certaines conditions, jouit des biens pendant sa vie, et à sa mort, la propriété revient à mistress Smith, et à sa famille.

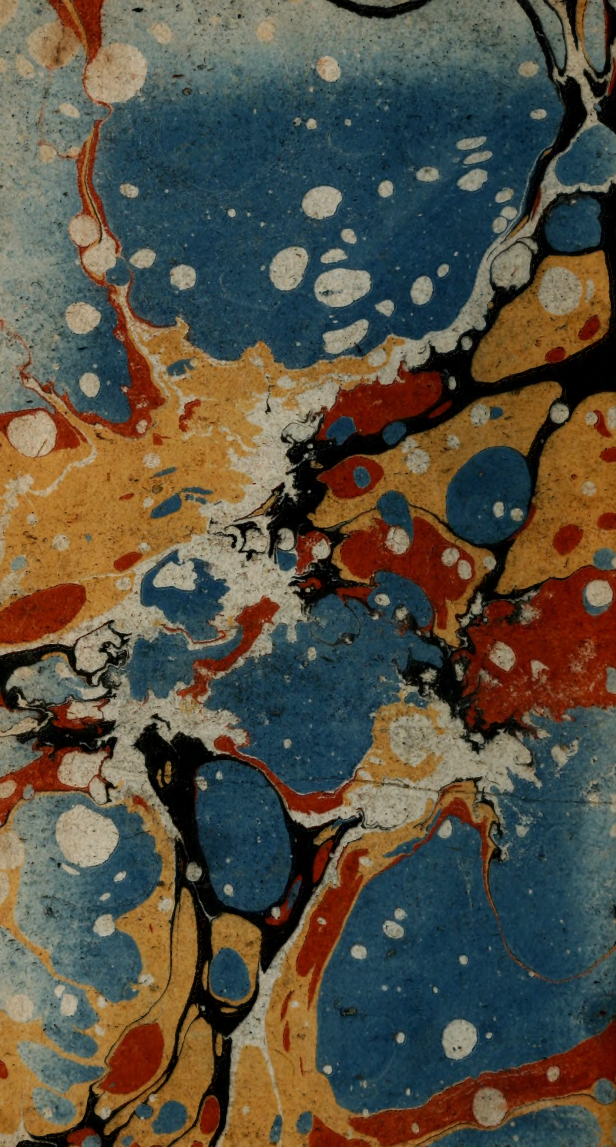
Je dirai peu de choses de mistress Cherville : l'impétuosité de ses passions l'a entraînée dans un mariage peu convenable ; son mari, qui est officier, l'a fait embarquer aussi-tôt, et ils résident dans une terre éloignée.

En suivant le cours des évènemens qui ont marqué la vie du capitaine Smith et de ses amis, ainsi que de ses connaissances les plus particulières, je me suis jetté dans un champ si étendu, que j'ai souvent été écarté des principaux points. J'ai tronqué l'his-

toire dans plusieurs endroits ; j'ai négligé dans d'autres des remarques et des observations utiles au développement. J'ai seulement choisi dans le nombre des faits, dont j'étais surchargé, ceux qui étaient les plus nécessaires à la suite de l'histoire ; c'est la raison pour laquelle je n'ai pas peut-être assez développé certains caractères.

Je devrais peut-être aussi appuyer sur la morale ; mais si le lecteur ne l'a pas saisie lui-même, j'ai manqué mon but en écrivant cette histoire, comme il a perdu son tems à la lire.

FIN.



UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 049746222